

Le Samedi ^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN COMPLET :

**Le Mystère de la
Dame Bleue**

Par PAUL BRAYDUSSES



NOTRE FEUILLETON :

La Conquête du Bonheur

Par XAVIER DE MONTÉPIN



CHRONIQUE DOCUMENTAIRE :

La Légende du Sel

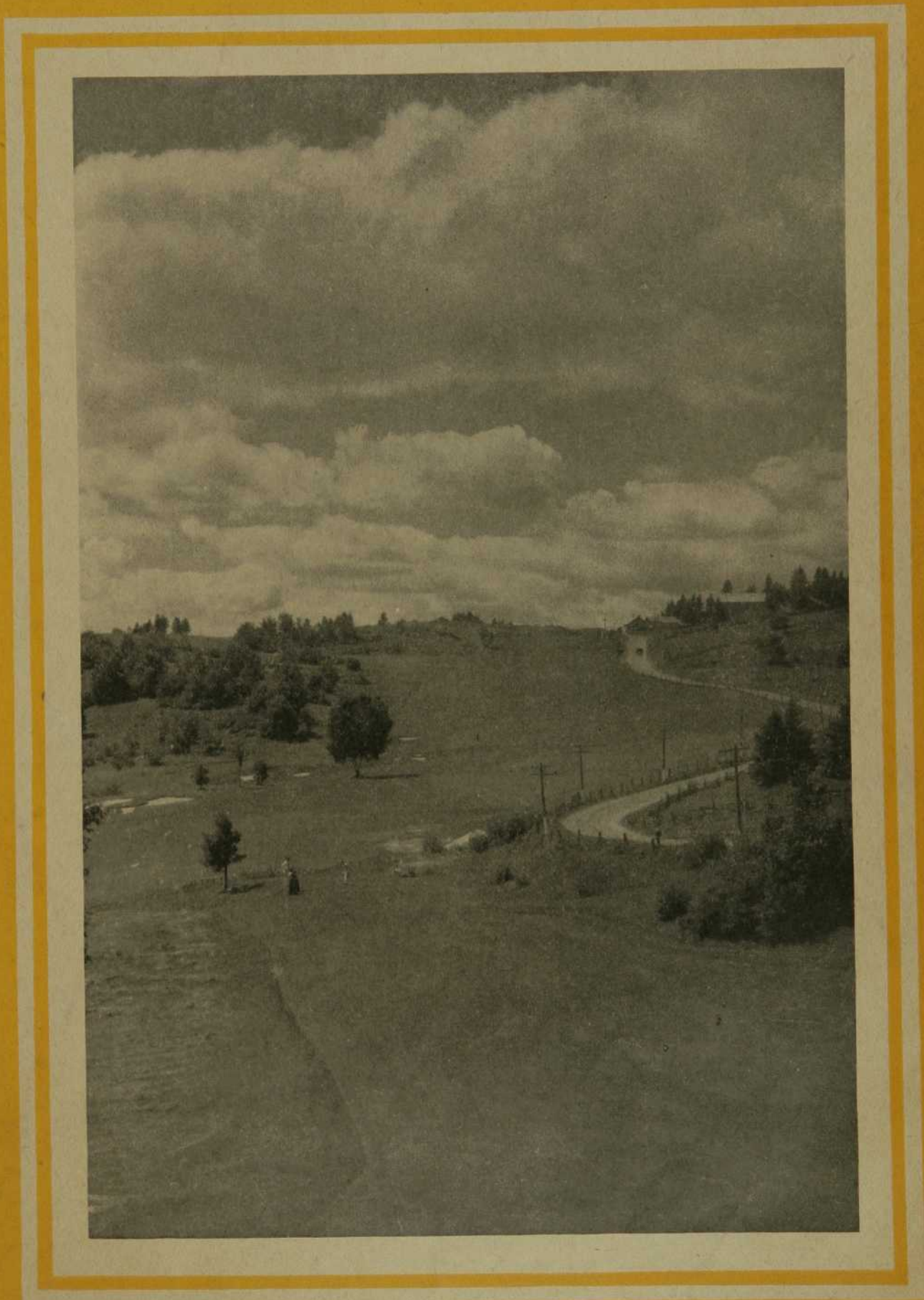
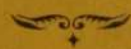
Par FRANÇOIS LAURENT



NOUVELLE :

L'Oreille d'Ours

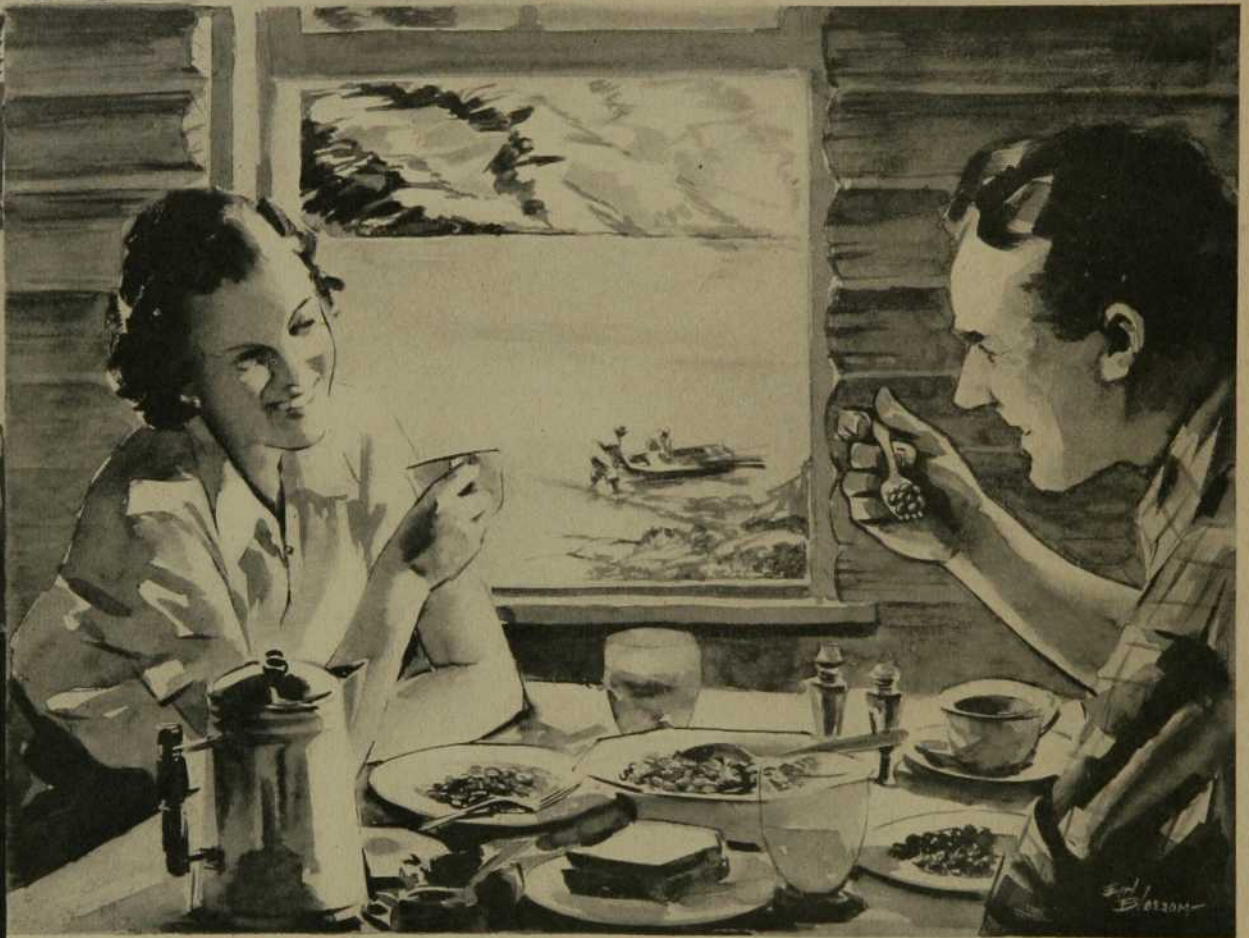
Par ANDRÉ THEURIET



LE GOLF DE LA MALBAIE

Photo Associated Screen News, Montréal.

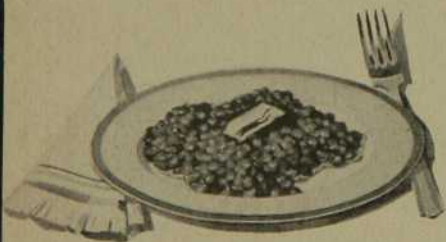
En Vacances ?



TROIS PLATS POUR L'ÉTÉ
QUE TOUT LE MONDE AIME



SOUPE—"le seul plat chaud du repas."



FÈVES AU LARD—toutes prêtes à "réchauffer et à manger." Se servent aussi froides!



JUS DE TOMATES—L'apéritif idéal pour le déjeuner, le dîner et le souper.

Vous pouvez tout *aussi bien* vous régaler d'une foule de bonnes choses . . . grâce aux *Aliments en Conserve*

Où que vous alliez, arrangez-vous pour toujours pouvoir varier votre menu. Pour cela, munissez-vous d'aliments en conserve. En été, les plus indispensables sont les trois suivants:—soupes, fèves au lard et jus de tomates.

Soupes, parce qu'au dire des diététiciens la soupe est très importante en été—puisque'elle constitue souvent l'unique plat chaud d'un repas.

Fèves au lard, parce que ce mets est tout prêt, se réchauffe en un rien de temps, ne requiert aucune préparation et est au goût de tout le monde.

Jus de tomates, parce que le jus de tomates constitue un apéritif des plus sains et des plus agréables avant le dîner et le souper, et le breuvage idéal avant le déjeuner.

A M E R I C A N C A N C O M P A N Y

MONTREAL • HAMILTON • TORONTO • AMERICAN CAN COMPANY, LTD., VANCOUVER, C. B.

Pêcheur et Poisson

Carnet éditorial

PÊCHER n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; il faut trois choses pour la bonne réussite : le pêcheur, le poisson et surtout la manière... On pêche d'ailleurs de bien des façons comme avec des résultats très divers. Dans l'eau, les gens adroits, ou simplement chanceux, prennent des poissons ; je les imite quelquefois mais, le plus souvent, je prends des petits bouts de branches à la dérive, des herbes de longueurs variées et même, une fois, j'ai attrapé un vieux pneu d'automobile. Je l'ai habillé d'une couche de peinture blanche et cela m'a fait un magnifique rond à fleurs.

Les poissons ne sont pas bavards, chacun sait ça, mais ils ont tout de même fait beaucoup parler d'eux, et, chose admirable, ils ont le pouvoir de donner de l'imagination à bien des hommes, à condition, bien entendu, que ces derniers soient des pêcheurs.

J'ai vu l'un d'eux attraper, le matin, une petite perchaude grosse comme mon doigt et, le soir, ce brave homme était absolument certain d'avoir sorti de l'eau un doré de cinq livres. Il l'affirmait du moins.

Les poissons tiennent une place considérable dans la vie des hommes. Il y a près de dix-sept cents ans, le poète Oppien écrivit sur eux un abondant poème en cinq livres (mesure du doré ci-dessus, mais plus réelle). C'est un ouvrage un peu touffu parce qu'il traite de bien des choses, des poissons, des mollusques, des crustacés, de leurs mœurs, de leurs combats et de mille autres choses encore ; il ne manque pourtant ni d'élégance ni de précision, et plut certainement à l'empereur Commode à qui le poète le dédia. Une dédicace fait toujours plaisir, même si l'on n'ouvre pas le livre plus loin que la page où elle est écrite.

Un autre poète, beaucoup plus tard, le bon La Fontaine, fit une fable dont un vers a pris place au rang des proverbes : "Petit poisson deviendra grand..." et, s'il fallait faire la liste de tous les livres écrits sur les poissons, y compris les cent mille manières de l'apprêter, je n'en finirais pas. Quand je dis "cent mille" manières, c'est peut-être un peu beaucoup, mais c'est dans la note du sujet, le poisson étant le symbole de l'hyperbole avant de sauter dans la casserole.

En plus des Halieutiques d'Oppien, beaucoup de papier a été griffonné, au cours des siècles en l'honneur des poissons ou des pêcheurs, mais tous peuvent se condenser en une formule d'une effrayante simplicité que voici : "Les gros poissons mangent les petits". C'est toute l'histoire de l'humanité en raccourci.

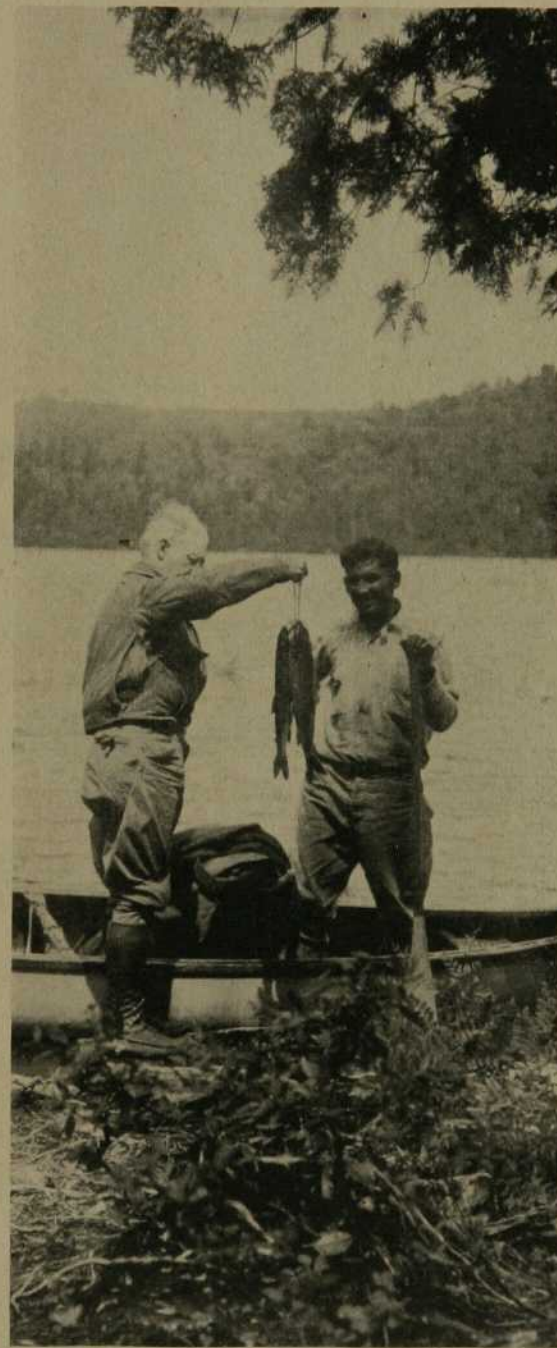
Les grands peintres ont plus d'une fois cherché l'inspiration dans le domaine des pêcheurs et des poissons. C'est Raphaël avec son imposant tableau de la *Pêche miraculeuse*, J. Vernet, E. Luminais, Guillaume Mesdag, Backhulzen, Van der Meulen, L. Garneray parmi tant d'autres encore. Les grands statuaires ont fait la même chose, et nous trouvons parmi eux : Rude, A. Carpeaux, Cumberworth, Duret, B. Frison, etc. Les uns et les autres ont fait des chefs-d'œuvre, mais les pêcheurs n'en semblent pas plus fiers pour ça. Les poissons non plus, d'ailleurs...

Dans l'admirable rivière des Prairies, j'ai eu la surprise un jour de pêcher un poisson à pattes, lequel m'a franchement épaté. Ce curieux animal avait une tête de grenouille, un corps d'anguille, des pattes de lézard et deux splendides ombrelles multicolores à la place des branchies. J'étais bien embarrassé de mettre un nom sur le physique de cet ichtyo-batraccio-reptile, mais à l'Université Laval on m'a renseigné ; c'était un spécimen de la famille des "nectures". Ces poissons à pattes, sans être d'une rareté exceptionnelle ne sont pas communs. Ce ne sont pas les "Nectures pour tous..."

Il y eut d'autres poissons à pattes qui portèrent, ceux-ci, jupes ou culottes, et tinrent, dans la société humaine, un emplacement notoire. C'est Poisson l'Ancien, poète et comédien comique du dix-septième siècle ; c'est Poisson Nicola, érudit oratorien de la même époque, grand amateur de mécanique et de belle musique et qui écrivit de beaux livres sur ces

choses. C'est Poisson Siméon dont la vie est à cheval sur les dix-huitième et dix-neuvième siècles, et qui, de géomètre devint pair de France ; ce qui prouve que l'équerre d'arpenteur mène à tout à condition de bien savoir s'orienter.

C'est enfin la Pompadour, Antoinette Poisson par ses origines, vraie pompe à finances du temps de Louis le Quinzième, qui, de poisson devint marquise alors que son royal ami se transformait en ce que nos bons amis de langue anglaise appellent tout simplement un "fish". Pendant ce temps-là, le café du roi "foutait" le camp, suivant l'expression distinguée de la favorite. Le Canada en faisait autant.



Les Publications Poirier, Benette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél.: LAncaster 5819 — 6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

Les gros poissons mangent les petits ; tout comme s'ils étaient des hommes, et cette similitude a quelque chose d'inquiétant. C'est, pour les poissons, une loi de la nature ; pour les hommes, cela semble en être une de la civilisation. Si l'on compare maintenant les deux résultats, on arrive à une conclusion qui n'a rien de flatteur pour l'espèce humaine et ses œuvres.

Si les gros poissons ne mangeaient pas les petits, ce ne serait certainement pas drôle du tout. On a calculé qu'en peu d'années, une vingtaine seulement, un couple de harengs suffirait à produire une population pour laquelle les eaux de tous les océans ne seraient pas suffisantes mais, heureusement, il y a les mangés de tout âge. Cela commence par les œufs qui servent de proie à de nombreuses espèces d'animaux marins ; cela continue ensuite par les petits harengs, les moyens et les autres qui, pour une très notable proportion s'en vont dans l'estomac des autres ou sur les marchés des hommes. La même chose a lieu pour les autres petites espèces ; ainsi se rétablit l'équilibre nécessaire.

Et les gros poissons. Ma foi, ils font aussi comme les hommes, ils se dévorent entre eux ; il peut même leur arriver d'être détruits par plus petits qu'eux, mais alors ils sont vaincus par la ruse et non par la force. Toujours comme chez les hommes.

La nature exige visiblement la destruction partielle mais continue des poissons par eux-mêmes ; l'homme n'a pas encore l'excuse du manque de place sur la terre pour se croire obligé d'en faire autant. Pourquoi donc alors le fait-il, sinon en vertu de ce qu'il appelle un peu à la légère, de la civilisation ?

On objectera peut-être que les hommes primitifs se cassaient volontiers le museau mutuellement, et qu'ils n'étaient pas civilisés. Pardon, ils l'étaient, mais à leur manière, et l'homme des cavernes pouvait se croire un être supérieur avec autant de raisons, sinon de raison, que nous-mêmes.

Nous avons, à la vérité, fait de notables progrès ; il pouvait à peine parler et nous savons faire des discours, chanter, sacrer, répandre des fausses nouvelles et même imiter les cris d'à peu près tous les animaux ; il y a jusqu'à des gens qui savent parler convenablement. Avec beaucoup d'optimisme on peut prendre ça pour une supériorité, mais le malheur est que ça nous a valu bien des mensonges, des faux rapports, des insinuations malveillantes et des injures sans nombre. Cela conduit tout naturellement à la chicane, laquelle se termine souvent de la manière forte.

Entre particuliers, c'est une simple affaire de nez en compte avec un œil au beurre noir à l'occasion, mais entre peuples, c'est une gravité dont il est presque toujours impossible de prévoir l'importance. Une chicane d'individus n'est souvent qu'une affaire de pots cassés ; une bataille entre peuples se solde toujours par un large compte de peaux trouées ; suffisamment trouées pour que la vie s'en échappe.

Et c'est la civilisation qui a fait ça grâce à toutes ses mécaniques du diable écloses dans la caboches des hommes vraiment "supérieurs". Prouvez-moi donc le contraire !

Le gros mange le petit. Pour les poissons il n'y a qu'une seule manière ; pour les hommes il y en a trente-six ; le poisson est poussé par l'impérieuse loi de vie, l'homme par tous ses défauts et toutes ses ambitions ; le premier obéit à son appétit, le deuxième cède à ses appétits.

Est-ce que, par hasard, le poisson nous serait supérieur ?

L'homme en a vaguement conscience, et c'est pourquoi, peut-être, il s'est fait pêcheur. C'est parce qu'il se sent vraiment supérieur et veut avoir le dernier mot en toute chose.

Alors, il mange aussi le poisson.

J. de Verneuil

EXPRESS, qui amenait de Paris Robert Lanceray, arrivait en retard dans la grande ville, chef-lieu d'une ancienne province qui avait été le berceau de sa famille. Le jeune Saint-Cyrien, tout pimpant dans son uniforme, le visage rayonnant à la fois de jeunesse optimiste et de la joie d'être en vacances pour une dizaine de jours, devait changer de train dans cette importante gare de bifurcation et emprunter une ligne secondaire qui le conduirait dans une sous-préfecture, chez une vieille tante où l'avait précédé sa famille, fixée à Paris. Il y passerait vingt-quatre heures avant de repartir un peu plus loin, avec les siens, dans un château où ils étaient conviés pour la durée de sa permission.

Il n'eut pas le temps de choisir son compartiment, mais fut tout de suite enchanté, pour l'agrément de ses yeux, de la charmante compagne de voyage que le hasard lui donnait : une toute jeune fille, ravissante, assise sur la banquette en face de celle qu'il occupait et dans le coin opposé. Dès l'irruption de l'élève officier, elle avait détourné la tête et froncé légèrement les sourcils, l'air visiblement contrariée. C'était une demoiselle très bien élevée — cela se devinait immédiatement — et nul doute qu'elle n'eût changé de compartiment si le train ne s'était pas aussitôt ébranlé. Robert Lanceray, qui l'avait compris, se serait amusé de la frayeur instinctive qu'il inspirait à cette jeune personne — bien que, regardant par la portière, elle affectât la plus parfaite indifférence — s'il n'avait pas été saisi du double sentiment d'admiration et de respect qu'imposaient la beauté, la grâce, la candide pureté de traits de la voyageuse. Lui qui ne s'emballait pas à la légère, il n'avait jamais éprouvé, en présence d'une jeune fille, un sentiment pareil : il lui semblait qu'on ne pourrait aimer celle-là de la même façon que d'autres, mais avec une sorte de vénération, comme une jolie madone envers laquelle on craindrait de commettre un sacrilège en posant trop les regards sur son adorable visage. A cause de cela, il se dégageait d'elle une étrange attirance. C'était, pour Robert Lanceray, très neuf, soudain, irrésistible. Il détaillait l'ovale parfait de son visage, ses yeux fendus en amande, bleus et profonds comme un beau ciel d'été, sa bouche dont le dessin lui-même semblait un sourire de la nature, sa chevelure opulente d'or pâle... Il aurait voulu pouvoir lui témoigner sa sympathie extrêmement vive et son respect, sans que ce fût déplacé, ni qu'elle doutât de son absolue loyauté.

Pour se donner une contenance, sans doute, mais apparemment très à l'aise, elle tira d'un porte-musique plusieurs morceaux qu'elle feuilleta tour à tour en les annotant : du Grieg, du Schumann, du Chopin. Une boîte à violon était posée dans le filet, au-dessus d'elle.

Quelle était donc cette jeune fille si distinguée, à la mise soignée, simple et de bon goût ? Elle avait passé l'âge des études. A moins qu'elle ne fût élève d'un conservatoire. Professeur de musique, peut-être ? Elle avait l'air si sérieuse, si peu artiste au sens péjoratif du mot !

Un incident favorisa le Saint-Cyrien. Des flamèches ayant volé sur ses partitions, la jolie voyageuse voulut relever la vitre de la portière près de laquelle elle était assise. En dépit d'efforts répétés, elle n'y réussit pas. Elle allait changer de place, quand Robert, sans précipitation, avec une attitude pleine de réserve et d'une grande correction, se leva et s'employa, non sans difficultés, à lever la glace récalcitrante. Après y être parvenu, il salua militairement la jeune fille, en souriant avec déférence et en inclinant le buste, puis alla se rasseoir dans son coin.

Un clair : "Merci, Monsieur !" le récompensa. S'il avait répondu par quelque fadaise galante, il eût été tout de suite jugé. Il repartit gaiement, mais d'un ton discret :

— Ne me remerciez pas, Mademoiselle, je suis trop heureux d'avoir pu, sans être un mécène, protéger la musique !...

Elle eut un sourire à son tour.

Il sentait qu'elle avait compris le respect qu'il éprouvait pour elle.

— Vous êtes musicienne, Mademoiselle ? J'adore la musique, dit-il, avec un accent de vérité, et pas seulement la Marche militaire de Schubert, mais Grieg, que vous avez là : Peer Gynt... le Matin... la Mort d'Ase... la Chanson de Solveig...

Sur ce terrain, elle devait être tout naturellement incitée à lui répondre, puisqu'il était de taille à discuter avec elle d'un art qui la passionnait. Le trajet était assez long. Ce n'est qu'après une demi-heure d'aimables propos sur la musique, la jeune fille montrant une entière liberté d'esprit, la souriante et tranquille assurance d'une petite personne qui saurait fort bien remettre à sa place un malotru, qu'il laissa échapper les mots qui, depuis longtemps, lui



La Jolie Voyageuse

par Henri Cabaud

brûlaient les lèvres. Il réussit, tant il était sincère, à les prononcer avec une si évidente bonne foi, qu'en dépit de leur relative audace la jeune fille put les entendre sans en rougir, sans se fâcher, et même s'en divertir.

Il lui dit en substance, la vive impression, et si nouvelle, qu'elle avait produite sur lui ; qu'elle lui apparaissait comme la matérialisation de la jeune fille idéale.

— Ne vous offendez pas de mes paroles, Mademoiselle. Dans quelques instants, nous irons chacun de notre côté et nous ne nous rencontrerons plus jamais. C'est donc sans la moindre conséquence, mais je ne pouvais pas garder secrets les sentiments si rares, si élevés, si puissants que vous m'avez inspirés. De penser que vous en emporterez l'aveu, moins lourd sera mon regret que vous n'ayez été pour moi qu'une fugitive apparition... C'est comme je l'eusse fait moi-même que vous aimera, j'en suis sûr, le jeune homme que vous épouserez — car il n'est pas possible de ne pas vous aimer comme vous le méritez — mais il ne vous aimera pas plus que je ne vous eusse aimée, je vous le jure !

Elle sourit encore, amusée, et riposta, avec enjouement :

— Et vous aimerez de la même façon, exactement, je vous le jure, la jeune fille avec laquelle vous vous marierez !

Il haussa les épaules, comme pour se plaindre de la bêtise de la destinée :

— Impossible ! Je ne me marierai pas... On me mariera ! On, c'est mes parents, le monde, qui pousseront si bien une demoiselle quelconque dans mes bras et moi dans les siens, en resserrant, sans en avoir l'air, autour de nous, un cercle invisible, mais infranchissable, comme les rabatteurs entourent étroitement, petit à petit, le gibier d'avance condamné, que nous ne pourrions pas échapper à la fatalité !

Et il lui expliqua que, justement, c'était dans un vague projet de mariage avec une riche héritière, projet combiné par deux familles, qu'il venait passer de brèves vacances dans la région. Quelle union cela ferait !

— Pourquoi vous y prêtez-vous ?

— L'enchaînement, la force des choses... Mon père m'a fait voir comme une nécessité sociale un mariage de ce genre et serait incapable, non seulement d'en tolérer, mais d'en comprendre un autre, qu'inspireraient des considérations sentimentales... On m'a fait valoir, et cet argument ne m'a pas laissé tout à fait insensible, qu'il serait très flatteur pour moi de conquérir la jeune châtelaine dont il s'agit, car elle a déjà, paraît-il, évincé de nombreux prétendants qui constituaient d'assez brillants partis, n'en trouvant aucun à son goût et attendant un oiseau rare.



IL DÉTAILLAIT L'OVALE DE SON VISAGE... SES YEUX BLEUS ET PROFONDS COMME UN BEAU CIEL D'ÉTÉ...

Illustrations de F. PANNETON

La voyageuse ironisa :

— C'est ce qui vous a décidé à vous présenter !

— Même paré des plumes de mon shako, je ne me crois pas un oiseau rare ! Mais, puisqu'elle est si difficile, j'ai l'espoir de ne pas lui convenir. Je le souhaite d'autant plus, qu'un de mes camarades de "bahut", élève des Beaux-Arts, qui s'était mis précédemment sur les rangs, m'a fait, juste avant mon départ de Paris, un tableau peu engageant de la personne en question : Mlle de Saint-Hédoc. Alors que ma famille m'en avait vanté, par ouï-dire, le physique remarquable et les hautes qualités morales, il me l'a représentée sous un jour tout différent : rousse — j'ai horreur des rouses ! — des yeux sans couleur et sans expression, une bouche pincée, un caractère impossible, ce qui explique qu'aucun prétendant ne lui convienne. Il ne lui accorde qu'une chose ; elle n'a pas d'idées étroites... Mais il ajoute que c'est parce qu'elle n'a pas d'idées du tout !

— Comme je vous plains ! Pourtant, je veux espérer pour vous que le tableau de votre ami le peintre est poussé au noir ! Sans être jolie, si d'autres vantent son physique, cette demoiselle ne doit pas être repoussante !

— Oh ! vous savez, en province, à la campagne, on a vite fait une beauté ! Au royaume des aveugles...

— Elle n'est peut-être tout de même pas borgne ! Son rire argentin enflamma davantage Robert Lanceray qui, sans affectation, avait changé de place au cours de la conversation et était venu s'asseoir en face de la voyageuse :

— Ah ! Mademoiselle, s'exclama-t-il, quoi qu'il en soit, comment pourrais-je, à présent, trouver une autre jeune fille jolie !

Elle regardait vers la voie, l'air de ne pas entendre :

— Monsieur, vous allez arriver à destination.

Car il lui avait dit où il descendait et elle allait plus loin.

— C'est vrai ! répondit-il tristement, en rassemblant ses affaires. Quel impérissable souvenir j'emporterai de notre rencontre... et que de regrets !

Comme elle esquissait ce sourire d'un charme particulier qui l'avait déjà tant séduit et posait sur lui ses beaux yeux chargés d'une pointe d'ironie, le train entrant en gare, il perdit vraiment la tête, lui prit vivement la main et y posa ses lèvres. Mais, avec la rapidité de l'éclair, la menotte se dégagait et s'appliqua violemment sur la joue du Saint-Cyrien. Celui-ci, au comble de la confusion, n'avait pas eu le loisir de bredouiller la moindre excuse, que, le convoi ayant stoppé en gare, la jeune fille avait ouvert la portière. Il n'eut que le temps de descendre avant qu'un employé la refermât. Et, tout

déseparé, se jugeant stupide, il resta un bon moment sur le quai, à regarder son beau rêve s'enfuir dans un panache de blanche fumée...

Le surlendemain, Robert Lanceray et ses parents quittaient la petite sous-préfecture et c'est avec mélancolie que le jeune homme reprenait le train à la station où une idyllique aventure avait eu, pour lui, une si piteuse issue. En regardant vaguement le paysage qui se déroulait sous ses yeux, il essayait d'imaginer quelles avaient pu être les pensées de la jeune fille, tandis qu'après son départ elle avait poursuivi sa route. Quelle opinion déplorable elle devait avoir de l'élève officier !

Lorsqu'ils arrivèrent au château de Saint-Hédoc, où les avait conduits une automobile qui les attendait à la gare, d'autres jeunes gens et jeunes filles y étaient installés. Robert, bien sanglé dans son uniforme, la main gantée de blanc à la visière du shako, fit une entrée à sensation. Présentations, révérences, shake-hand et baisemain. Mais, soudain, le Saint-Cyrien rougit, pâlit, perd contenance. Il a aperçu, derrière un premier groupe des hôtes du château, la jolie voyageuse. Il l'entend nommer : Mlle Alice de Saint-Hédoc !

Catastrophe !

Comment son ami le peintre avait-il été amené à lui faire une description aussi fautive de cette jeune fille, si bien que,

(Lire la suite page 40)



ET TANDIS QU'IL S'INCLINE, ALICE LUI TEND GENTIMENT SA MAIN À BAISER.

Chronique Documentaire :

La légende du sel

Par

François Laurent

C'EST, en effet, mieux qu'une histoire, c'est presque une légende que le récit de tout ce qui se rapporte au sel ; ce modeste minéral, qui joue un rôle extrêmement important dans notre existence, a été connu de toute antiquité. A vrai dire, son histoire n'a pas de commencement.

Le sel n'est pas un produit fabriqué dans les laboratoires, c'est la nature qui le fabrique, et il est aussi vieux que la terre elle-même.

Nous ignorons absolument comment le sel s'est formé aux époques lointaines où la terre était encore jeune, et nous ne pouvons même pas nous en faire une idée. Nous savons fort bien aujourd'hui qu'il existe en quantités énormes dans les océans et que, d'autre part, il est des pays où des mines de sel d'une grande importance sont en exploitation. D'après une théorie qui fut longtemps admise, on pensa que l'eau des pluies, pénétrant le sol et formant des sources nombreuses avait ainsi graduellement entraîné à la mer une proportion de sel terrestre qui alla toujours en augmentant. On pensa pouvoir calculer ainsi, approximativement du moins, la date de formation des océans mais ce calcul manquait de bases certaines.

Les océans ont, en effet, changé de place plusieurs fois au cours de l'existence de la terre et leur salure a donc pu être opérée directement par le contact avec les sols salins. De plus, il est probable et même certain que de véritables mines de sel se trouvent dans le fond des océans et en entretiennent ou augmentent ainsi la salure.

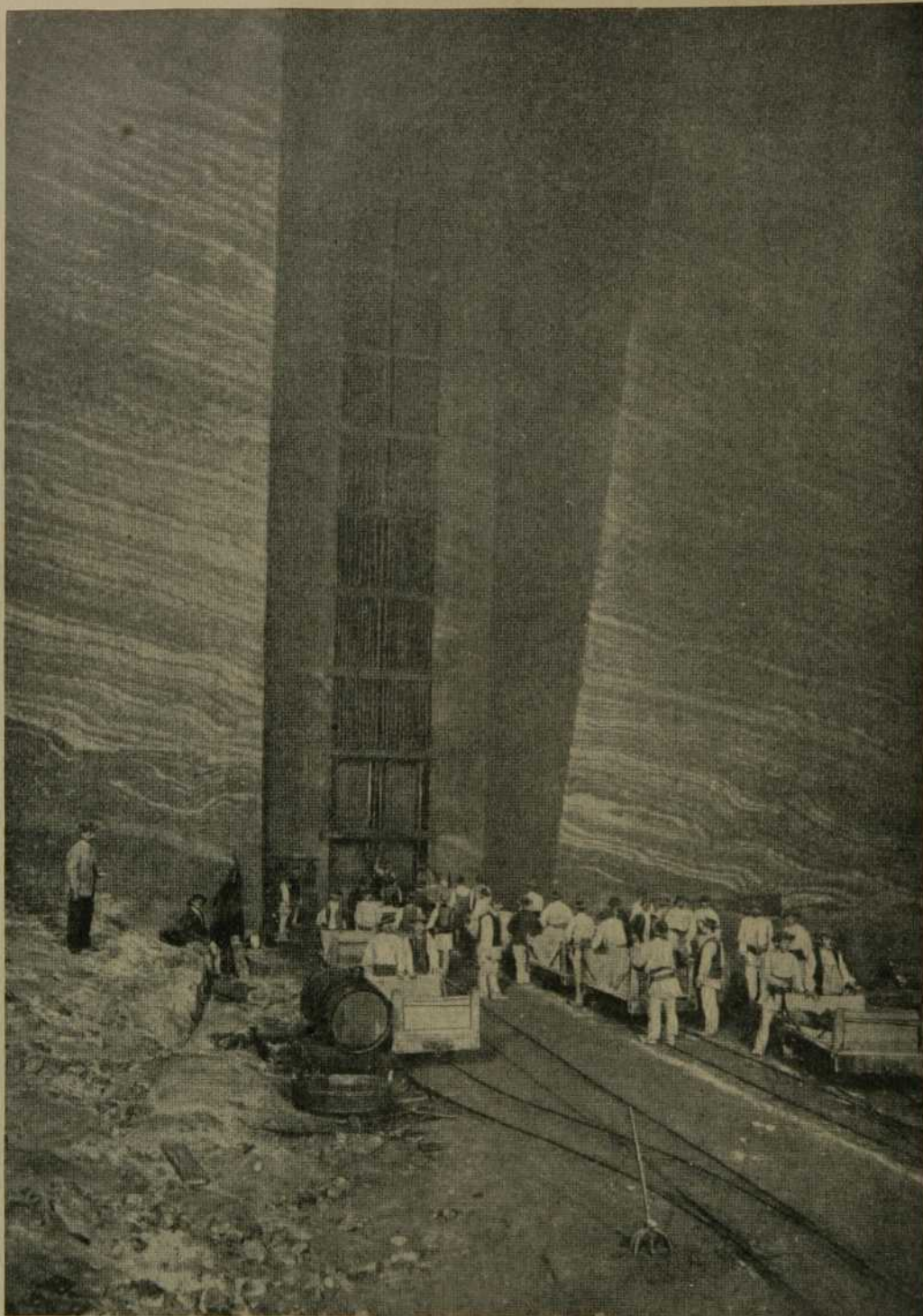
Les savants sont généralement d'accord pour dire que la vie a commencé à se manifester dans les mers ; ce fut donc en contact avec le sel et elle s'y adapta d'une manière formelle. La partie liquide du sang de tous les animaux en bonne santé — l'homme compris — contient les mêmes substances que l'on trouve dans l'eau de mer et à peu près dans les mêmes proportions. Si ces proportions faiblissent, la vie devient languissante et même finit par s'éteindre.

Les premiers hommes ressentirent naturellement le besoin de sel, mais ils ne disposaient pas de nos moyens actuels pour se le procurer ; c'était alors une substance précieuse, et c'est ce qui fit que les lacs ou sources laissant des dépôts de sel ou les rochers qui en étaient garnis par évaporation, devinrent autant d'endroits privilégiés et revêtirent même parfois un caractère sacré.

Le sel prit ainsi place dans divers rites religieux, et son importance devint telle qu'il y eut parfois des guerres sanglantes dans le but de s'assurer la possession du précieux minéral.

Comment et quand le sel fut-il découvert et mis en usage pour la première fois par l'homme, c'est ce qu'on n'a jamais pu établir. Les anciens Chinois, les Egyptiens et les Hindous ont essayé vainement de fixer cette époque qui se place certainement bien avant que l'homme ait pu établir des documents quelconque permettant de constater ses activités.

Nous connaissons cependant aujourd'hui les principaux endroits anciens de grande production ainsi



LE PUIIS PRINCIPAL D'EXTRACTION ET LES CHARGEURS ROUMAINS DANS LA MINE DE SLANIC.

que les procédés alors en usage. Sur les rives de la Mer Morte, on procédait à l'évaporation de l'eau par les rayons du soleil et des bassins de faible profondeur avaient été aménagés à cet effet ; c'était le principe des "marais salants" qui existent encore aujourd'hui dans nombre d'endroits.

De la Mer Morte, le sel était transporté au loin par des caravanes de chameaux et d'ânes fortement escortées pour les protéger de toute attaque.

La grande valeur attachée au sel se retrouve dans les plus anciens écrits, par exemple le Livre de Job, datant d'environ 2250 ans avant l'ère chrétienne ; elle est encore affirmée par les paroles du Sauveur à ses disciples : "Vous êtes le sel de la terre."

Dans les documents historiques il y a de nombreuses allusions au sel ; les anciens Grecs l'honoraient d'une manière toute spéciale ; les mères Juives en frottaient leurs bébés afin de leur assurer une santé vigoureuse ; les Indiens l'appelaient "le sable blanc magique" et dans quelques tribus existant encore aujourd'hui, les enfants portent toujours un peu de sel dans un sachet pendu à leur cou afin de se protéger du mauvais esprit.

Dans bien des pays, autrefois, le sel servait de monnaie d'échange, et cet usage persiste encore dans certaines contrées de l'Afrique. Les légionnaires de l'ancienne Rome recevaient une partie de leur paye sous forme de sel ; cela s'appelait le "salarimu", dont nous avons fait le mot "salaire". Il nous arrive même parfois de dire d'une personne que nous jugeons sans importance qu'elle ne vaut pas son sel.

En Abyssinie, jusqu'à ces derniers temps, l'argent était figuré par de petites tablettes de sel appelées "amoulies" et, dans les districts montagneux de

la Nouvelle-Guinée, c'est toujours le sel qui sert de base pour les échanges commerciaux.

Dans l'ancienne Angleterre, le sel servait à établir un usage de prépondérance parmi les convives d'un banquet ou d'une réception quelconque. Un grand plat, plein de sel, était posé sur la table et les convives qu'on voulait honorer spécialement étaient placés entre ce plat et le haut bout de la table ; ceux de moindre importance étaient "au dessous" du sel. Passer la ligne du sel était, en conséquence, un honneur très recherché.

Jusqu'à ces dernières années, en Russie, les jeunes mariés n'entraient pas dans leur nouvelle maison sans jeter un peu de sel dans tous les coins ; ils étaient persuadés que cela éloignerait d'eux la mauvaise chance.

Dans nombre de guerres de grande importance, les nations belligérantes ont essayé de se priver mutuellement de leurs ressources de sel, et la grande mine de sel de Wieliczka en a été la preuve en maintes occasions.

Les anciens Romains construisirent une de leurs plus grandes voies demeurées célèbres, la Via Salaria, pour assurer le transport du sel d'Ostie à Rome, afin qu'aucun ennemi ne pût priver Rome de la précieuse denrée.

Au cours de la guerre civile américaine, les troupes qui se dirigeaient vers la Nouvelle-Orléans eurent, parmi leurs principaux objectifs, la capture des sources salées qui approvisionnaient la population du sud.

On le voit, les croyances des peuples, leurs coutumes et leur histoire en général, évoluent autour de

ce "sable blanc magique" sans lequel la santé serait compromise gravement et toute cuisine absolument sans goût.

Pourtant, ce sel que des nations ont honoré, pour lequel elles ont lutté et souvent sacrifié des milliers d'existences, ce sel nous ferait certainement faire la grimace si on le servait sur notre table aujourd'hui tel qu'on le consommait autrefois. Il était alors grossier, souvent grisâtre et mêlé de matières étrangères qui lui enlevaient une notable partie de sa valeur. Aujourd'hui, les méthodes d'épuration en ont fait une poudre blanche, qui glisse soyeusement entre les doigts et dont la saveur n'est affaiblie par aucune matière étrangère. Malgré tous ces avantages, nous le payons beaucoup meilleur marché que nos ancêtres et, surtout, nous n'engageons plus de guerres pour sa possession.

On traite aujourd'hui le sel scientifiquement mais cela n'empêche pas d'en faire la récolte par des moyens qui ne diffèrent pas grandement des anciens procédés. Le système d'évaporation solaire est toujours mis en pratique mais il s'est amélioré dans les détails comme dans l'ensemble.

Les marais salants modernes sont alimentés par de petits canaux dont on peut régler ou fermer le débit à volonté. Une partie de l'eau s'évapore sous l'action du soleil, l'autre est dirigée dans des chauffoirs qui sont d'autres bassins très peu profonds et à grande surface; enfin, cette eau dont la salure est maintenant très forte, s'en va dans "l'œillet" où la cristallisation se fait.

Cet "œillet" est lui-même un bassin peu profond et entouré de petites digues. Les "paludiers" — ceux qui travaillent à cette industrie — font la récolte du sel en écrémant les œillets à l'aide de râtaux de bois à long manche.

On ramène d'abord le sel blanc, ou sel de crème, ensuite vient le sel gris; c'est le plus abondant mais il faut un certain tour de main pour ne pas le mélanger plus tard sur de grandes plates-formes en véritables "mulons" de dix à douze pieds de hauteur. Il reste maintenant à jusqu'à la mise en sacs qui peut se faire attendre plus ou moins longtemps.

Il y a, par exemple, la question de la pluie qui peut causer bien du déchet lorsqu'elle tombe sur les mulons; quand on est obligé de maintenir ceux-ci longtemps en place, on les recouvre de terre glaise qui agit comme protection efficace.



UN MARAIS SALANT ACTUEL. — L'EAU S'ÉVAPORE DANS LES BASSINS DE TRÈS FAIBLE PROFONDEUR ET LAISSE UN ABONDANT DÉPÔT DE SEL.

Il faut en effet éviter la vente pendant les temps de baisse et profiter autant que possible de la hausse; on a vu le sel descendre jusqu'à \$1.80 la tonne et monter jusqu'à \$12.00. Avant, toutefois, d'être livré à la consommation, il doit subir une préparation industrielle importante et qui enlève toutes les impuretés, ce qui accentue sa saveur et lui donne plus de franchise. C'est l'opération du raffinement.

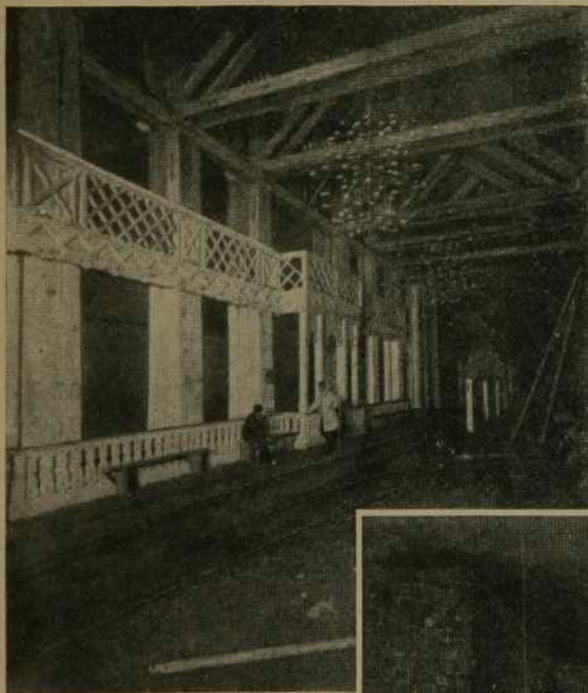
En ce qui concerne les mines de sel, si les opérations du raffinement sont les mêmes, celles de la production diffèrent complètement; on va le chercher sous terre à la manière du charbon.

Citons, parmi celles-ci, la mine de Slanic, en Roumanie, qui occupe une vaste région où les dépôts sont immenses. Cette mine a été formée vers le milieu de l'époque miocène, alors que la mer recouvrait toute l'Europe centrale. Les eaux se sont retirées lentement et en abandonnant, sur l'emplacement de la Roumanie actuelle, des grandes lagunes d'eau salée qui furent à l'origine des mines actuelles.

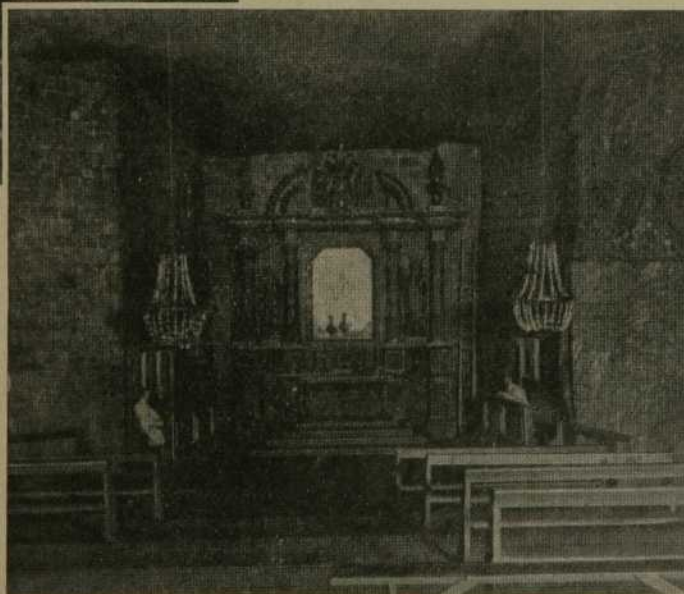
On ne connaît pas exactement toute l'étendue de ces gisements, mais les sondages ont révélé que leur épaisseur est d'environ deux mille cinq cents pieds. Il y a là de quoi fournir du sel à la terre entière pendant de longues années.

Celles de Wiediczka, en Pologne, sont également considérables; la partie actuellement exploitée a deux milles et demi de longueur sur un de largeur et mille pieds d'épaisseur.

Il y a, à l'intérieur de la mine elle-même, de grandes salles qui servent d'entrepôts; les plus belles ont été aménagées, polies, ornées de colonnes, de statues et de lampadaires, tout cela sculpté dans le sel; cela produit un effet prodigieux aux lumières.



UNE GARE DANS LA MINE DE SEL DE WIELICKZA.



UNE CHAPELLE DANS LA MÊME MINE.



REPRODUCTION D'UN ANCIEN TABLEAU RELATIF À LA GUERRE DES HERMANDURI CONTRE LES CHATTI POUR LA POSSESSION DE MINES DE SEL DANS LE PREMIER SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.



ELLE ME FIT ASSEoir
TOUT PRÈS D'ELLE, SUR
UN PETIT TABOURET.

Illustration
de
PHOEBE

L'Oreille d'Ours

par André THEURIET

JE VENAIS d'entrer dans ma quatorzième année. On prétend que le corps de l'homme subit tous les sept ans une transformation, de même que le ver à soie change quatre fois de peau avant de filer son cocon. Pour ma part, ce que je sais bien, c'est que vers la fin de cette seconde période septennaire, il se produisit en moi une mue morale bien caractérisée. Je prenais des airs sérieux ; les joueries de mon enfance ne me satisfaisaient plus ; même les livres d'images, qui m'avaient tant de fois mis les yeux et l'esprit en fête, me paraissaient monotones comme un vieux chemin trop souvent parcouru. Je commençais ma quatrième, je traduisais les *Bucoliques* de Virgile, et je m'intéressais d'une façon très particulière aux Amarillys et aux Galathées que chantait le poète. Entre les lignes noires de mon livre, je voyais glisser leurs for-

mes féminines, " plus douces que le thym ". Je devenais rêveur : certains vers me remuaient tout le corps d'un frisson mystérieux, et me donnaient le pressentiment de je ne sais quelles tendresses inconnues.

De mes prédilections enfantines, je n'avais gardé qu'un goût très vif pour le logis d'une vieille voisine, chez laquelle j'avais été élevé et où je passais toutes mes heures de liberté. La maison a disparu pour faire place à une bâtisse neuve, mais je la vois encore dans ses moindres détails. — Elle était précédée d'une de ces vastes remises, où les vigneron de mon pays fabriquent leur vin et qu'on nomme des *fouleries*. Cette foulerie était plongée dans une ombre crépusculaire d'où se détachaient de hautes cuves sonores et des confus entassements de tonneaux. On montait quelques marches et

(Lire la suite page 38)



NOTRE FEUILLETON (No 7)
Illustration de F. BAZIN

QUE S'EST-IL PASSÉ ? EST-CE UN
ACCIDENT, EST-CE UN ASSASSINAT ?

La Conquête du Bonheur

par Xavier de Montépin

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

IL LUI sembla qu'elle venait d'entendre d'instinctement ces mots :

— Je suis innocent... je le jure...

— Tu jures devant Dieu que tu n'as pas voulu tuer M. d'Harblay ?

Les lèvres du muet répétèrent silencieusement :

— ! Je le jure!...

Léonide se sentait ébranlée;— elle doutait encore cependant.

— Tu le jures sur la tombe de ma mère?— reprit-elle.

— Oui.

— Sur la mémoire de ta sainte femme qui fut mon autre mère ?

— Oui... oui... oui...—répéta Jacques du geste et, le souvenir évoqué remuant toutes les fibres de son cœur, lui dit en larmes.

— Ah! je te crois... je te crois, mon vieil ami!...— fit Mme de Trèves attendant en lui tendant la main qu'il pressa contre ses lèvres.—Mais qui donc, alors, qui donc a voulu l'assassiner!...

Dans un château de Lamorlaye se trouvent une après-midi quatre personnages : Le baron Max de Trèves, la baronne douairière, sa mère, la baronne Léonide, sa femme, que, ruiné, il a épousée pour redorer son blason avec les millions de sa dot et Georges de Nerville un cousin sans fortune. Ce jour-là, malgré les pressentiments exprimés par la jeune baronne, d'ailleurs depuis le jour de son mariage en butte au mépris de son mari et à l'hostilité de sa belle-mère, Max de Trèves veut absolument sortir et est mordu cruellement par un chien enragé. Par un bienheureux hasard le Dr d'Harblay, se trouvant sur le lieu de l'accident, donna au blessé des soins immédiats et se fit fort d'assurer sa guérison.

Cependant la baronne douairière fait venir de Paris un vieux médecin de la famille. De là, conflit, Max de Trèves et sa femme soutiennent Lucien d'Harblay et l'autre doit se retirer. Georges de Nerville, qui aime en secret Léonide et convoite sa fortune, retrouve une ancienne amie qui lui donne de pernicieux conseils. Le docteur lui-même éprouve une émotion indéfinissable chaque fois qu'il se trouve en présence de la jeune baronne et celle-ci sent naître pour lui un amour qui l'épouvante. Grâce à la générosité de Georges de Nerville, son amie Marie Mutel, achète un fonds de commerce à Chantilly. La baronne douairière manœuvre pour obtenir l'augmentation de la maigre rente qui lui serait versée en cas de décès de son fils Max de Trèves.

Dans le but de pouvoir épouser Léonide et entrer en possession de sa fortune Georges de Nerville tente d'assassiner dans la nuit le docteur qui soigne son cousin.

Le muet répondit par un mouvement d'une éloquence terrible.

— Ah! si je le savais!... — disait ce mouvement.

— Tu ne devines rien ?

Jacques secoua la tête.

— Tu n'as de soupçon sur personne ?

Nouvelle dénégation.

— Raconte-moi comment s'est faite la découverte terrible.

Le père nourricier de Léonide tira de sa poche son ardoise qu'il présenta à la jeune femme.

Elle y lut le récit écrit par lui le matin de ce même jour pour répondre au garde général.

— Et—demanda-t-elle après avoir lu—on a trouvé trace du passage de ce prétendu braconnier ?

— Oui...—mima le vieillard.

— Mais aucun indice qui puisse mettre sur sa piste ?

— Aucun...

— Que sais-tu de l'état du docteur ?

Jacques baissa la tête.

(Lire la suite page 28)



NOTRE ROMAN COMPLET :

TROIS SECONDES ENCORE, ET IL VA ÊTRE PIÉTINÉ PAR L'ANIMAL FURIEUX.

Le Mystère de la Dame Bleue

Par Paul Braydusses — Illustrations de Saint-Loup

LE PÈRE ANTOINE acheva son verre de vin à l'office, s'essuya la bouche avec la manche de sa veste et remercia Catherine, la cuisinière. Puis, sur le seuil, il cligna des yeux, assujettit son grand chapeau de paille et déclara.

— Va encore faire rudement chaud, aujourd'hui !...

Sur ces paroles empreintes de la plus incontestable vérité, il se mit en route à travers le parc immense qui s'étagait sur le coteau.

Le père Antoine était le jardinier principal du château de Saint-Pierre.

Le château de Saint-Pierre était une magnifique propriété très connue à la ronde, située entre Marmande et Duras, dans le Lot-et-Garonne. Paysage pittoresque dominant la vallée de la Garonne. De là-haut en voyait un panorama en tous points remarquable. Les bois, les champs prenaient un relief de carte géographique coloriée, dans laquelle dominaient le vert et le brun. De ci, de là, des petits

filets étincelant au soleil : c'étaient des cours d'eau se perdant au milieu des prés : le ruisseau du Loup, le ruisseau de la Caubon, celui de Lagupie, etc. Pays de fertile richesse, prometteur d'abondantes moissons procréées par une terre féconde et grasse.

Le père Antoine, dont les soixante ans rendaient l'ascension quelque peu fatigante, par cette matinée de juillet qui promettait une journée torride, parvint jusqu'à l'endroit appelé le Plateau, composant une surface relativement plane. Il souffla :

— J'vas m'reposer cinq minutes dans l'abri.

Il atteignit une hutte assez rustique, prometteuse d'un peu de fraîcheur et d'ombre, et s'y réfugia. Il y avait là quelques outils, dont il se servait habituellement. Après un court repos, il choisit une bêche, retira son veston, roula ses manches au-dessus du coude, cracha dans ses mains, et se décida à se mettre à la besogne.

Cette partie du domaine était, de par la volonté du propriétaire, M. Dalayrac, laissé dans un état de

semi-sauvagerie. C'est-à-dire que, tout en veillant à une propreté et à un ordre scrupuleux, le père Antoine avait pour instructions d'entretenir fougères et bruyères, buissons et fourrés. Les allées étaient plantes vivaces et poussaient dans un abandon artistique limité. On y voyait des ronces et des mûres, des aubépines et des chardons.

Cela s'appelait le Bosquet. Le parc proprement dit se trouvait aux alentours immédiats du château. Là triomphaient parterres et corbeilles. Là, ce n'étaient que massifs ornementaux. Mais la propriété était tellement grande que M. Dalayrac avait voulu, par une amusante originalité, donner à un coin l'apparence négligée de tout ce qui est abandonné à soi-même.

Sa bêche sur l'épaule, le père Antoine contourna une haie de genêts. Les yeux fixés au sol pour éviter la réverbération du soleil, il lui sembla voir quelque chose de blanc dans le fourré. Il allait passer outre, quand l'idée lui vint que ce pouvait être quel-

que linge appartenant à la domesticité et que l'on aurait oublié là, après l'avoir mis à sécher.

Il s'arrêta, écarta le feuillage avec son outil, et, tout à coup, il se mit à flageoler sur ses jambes.

— Quoi ? Quoi ? ... bégaya-t-il.

Il venait d'apercevoir un cadavre ...

L'homme était étendu face contre terre et avait les jambes pliées aux genoux, sans doute pour éviter qu'elles dépassassent sur le sentier où se trouvait le père Antoine. Il était vêtu d'un élégant pantalon de flanelle blanche, chaussé de daim de même couleur, et portait, chose assez caractéristique, une veste de toile dont la coupe était nettement celle des colonies. Un casque de liège, également colonial — il n'y avait pas à s'y méprendre — était profondément enfoncé sur la tête, comme si on l'avait forcé, car d'après la position même du corps, il n'aurait pu rester en équilibre.

Inutile de dire que le père Antoine était incapable de faire toutes ces constatations, même en temps ordinaire. Pour le moment, il trottait, autant que ses jambes et l'émotion le lui permettaient, vers le château, pour donner l'alarme.

— Y a un mort ! ... Y a un mort ! ...

Il s'écroula dans la cuisine et roula des yeux exorbités. Catherine lui fit boire une gorgée de rhum. Entre temps, elle avait alerté les autres domestiques. Jérôme, le valet de pied, courut prévenir M. Dalayrac, pendant que le reste de la troupe, qui avait appris l'effarante nouvelle, s'empressait vers le *Bosquet*.

M. Dalayrac ne tarda pas à apparaître, à son tour, sur les lieux de la découverte. C'était un homme jovial, haut en couleur, le type du riche propriétaire rural qui se complait chez lui d'un bout de l'année à l'autre, entre sa femme et ses grands enfants. Une perpétuelle bonne humeur, une réputation d'homme généreux et serviable, qui soulageait toutes les infortunes du pays et ouvrait la porte à deux battants aux voisins et amis.

Bouleversé, comme il se conçoit, il poussa une exclamation :

— Mais ... Mais, c'est M. Marland ! ...

Il l'avait immédiatement reconnu à sa silhouette et surtout à sa vêtue. Il n'y avait que M. Marland pour affectionner ainsi la veste et le casque coloniaux.

— Faut-il le dégager de là, monsieur Dalayrac ?

Le propriétaire allait répondre par l'affirmative, quand il lui vint à l'esprit qu'il valait mieux tout laisser en place pour les constatation judiciaires.

— Non ... Non ... Allez d'abord avertir la gendarmerie de Marmande ... Jérôme, sautez sur votre bicyclette ... Ou plutôt, courez prévenir Firmin d'avoir à préparer l'auto ... Je vais y descendre moi-même ... Ah, mon dieu, pauvre monsieur Marland ... Et surtout que l'on cache cette ... ce malheur à madame ... Je ne veux pas qu'elle voie le cadavre. Elle en serait trop effrayée ... Allez, mais allez donc, Jérôme ! ...

Vingt minutes plus tard, la grosse limousine du château s'arrêtait devant un édifice surmonté d'un drapeau tricolore, à Marmande. M. Dalayrac s'engouffra en coup de vent.

— Brigadier ... Venez vite ... On a découvert, dans mon parc, le cadavre de M. Marland ...

La stupeur du représentant de la loi ne fut pas moins forte que celle du châtelain. M. Marland ! Mort ? Assassiné ?

— Je ne sais pas, répondit son compagnon, dans la voiture, pendant qu'on marchait grand train vers le coteau. Je n'ai pas vu de sang.

Une fois arrivés, les deux hommes constatèrent, qu'en effet, le corps ne portait nulle trace de violence. Le casque colonial une fois retiré, non sans effort, le brigadier constata que la face portait un rictus de souffrance. Aucun autre indice.

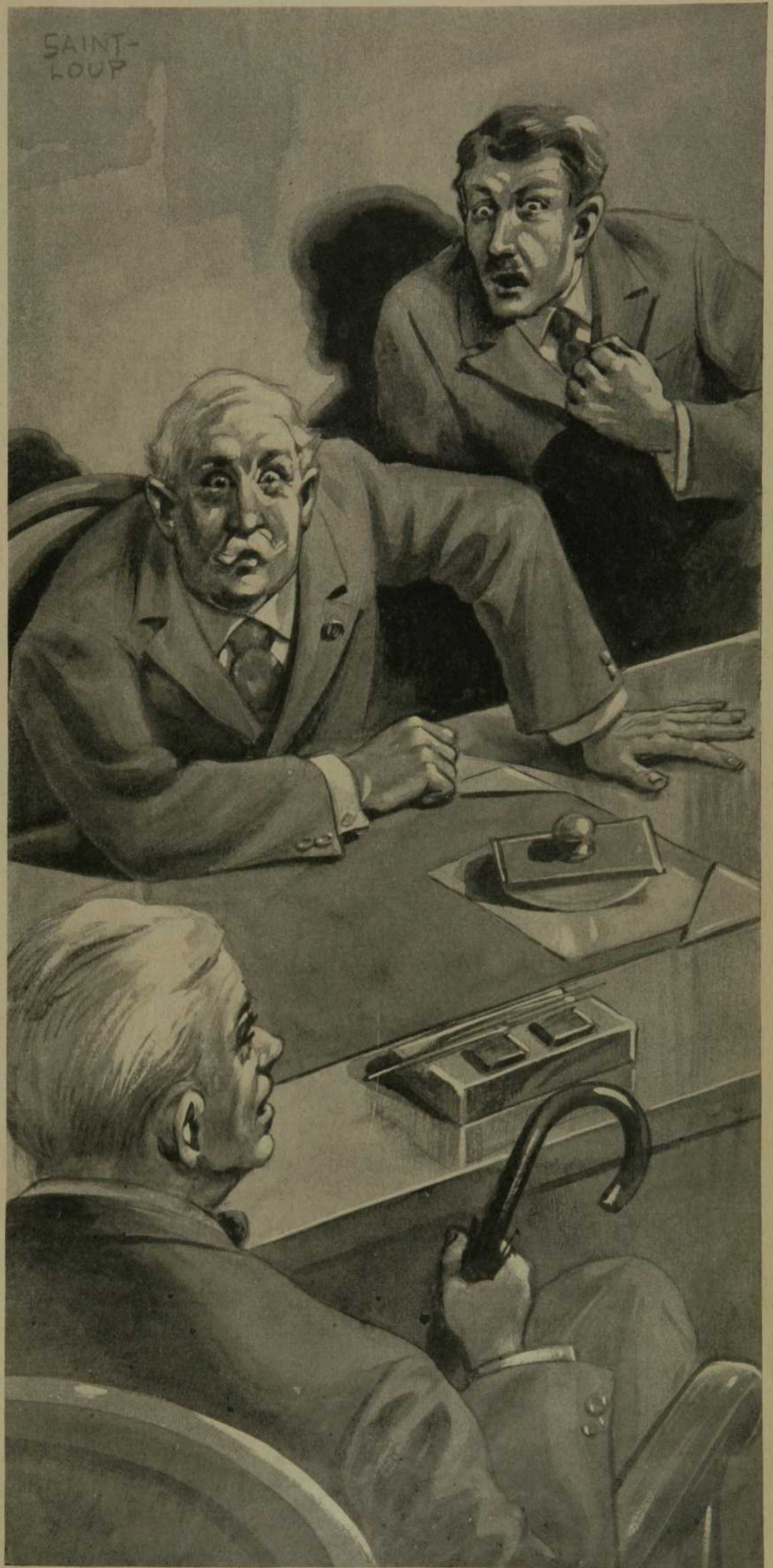
— Il va falloir prévenir la police de Périgueux ... décida-t-il. En attendant, je vais interroger le père Antoine qui a donné l'alarme. Où est-il ?

On trouva le jardinier dans la cuisine où il buvait son rhum. A peu près remis de ses émotions, et même rendu loquace par l'absorption de tant de petits verres — à vrai dire, il eût préféré de l'armagnac — il entreprit un récit qui n'apporta nul éclaircissement, pour la bonne raison qu'il ne savait rien.

CHAPITRE II

La police de Périgueux arriva au milieu de l'après-midi. Le cadavre avait été placé dans une petite pièce basse des communs, allongé sur une table. L'homme qui avait été grand et mince de son vivant, paraissait, dans son repos éternel, plus grand encore.

Le visage était sinistre avec ses joues déjà bleuâtres de barbe poussée après la mort. Les yeux vi-



“ NON SEULEMENT LE COMPLICE, VOUZIER, MAIS L'INSTIGATEUR DU CRIME ! ... ”

treux regardaient le néant. Quelqu'un, pieusement, abaissa les paupières, et joignit les deux mains sur la poitrine.

M. Marland, homme d'une quarantaine d'années environ, était un célibataire, ami des Dalayrac. Il possédait, à Marmande, une vieille demeure où trônait un couple de serviteurs qui l'avait connu tout enfant et gardait la maison durant les longues absences du maître. Car le défunt était fonctionnaire colonial à Madagascar, et ne faisait son apparition dans le pays qu'à l'époque de ses congés. Il venait d'arriver depuis une quinzaine de jours pour passer six mois en France.

L'examen de la police périgourdine fut supérieur à celui de la gendarmerie marmandaise. On découvrit, en manipulant la tête, une curieuse blessure à la nuque. Le docteur, aussitôt mandé, déclara que l'homme était tombé foudroyé par suite du percement du cervelet à l'aide d'une longue tige très effilée.

— Il a dû s'écrouler sans une plainte... Foudroyé, vous dis-je... La mort ne remonte certainement pas à plus de vingt-quatre heures.

— Mais bien sûr ! intervint M. Dalayrac, puisque hier soir encore il était bien vivant !... Je voulais le garder à dîner...

— On l'a tué cette nuit, alors ? fit le policier de Périgueux.

Le docteur hocha négativement la tête.

— On l'a découvert ce matin à neuf heures... Il en est cinq de l'après-midi. Cela donne un délai de huit heures. D'après vous, M. Dalayrac, il était déjà rigide, n'est-ce pas ? Oui. Bon. J'ai dit pas plus de vingt-quatre heures, mais certainement pas beaucoup moins...

— Comment?... Mais c'est impossible !... J'avais du monde chez moi hier. Puisque je vous répète que je voulais garder M. Marland à dîner avec mes autres invités... C'est Monsieur — le châtelain désigna le policier — qui doit avoir raison.

Le docteur prit un air pincé.

— J'ai rendu mon diagnostic, et je ne crois pas me tromper, dit-il d'un air sec. Pour le reste, ce n'est pas mon affaire. Que ces messieurs de la police travaillent à leur guise, je ne pourrais les aider davantage.

Il prit sa serviette sous le bras, salua à la ronde, et s'en fut, très digne. Les assistants en restèrent éberlués.

Le transport de la dépouille fut fait à la nuit tombante, pour éviter les malsaines curiosités. Les malheureux serviteurs de M. Marland accueillirent le funèbre cortège, les yeux ruisselants de larmes. Ils s'installèrent pour la veillée funèbre. En raison de la chaleur, les funérailles devaient avoir lieu le lendemain, sans plus attendre.

Rentrés au commissariat, les deux représentants de la loi — le commissaire lui-même, M. Vouziers et son secrétaire — étaient fort embarrassés. C'était la première fois qu'une pareille affaire leur tombait sur les bras. C'était l'obscurité la plus complète. Comment s'orienter?... Pas de point de départ. Les deux hommes, assis chacun à leur table dans le bureau commun, n'échangeaient pas une parole, plongés dans d'amères méditations. Finalement, le commissaire releva la tête et articula :

— Alors, Labenne... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je n'y comprends rien, patron, avoua l'autre.

M. Vouziers, pas davantage ! Mais, par un sursaut d'amour-propre, il

négligea d'en convenir et poussa un grognement confus. Le secrétaire poursuivit :

— Et... si l'on demandait son avis à M. Mézin ?

Le commissaire haussa les épaules, sans répondre. Labenne n'insista pas, mais il se mit à observer son supérieur à la dérobée.

La proposition, qui n'avait pas été jetée au hasard, paraissait peu à peu produire son petit effet. Elle germait. Le visage de M. Vouziers reflétait le cours des pensées intérieures. L'homme eut un nouveau mouvement de dédain, mais moins accentué. Il combattait avec lui-même. Labenne dissimula un sourire fugitif.

" Il y viendra... se dit-il."

Aussi, son étonnement fut nul quand M. Vouziers d'un air dégagé, murmura :

— Ma foi, ce sera toujours amusant de voir comment ce vieux maniaque jugera la situation.

En subordonné diplomate, le secrétaire se garda bien d'extérioriser sa satisfaction. Il éprouvait une grande

patère, suspendait en dessous son parapluie, été comme hiver. En hiver, il arborait un pardessus et un cache-nez de laine. En été, il portait un veston d'alpaga. Mais... l'immuable parapluie était toujours là, à croire qu'il faisait partie intégrante de sa personne. Les plaisants affirmaient qu'il couchait avec.

On ne savait, au juste, qu'elle avait été sa profession jadis. Mais à remarquer son habileté aux échecs et sa passion pour les mathématiques, on pouvait supposer que M. Mézin avait fait des études dans sa jeunesse et qu'il les avait interrompues pour recueillir la succession paternelle, qui lui avait permis de couler une vie tiède et calme, dans la douillette médiocrité de ceux qui n'ont pas d'histoire.

La grande passion secrète de Mézin était la lecture des romans policiers et des études judiciaires. Il ne se produisait pas une seule affaire qu'il ne la disséquât à fond et en discutât avec le commissaire de police. Celui-ci s'en amusait toujours, car il ignorait l'importance que le

— Bonjour, ou plutôt bonsoir, monsieur Labenne, dit le rentier, d'une voix de fausset. Vous êtes seul, ce soir ?

— Oui, monsieur Mézin, répondit-il, en s'asseyant. Comme vous le voyez, je suis seul. M. Vouziers est plongé dans l'étude d'une affaire toute récente.

— Ah ! bah ! flûta M. Mézin. Il est arrivé quelque chose à Périgueux ? Quelque chose qui nécessite tant de travail ?

— Non, ce n'est pas dans la ville.

La conversation, ainsi commencée, fut rapidement aiguillée par Labenne de manière à exciter l'intérêt de son vis-à-vis. Celui-ci, qui avait commandé un échiquier, fit signe au garçon, tout surpris, de le remporter. Les bras croisés sur la table, il écouta, un sourire d'intérêt aux lèvres.

— N'est-ce pas que c'est passionnant, monsieur Mézin ? acheva le secrétaire du commissariat.

— Oh ! Très curieux... très curieux... glossa l'homme aux cheveux blancs.

Et il regarda son compagnon qui s'était tu.

Labenne s'attendait à une réaction plus longue. Il aurait cru que M. Mézin s'emballerait immédiatement et commencerait à édifier quelque théorie, dirait quelque chose, bref, qu'il offrirait une prise qui permettrait, en enchaînant la conversation, de l'amener à s'offrir de lui-même, d'aider M. Vouziers comme bien souvent, il l'avait déclaré :

" Si jamais vous aviez un mystère à étudier, vous verriez, mon cher ami, que mes petites idées ne seraient pas inutiles."

Devant ce silence, il fut obligé de démasquer ses batteries :

— Monsieur Mézin — commençait-il, non, sans embarras — j'ai beaucoup d'estime pour vos conceptions et j'ai pensé... j'ai imaginé que... il m'a semblé...

— Vous voulez que je vous aide, hein?... trancha le rentier, en frottant vivement ses mains l'une contre l'autre. C'est M. Vouziers qui vous a chargé de cette démarche.

Abasourdi, Labenne resta coi, à son tour. Comment l'autre avait-il si rapidement deviné ?

— Oui... oui... Il est dans le sac, ce brave Vouziers. Je le vois, je le hume... Tenez, comme ça...

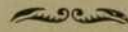
Il imita un chien de chasse qui flairait le vent et rit à nouveau. Labenne dut convenir intérieurement que son interlocuteur possédait une remarquable prescience, et ma foi :

— Il ne faut pas que M. Vouziers sache que vous avez compris, se décida-t-il à déclarer. La vérité est que c'est moi qui ai insisté et tout pris sous mon bonnet. Vous voyez, monsieur Mézin, que je suis franc. Et je vous avouerai que je suis bien content de m'adresser à vous ; rien que la manière dont vous avez jugé la situation, me prouve que vous serez extrêmement précieux. Alors, c'est d'accord ?

M. Mézin jubilait, positivement. Ainsi, son rêve allait se concrétiser. Il allait pouvoir entrer de plein-pied dans une affaire réelle. Il ne s'agissait plus de travailler sur des données établies par un autre, épiloguer à perte de vue sur des hypothèses impossibles à vérifier, parce qu'il n'avait pas le droit de prendre part au problème. Il allait, enfin, jouer un rôle, et quel rôle ! Celui de policier, de détective !...

— Entendu. Mais je voudrais, en échange de mon concours, une liberté assez complète d'aller et venir. Je voudrais également que l'ami Vouziers me procure, s'il en est besoin, toutes facilités de circuler à l'endroit du crime et me couvre, le cas échéant... Oh ! rassurez-vous, je ne

Le Retour des Oiseaux



*Venez, petits oiseaux vivant dans les forêts
Répéter vos refrains au printemps qui s'éveille ;
Revenez dans les champs que couvrent les guérets
Redire vos chansons pour l'écho qui sommeille.*

*Vous aimez, dites-vous, aux premiers jours d'avril,
Venir dans mon pays gentilles hirondelles ?
Vos vieux nids sont encor au pignon du fenil
Qui brave la tempête et les eaux torrentielles.*

*Oui, j'aime le printemps dans son air langoureux,
Et la brève chanson des aimables fauvettes ;
Le matin est pour moi dans mon foyer soyeux
L'écho rythmant toujours mes vieilles chansonnettes.*

*Revenez dans nos bois, ou parmi les moissons
Voir vos nids en lambeaux cachés sous la verdure ;
Construisez dans la mousse et parmi les buissons
Tous de nouveaux logis et laissez la mesure.*

*En venant chaque avril habiter mon pays,
Vous annoncez partout le printemps qui commence,
Et bientôt l'on verra dans les champs de maïs,
Les corneilles volant au sol leur existence.*

ANTONIO VALTEZE

considération pour ce M. Mézin, qu'il avait déjà eu l'occasion de consulter — en cachette, cela va sans dire — et qui s'était toujours montré d'une remarquable ingéniosité.

Ce M. Mézin était un petit rentier qui habitait cour Fénélon, à l'entrée de la ville, sur la route de Brive, une petite maison dans laquelle il vivait seul. Une femme de ménage suffisait à ses besoins, depuis vingt ans qu'il était veuf. Il devait avoir environ cinquante-cinq ans. A considérer ses cheveux d'un blanc de neige, on lui eût certainement donné davantage. Mais son visage frais et rose, le vif éclat de son sourire — il avait gardé une denture très blanche et intacte — l'agilité surprenante dont il faisait preuve, le rajeunissaient nettement.

M. Mézin paraissait avoir toujours vécu à Périgueux. Aussi loin que remontassent les souvenirs du patron du petit café où il faisait chaque soir sa partie avec le commissaire et Labenne, on l'avait vu, après dîner, arriver ponctuellement à la même heure. Il accrochait son chapeau à une

vieux petit rentier, comme il disait, accordait dans son esprit, à tous ces problèmes. Il croyait à une manie. Mais Labenne, plus clairvoyant ou plus curieux que son supérieur, avait fini par discerner que M. Mézin possédait une surprenante logique, pour peu qu'on consentit à l'écouter sans intention de le contredire systématiquement.

— Voulez-vous que ce soit moi qui lui en parle ? proposa le secrétaire, autant pour épargner la vanité du patron, que pour s'assurer la certitude que M. Vouziers ne changerait pas d'avis à la dernière minute.

— Si vous voulez... fit l'autre, désinvolte.

CHAPITRE III

M. Mézin était déjà à sa place habituelle, une table au fond de la salle, près de la fenêtre, quand Labenne fit son apparition. Le chapeau et le parapluie sacramentels, accrochés à l'entrée, avaient renseigné le secrétaire. Il s'avança, la main tendue.

ferai rien de compromettant, mais enfin si, par exemple, je me trouvais dans la nécessité de spécifier que je suis son collaborateur, il serait indispensable qu'il le confirmât.

— Jen fais mon affaire.

M. Mézin se leva.

— Venez chez moi, dit-il. Nous ne pouvons discuter ici.

Le patron du café, en voyant partir le rentier avant son heure, se demanda s'il ne rêvait pas. D'autant plus que M. Mézin n'avait pas joué sa partie vespérale d'échecs. Il s'inquiéta :

— Vous n'êtes pas malade, monsieur Mézin ?

— Non, mais j'ai affaire ailleurs. Il est possible que je manque durant quelques soirs. Vous voyez bien que M. Vouziers n'est pas venu non plus.

Ceci n'était pas une raison, car le commissaire ne possédait pas, selon l'expression du cafetier, une "horloge dans le ventre". Mais ce brave homme n'entendait pas malice, et ce fut avec un grand naturel qu'il souhaita un "Bon voyage, monsieur Mézin... A bientôt".

Une fois dans la rue, Labenne proposa :

— Et si nous nous rendions plutôt au commissariat ?

— Si vous voulez. Je n'y vois pas d'inconvénient.

La réception fut cordiale. Un accord tacite s'était instantanément établi entre M. Vouziers et M. Mézin. L'un acceptait sans commentaires le concours que l'autre apportait sans explications. Un regard amical et un sourire avaient suffi.

Le dossier de "L'affaire du château de Saint-Pierre" fut étalé sur le bureau. Il y avait déjà eu quelques interrogatoires. D'abord, celui du père Antoine. Ensuite, celui de M. Dalayrac.

— Voyons ce que dit ce M. Dalayrac... proposa le nouveau collaborateur du commissaire.

— Voici le questionnaire, dûment sténographié et recopié par Labenne... spécifia M. Vouziers. Je commence :

Question.— Quand avez-vous vu M. Marland pour la dernière fois ?

Réponse.— La veille de la découverte du cadavre, c'est-à-dire dimanche dernier. Il y avait réception chez moi, et M. Marland, qui, tout d'abord, s'était excusé, est venu, sur mon instance, en voisin, tel qu'il était vêtu.

Question.— Pour quelle raison M. Marland s'était-il récusé ?

Réponse.— Je viens de le dire. Il n'était pas habillé pour faire des visites, car la chaleur était intolérable. Il avait l'habitude de se promener en veste de toile blanche et en casque colonial comme à Madagascar...

M. Mézin interrompit pour remarquer que ce n'était pas si extravagant comme idée :

— La chaleur demande un costume approprié, que ce soit en Afrique ou en France. Quand le soleil brûle, il brûle, sapristi ! Au fond, c'était ce M. Marland qui avait raison...

— Je reprends, annonça le commissaire, qui ajouta : "Attention, c'est ici que cela va se compliquer..."

Question.— Il a donc fini par céder. A quelle heure est-il arrivé au château de Saint-Pierre ?

Réponse.— Autant que je me souviens, pour l'heure des rafraîchissements. Mettons vers cinq heures...

Question.— A quelle heure en est-il reparti ?

Réponse.— Il devait être environ huit heures. Oui, lorsque nous nous mîmes à table vers huit heures et quart — nous dînons tard, en cette saison, pour profiter de la fraîcheur

nocturne, et le crépuscule était commencé depuis... tenez, depuis le départ de M. Marland—qu'est-ce que je d'sais?... Ah! oui, au moment de nous mettre à table, M. Beauvuy est venu excuser M. Marland, qui était parti précipitamment.

Question.— Vous n'avez donc plus vu M. Marland depuis le moment où les rafraîchissements étaient servis ?

Réponse.— J'ai conversé avec lui, de choses et d'autres. Je lui avais demandé de rester avec nous pour la soirée. Mais il m'avait paru préoccupé. Il a refusé, car il devait—m'a-t-il dit—partir pour Paris très tôt le lendemain matin. Lorsque M. Beauvuy me parla de son départ précipité, j'en conclus que M. Marland avait différentes choses à régler chez lui, ce qui confirmait les propos qu'il m'avait tenus.

Question.— Ainsi donc, M. Beauvuy a été la dernière personne à voir M. Marland, le dimanche soir ?

Réponse.— Sans doute. Je ne l'ai pas interrogé, vous pensez bien. Mais je ne vois pas en quoi cela peut être important. A vrai dire, nous l'avons tous vu, plus ou moins...

M. Vouziers se tut. L'interrogatoire était terminé. M. Mézin leva une main, petite et grasse comme celle d'un prêtre :

— Bien entendu, je pense que vous allez interroger ce M. Beauvuy... fit-il.

— La convocation sera portée dès demain matin... dit le commissaire. Elle est là, sur mon bureau.

IV

Sans être aussi riche que M. Dalayrac, M. Beauvuy jouissait d'une confortable aisance. De même que le châtelain de Saint-Pierre, il possédait propriété et terres. Il hab'itait à une vingtaine de kilomètres, passé la pittoresque et moyenâgeuse petite ville de Duras, à l'endroit dit des "Esclottes", une grande bâtisse grise qui pouvait, quoiqu'elle ne soutînt aucune comparaison avec Saint-Pierre, être décorée du titre analogue du château.

Il avait été convenu avec M. Mézin que ce dernier n'apparaîtrait nullement au cours de l'affaire.

— Je serai une sorte "d'Eminence grise", si vous le voulez bien, avait-il dit à M. Vouziers. Si nous réussissons, mon cher ami, je serai très content pour vous. Officiellement, c'est vous qui faites tout... Ce qui est exact d'ailleurs, ajouta-t-il, non sans tact, pour ménager l'amour-propre professionnel du commissaire, tout à fait tranquilisé désormais.

M. Beauvuy, à l'encontre de M. Dalayrac, qui n'avait nul souci d'élégance était extrêmement soigné. On sentait qu'il était fort coquet de sa personne. Son visage était barré par une longue moustache blonde à la gauloise, qui paraissait le centre de ses soucis. Il était probable qu'il se teignait, car ses traits accusaient la cinquantaine passée, mais il portait beau, malgré cet innocent petit travers.

Féru d'équitation, il possédait dans ses écuries quelques beaux purs sang, dont il était fier à juste titre. Il arriva à cheval à Périgueux, non sans créer une petite sensation. On eût dit un personnage issu du siècle dernier, dont il possédait les manières et le costume.

Sa déposition fut très intéressante. La plus intéressante qui eût été enregistrée jusqu'alors. Lorsque, le soir, M. Mézin vint aux nouvelles, il trouva le commissaire plongé dans la lecture du rapport, que Labenne venait d'achever de taper à la machine.

**Riverains!
et Pêcheurs!**
*fervents
amateurs du
grand air!*

Vous pouvez avoir un **\$75**
SEA-HORSE AU PRIX MINIME DE

DESORMAIS, il y a un moteur Johnson pour toutes les bourses! Vous pouvez maintenant vous procurer le meilleur Sea-Horse qui ait jamais été construit, pour un bas prix jamais

atteint auparavant! Jouissez pleinement de votre séjour à la campagne! Vous pouvez vous rendre aux meilleurs "trous" à poissons. Avec un Johnson... vous et votre famille trouverez de nouveaux plaisirs durant l'été!

Johnson possède des années d'expérience dans la fabrication de machineries; le propriétaire d'un Johnson est donc assuré que son moteur amovible est digne de confiance, construit avec précision, ultra-moderne dans ses détails et très durable!

Dès aujourd'hui consultez un vendeur Johnson ou demandez-nous par écrit le nouveau catalogue de 28 pages qui explique les qualités supérieures des célèbres Moteurs Amovibles Johnson Sea-Horse et des embarcations "Sea-Worthy" pour moteurs amovibles.

Les prix peuvent changer sans avis préalable.



JOHNSON Sea-horse
MOTEURS AMOVIBLES ET CANOTS "Sea-Worthy"
CANADIAN JOHNSON MOTOR COMPANY LTD. PETERBORO. CANADA

VENDEURS AUTORISÉS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

VILLE	VENDEURS	VILLE	VENDEURS
AMOS	Amos Hardware & Supply Co., Ltd.	MONTREAL	J. Tremblay & Sons
"	T. A. Lalonde Limited	MONT LAURIER	Napoléon Thomas
"	Gérard Magny	NORANDA	George Taylor Hardware Limited
BOURLAMAQUE	J. C. Perry	NORTH HATLEY	J. E. McCrea
CAMPBELL'S BAY	Smith Bros.	OSKELANO RIVER	G. F. Sarsfield
CHICOUTIMI	Pulp & Paper Mill Supply Co.	QUEBEC	Samson & Fillion Limited
COMO	John Léger	RIMOUSKI	H. G. Lepage
DRUMMONDVILLE	Watkins Garage	ROBERVAL	Côté, Bolvin & Cie, Inc.
DUPARQUET	J. A. Coles	ROUYN	O. Beaulieu
GRAND'MERE	Armand Rheault	SENNETERRE	J. R. Plamondon
HUNTER'S POINT	Albert Jones	SHAWINIGAN FALLS	Jos. Bélique
LACHUTE	George Y. Deacon	SOREL	Manseau Shipyards
LAKE EDWARD	George Rowley	STE. AGATHE DES MONTS	Moïse Paquette
LA SARRE	Hudson's Bay Company	ST. FELICIEN	Tremblay & Frères
LA TUQUE	Brown Corporation	ST. JEAN	A. E. Grégoire
MANIWAKI	Donovan Bros.	ST. RAYMOND	Emile Denis
MONTCEFÉ	Ernest Nault	SANMAUR	Henry Skene
MONTREAL	A. Béliveau & Company	TASCHEREAU	D. Montreuil
"	Omer DeSerres Limited	TROIS-RIVIERES	Paul E. Bergeron
"	T. Eaton Company Limited	"	Machineries
"	I. L. Lafleur Limited	"	Lynn MacLeod Engineering Supplies Limited
"	Perfection Motor Company	VALLEYFIELD	I. Quenneville

UN PRODUIT CANADIEN VENTES ET SERVICE PAR TOUT LE CANADA

— Bonnes nouvelles? fit-il de sa voix acidulée.

— On dirait qu'il y a là l'embryon d'une piste...

— Oh!... oh!... Des détails, mon bon! des détails!

— Je ne vous infligerai pas la lecture de l'interrogatoire comme hier, décida M. Vouziers. Je vous ai fait préparer un résumé, il me semble que c'est plus simple, et vous pourriez même l'emporter chez vous pour l'étudier tout à votre aise.

— Bravo... Excellent...

M. Mézin s'empara du papier.

Ainsi que vous le savez déjà, avait déclaré M. Beaupuy, M. Marland se trouvait en France pour y passer un congé de six mois; il était arrivé de Madagascar il y a environ une quinzaine de jours, et nous avions fait connaissance par l'entremise de M. Dalayrac. En effet, il n'y a que trois ans que je me suis installé aux Esclottes, et M. Marland, sans doute, venait de repartir aux colonies, son précédent congé terminé.

— Nous nous liâmes très vite. Une grande sympathie nous avait tout de suite rapprochés. Durant ces quinze jours, nous eûmes le temps de nous revoir plusieurs fois. Le dimanche fatal, M. Marland, arrivé plus tard que moi au château de Saint-Pierre, me prit à part, d'un air assez grave. J'en fus étonné, car il était toujours souriant et désinvolte. Je lui demandai s'il n'avait pas quelque souci, et il me donna l'impression qu'en effet, quelque chose devait le tracasser. Mais comme il n'avait pas répondu à ma question directe, je jugeai de la plus élémentaire éducation de ne pas insister.

— Je lui proposai donc de faire un tour dans le parc pour nous dégourdir les jambes, car, personnellement, je n'aime pas rester longtemps assis. Il accepta, et nous partîmes dans la direction du "Bosquet". C'est le coin sauvage du parc de Saint-Pierre. M. Marland avait une prédilection pour cet endroit.

— En cours de route, nous rencontrâmes d'autres promeneurs, qui, comme nous, avaient choisi le "Bosquet" pour but de promenade. Il y avait notamment Mme Hautevigne et Mlle Lucie Dalayrac, la fille aînée de notre hôte. (Nota.— Mme Hautevigne est une jolie veuve de trente ans, fort séduisante, qui paraissait plaire beaucoup à M. Marland. De son côté, elle semblait éprouver de la sympathie pour lui.) Nous avons encore rencontré MM. Ribère et Tonneins. (Nota.— M. Ribère est un voisin, propriétaire, et M. Tonneins, un ancien juge de la Cour d'appel de Paris, en retraite.)

— A un moment donné, nous nous trouvâmes devant une large pente gazonnée; elle se place immédiatement après le "Plateau". Il y a un chemin qui coupe cette pente en biais, venant d'un petit bois en contrebas et continuant vers un amoncellement de fourrés. Mon compagnon regarda l'heure, jeta un regard environnant, comme s'il cherchait quelque un ou quelque chose, puis partit en courant vers le bois. Je restai un instant, cloué par la surprise. Je me demandais ce que signifiait cette attitude.

— Ma surprise devint stupéfaction. Une femme venait de surgir du bois et se tenait immobile, comme si elle attendait la venue de M. Marland qui, effectivement, courait vers elle. Il l'aborda et, tous deux, revinrent lentement dans ma direction, discutant avec volubilité. Par discrétion, je m'écartai. M. Marland, en passant, me fit un petit signe accompagné d'un sourire triste. Oh! ce sou-

rire, je ne l'oublierai pas de sitôt... Il me cria, d'un ton qu'il voulait rendre enjoué, malgré tout:

— Un instant, Beaupuy... Je reviens tout de suite...

— J'attendis. Effectivement, une ou deux minutes plus tard, il était de retour. Il paraissait encore plus agité que précédemment. De temps à autre, il faisait effort pour étouffer un soupir. Finalement, il me dit, avec un rire forcé:

— Vous êtes un homme discret, n'est-ce pas, Beaupuy?...

— Vous pouvez compter sur moi, m'écriai-je, prévoyant une confiance, qui me permettrait peut-être de rendre service à ce pauvre ami.

— Mais à ce moment, nous vîmes apparaître, à nouveau, MM. Ribère et Tonneins. Mon compagnon leur tourna délibérément le dos, sans doute pour ne pas révéler son expression, car il avait le visage vraiment contracté. Sans doute s'était-il ravi, et ne voulait-il plus me confier son secret. (Nota.— M. Beaupuy spécifie, dans sa déclaration, qu'il n'a pu voir quelle direction avait suivie cette femme, lorsqu'elle eut quitté M. Marland.)

— Le jour baissait, et je fis remarquer à M. Marland qu'il était temps de remonter vers le château, car l'heure du dîner était imminente, et nous risquions de nous égarer dans l'ombre grandissante au milieu du "Bosquet". Il me répondit qu'il ne pouvait rester, car il avait des choses urgentes à faire chez lui, et me quitta. Je suppose qu'il connaissait un raccourci pour regagner la ville. Moi, je rejoignis MM. Ribère et Tonneins, que j'entendais rire et discuter non loin de là, et rentraï en leur compagnie au château. Je fis à M. Dalayrac la commission dont mon malheureux ami m'avait chargé. Je ne me doutais guère que je ne le reverrais jamais plus...

M. Mézin fit entendre son rire de crécelle.

— Ah! Ah!... Il y a une femme dans l'affaire!... Cherchez la femme. C'est tout à fait classique. Hé! mais, dites, mon cher Vouziers, vous avez oublié de me la décrire?

— Ma foi, c'est vrai... Mais il n'y a pas grand-chose à en dire, malheureusement. Elle était très grande, paraît-il. Elle apparut à M. Beaupuy presque aussi grande que lui. Elle était vêtue de bleu sombre, avec un grand chapeau et une épaisse voilette...

— Par une chaleur pareille? Quel courage... Elle avait, bien entendu, l'intention de dissimuler son visage. Mais cette voilette, elle aura dû la lever pour parler?...

— M. Beaupuy, en galant homme, ne s'est pas permis de la dévisager. C'est assez naturel, au fond. Pouvaï-je imaginer pareille suite?

— Hé bien! mon cher Vouziers, il n'y a plus qu'à se renseigner sur cette femme. Elle a dû être aperçue par d'autres, que diable!... Quant à moi, je vous remercie de ce petit rapport. Je vais le scruter et tâcher de lire entre les lignes...

V

Invités à leur tour à déposer, MM. Ribère et Tonneins confirmèrent, en tous points, les déclarations de M. Beaupuy. Eux aussi avaient vu la femme en bleu en compagnie de M. Marland; eux aussi avaient vu revenir ce dernier auprès du propriétaire des Esclottes. Ce dernier s'était effectivement éloigné en compagnie de l'homme dont on ne devait plus retrouver qu'un cadavre dans un fourré.

M. Tonneins, l'ancien magistrat, certifia même qu'il avait clairement entendu la voix de M. Beaupuy souhaitant l'au-revoir à son ami. Il ajouta:

— C'est d'ailleurs pourquoi je proposai à M. Ribère d'attendre, de manière à remonter tous trois, de compagnie, vers le château. Il commençait à faire sombre.

Ainsi, une chose était indiscutable. Cette femme, en bleu existait, puisqu'elle avait été remarquée de plusieurs personnes qui, certes, n'avaient pu se concerter pour en parler. La question ne pouvait plus faire l'ombre d'un doute.

C'est ce que le commissaire souligna à M. Mézin, qui ne songea pas un seul instant à le contester. Le petit rentier, venu ce soir-là comme précédemment, empocha le rapport et resta assis. Les bras croisés sur la poitrine dans une attitude qui lui était familière, il tapotait machinalement de ses doigts allongés, posés à plat, ses biceps dans un silencieux tambourinage.

— Vous n'avez interrogé personne d'autre?

— Que si... Il y a une chose, parmi tant d'autres, d'ailleurs! que je ne comprends pas. C'est la volatilité de cette femme. A partir du moment où M. Marland rejoignit M. Beaupuy, elle n'a plus existé pour ainsi dire. Je sais bien que vous allez me répliquer qu'il y a la hutte dans laquelle elle aurait pu se réfugier. Mais, pour combien de temps? Elle ne pouvait y rester indéfiniment. De plus, cette cabane n'a pas de porte. Quiconque, en passant, pouvait plonger du regard à l'intérieur. C'était un trop gros risque à courir. Il faisait encore à peu près clair à ce moment-là.

— Personne ne l'a rencontrée?

— Personne... Pas plus M. Hautevigne que Mlle Dalayrac.

M. Mézin fit un mouvement.

— Qui est exactement cette Mme Hautevigne?

— Je vous l'ai dit. Une jolie veuve de trente ans. La nièce du châtelain. Ah! A propos, il se confirme qu'il y avait ébauche de projets de fiançailles entre elle et M. Marland...

— Ah?... fit rêveusement M. Mézin...

Il ajouta, avec la même nonchalance, la tête penchée un peu de biais:

— Quelle est sa taille?

— Oh! sursauta M. Vouziers. Vous n'y pensez pas. Puisqu'elle n'a pas quitté sa cousine!... Et puisqu'elle était vêtue de rose. Et puis, encore, elle est toute petite.

— Vous voyez donc — remarqua M. Mézin — que vous aviez eu la même idée!

— Il ne faut rien laisser au hasard. Mais il me semble que l'on peut bâtir une autre théorie. Nous partons du principe que la femme en bleu est la coupable, n'est-ce pas? Qui sait si ce n'était pas une ancienne amie négligée? M. Marland semblait la connaître, puisqu'il l'attendait! Les déclarations de M. Beaupuy nous permettent de le croire. Il est allé à sa rencontre, il n'a manifesté nul étonnement de la voir, il a accepté une conversation.

— En tous cas, ce n'est pas à ce moment-là qu'elle l'a tué, intervint Labenne qui, jusqu'alors, avait écouté en silence.

— Evidemment non. Je présume qu'elle a dû lui donner rendez-vous pour la nuit et que c'est alors, qu'elle a agi. L'arme? Le docteur a parlé d'une pointe effilée. Ne serait-ce pas tout bonnement une épingle à chapeau?

— C'est bien possible, dit M. Mézin. Mais alors, vous êtes en désaccord avec le médecin.

— Je l'ai toujours été! clama le commissaire. Voyons, d'après lui, la mort remonterait au dimanche soir, avant huit heures!... C'est absolument stupide. Il n'y connaît rien. Puisque la victime a quitté M. Beaupuy aux environs de huit heures, précisément. Ceci nous est prouvé par l'heure du dîner, huit heures et quart. En accordant quinze minutes à MM. Ribère, Tonneins et Beaupuy pour rentrer au château, je reste dans les limites du bon sens.

— Continuez donc, je vous en prie.

— Le "Bosquet", qui forme l'extrémité du parc au bas du coteau, est entouré d'un haut grillage, dans lequel est pratiquée une porte fermant simplement au loquet. C'est par là qu'a dû arriver la femme mystérieuse, dans l'après-midi. C'est par là que sera sorti M. Marland. C'est encore par là que tous deux seront revenus, à la nuit, je le jurerai.

— Mais pourquoi avoir choisi cet endroit pour...

— C'était le lieu idéal pour des gens qui ne tiennent pas à être vus. Marmande est une petite ville, vous ne l'ignorez pas, et l'on y est vite repéré, surtout quand on possède la notoriété de M. Marland. On aurait jasé, que sais-je? Voilà comment je comprends l'affaire. M. Marland est relancé par cette femme. Il ne sait comment s'en débarrasser et, dans l'appréhension d'un scandale, il lui donne, à tout hasard, rendez-vous au "Bosquet" dans l'après-midi du dimanche. C'est pourquoi, à mon avis, après avoir refusé l'invitation de M. Dalayrac, il se ravise et accepte à la dernière minute. Mais il ne tient pas à rester à dîner, car il présume que l'explication sera longue et il veut le libre jeu de ses mouvements.

— Sans doute, la femme aura devancé l'heure, ce qui provoque l'étonnement de M. Marland, lequel abandonne M. Beaupuy et accourt vers elle, en lui demandant instamment de revenir, car il ne peut pas discuter alors que tant de gens l'environnent. Et je le répète, l'ex-amie consent, retrouve l'homme beaucoup plus tard, lui reproche probablement son abandon — peut-être aura-t-elle appris ses projets matrimoniaux vis-à-vis d'une autre — et... l'assassine froidement. Ensuite...

M. Vouziers s'arrêta court. Le petit rentier ne semblait nullement l'écouter. Le brusque silence parut ramener M. Mézin à l'heure présente, et il répéta, après le commissaire:

— Et ensuite?

— L'autre secoua la tête avec dépit: — Ensuite, il y a des trous... fit-il. Aidez-moi, voyons. Une femme d'une pareille stature et aussi singulièrement attifée en plein été ne peut passer inaperçue. Or, il est impossible de retrouver sa trace. Et je ne sais pas non plus ce qu'elle a bien pu faire, où elle a pu aller entre le moment où elle a été vue pour la dernière fois, et celui du rendez-vous nocturne. Ce n'est ni un esprit, ni un fantôme, sapristi! Elle a dû se restaurer quelque part. Et ce quelque part ne peut être que Marmande ou Duras, les deux localités où elle aurait pu tenter de se dissimuler. Mais rien, rien, rien!...

— Elle est peut-être restée cachée dans la propriété? hasarda à nouveau le secrétaire.

— Il y a mieux, fit hargneusement M. Vouziers. Dites, pendant que vous y êtes, qu'elle a dîné à la table de M. Dalayrac!

Labenne rentra le cou dans les épaules, tel un escargot se réfugiant dans sa coquille, et se promit de garder un prudent silence désormais. M. Mézin sourit et se tourna vers lui :

— Mon cher Labenne, articula-t-il, il y a ici quelque chose qui nous échappe à tous trois. Mais je suis comme votre patron, je ne crois pas que la meurtrière ait passé la soirée dans le petit bois. C'est une question d'ordre psychologique. Pas un homme—et une femme encore moins—n'oserait courir le risque de rôder dans un endroit qu'il ne connaît guère, et où tout concourrait à représenter un danger. Imaginez, un instant, qu'il y ait des pièges à loup, par exemple. Hein! Vous voyez ça d'ici? Est-ce que, personnellement, vous vous hasarderiez à vous cacher, en fraude, dans...

— Mais je ne suis pas un assassin! protesta véhémentement le secrétaire. Je... Je...

Ses deux compagnons se mirent à rire de cette vertueuse indignation, ce qui provoqua une heureuse détente. M. Mézin se leva et, paisiblement, alla prendre un indicateur des chemins de fer qui traînait sur le haut d'un meuble à cartons verts. Il se rassit et se mit à feuilleter.

— Qu'est-ce que vous cherchez? s'enquit le commissaire.

— Vous voyez bien... Je regarde l'heure des trains.

Le rentier tira de sa poche une poignée de petites fiches blanches de bristol de la grandeur de cartes à jouer. Il en prit une, mouilla la pointe d'un crayon et commença à inscrire des chiffres, pendant que les deux assistants l'observaient, ébahis.

— Nous disons, commença M. Mézin, que Mont-de-Marsan est impossible. Le premier train est à neuf heures trois. Restent Toulouse, à cinq heures trente, et Bordeaux, à six heures cinquante-trois... Hum! Trains omnibus... Non... Ça ne va pas. Oh! mais voilà l'affaire. L'express de Cette à Bordeaux passe à Marmande vers trois heures quarante-trois pour arriver à destination à cinq heures...

— Je ne comprends pas, dit M. Vouziers. Si vous voulez partir en voyage, c'est Périgueux qu'il vous faut!

— Mais non, vous n'y êtes pas, gloussa le petit homme. Je calcule les trains possibles qu'aurait pu prendre la femme en bleu une fois son coup accompli. Le premier soin dans un cas pareil est de se perdre dans une grande agglomération pour brouiller sa trace. Voici trois chefs-lieux de départements. Le plus favorable est certainement Bordeaux. Mon cher Vouziers, il faut demander à la gare de Marmande quels sont les voyageurs qui ont pris l'express de Bordeaux, le lundi, à trois heures quarante-trois minutes du matin. Et vous tâcherez de découvrir le signalement de cette femme. Si les mémoires ne sont pas satisfaisantes, faites l'inverse: demandez si la personne répondant à votre description a été vue. Par acquit de conscience, voyez aussi les deux trains omnibus, Toulouse et Bordeaux, mais cela m'étonnerait...

L'enquête, de ce côté, s'avéra un échec. Une fois de plus, personne n'avait vu cette grande femme.

"Et vraiment, songea M. Mézin, si la déposition de M. Ribère, et surtout celle de M. Tonneins, ancien magistrat, dont la parole ne pouvait être discutée, n'étaient venues confirmer les dires de M. Beaupuy, on eût pu croire que l'élégant proprié-

taire des Esclottes avait été la proie d'une hallucination."

Et puis l'on apprit autre chose, qui plongea le brave Labenne dans la plus douce jubilation intérieure.

M. Marland n'avait pas reparu chez lui, le dimanche soir. Les vieux domestiques avaient cru qu'il dinait au château de Saint-Pierre et ne s'en étaient pas émus outre-mesure. En voyant passer l'heure, ils n'avaient pas même dressé la table, tant leur certitude s'était fortifiée. Ils s'étaient couchés à leur heure habituelle, c'est-à-dire dix heures, supposant que leur maître rentrerait assez tard car, excellent marcheur, il dédaignait de se faire reconduire. Il y avait huit kilomètres au grand maximum, soit, pour un homme entraîné comme lui, une heure et quart environ.

— Alors, grogna M. Vouziers une fois rentré à son bureau, il aura attendu dans le parc?... Et, par ricochet, la femme aussi?

M. Mézin glissa un regard sympathique vers le secrétaire, qui abritait son sourire, derrière une chemise de papier grande ouverte à hauteur du visage, et murmura :

— Un bon point à Labenne...

VI

— Patron, dit le secrétaire, il y a là un couple qui vous demande... M. et Mme Dartois, de Paris.

M. Vouziers haussa les sourcils, examina la carte de visite sur laquelle, au-dessous du nom, s'étalait cette mention "Artistes lyriques", et déclara :

— Faites entrer... Vous pouvez rester, Labenne...

Les deux personnages firent leur apparition. Ils étaient curieusement dissemblables. Lui était court sur ses jambes, très brun, les joues bleuies par le rasoir, le cheveu calamistré. Il paraissait très satisfait de sa personne, et se redressait comme un coq, bombant la poitrine. Elle, au contraire, était longue et mince, l'air effacé. Si longue, si mince que, malgré lui, le commissaire écarquilla les yeux, chercha rapidement du regard son collaborateur assis dans le coin opposé de la pièce, et lut, sur le visage de ce dernier, la même surprise et la même réaction intérieure.

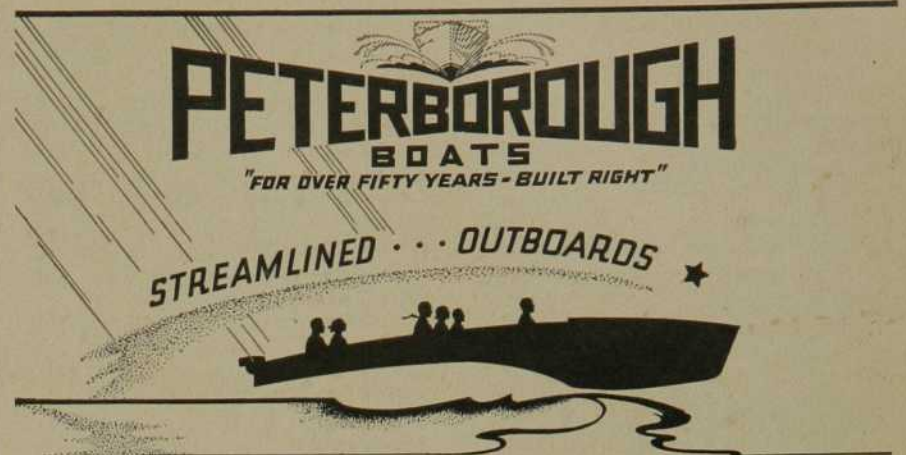
— Monsieur, déclara le nouveau venu, je suis le beau-frère de M. Jacques Marland... de feu M. Marland, veux-je dire.

— De M. Marland, de Marmande?... s'exclama le commissaire.

— C'est cela même. Ma femme, Clotilde Dartois, est née Marland; elle est donc la sœur de ce pauvre Jacques. Nous sommes venus sur la suggestion du notaire de Marmande. C'est vous qui vous occupez de cette... de ce maheur, et je viens, nous venons nous mettre à votre disposition au cas où notre... où nous pourrions apporter quelque lumière sur cette affaire.

M. Dartois s'exprimait lentement, cherchant ses mots avec soin, comme s'il s'agissait d'une tirade en scène pour obtenir le maximum d'effet. Sa femme, qui avait accepté la chaise avancée par Labenne, restait silencieuse et immobile, les yeux baissés, les mains croisées sur les genoux.

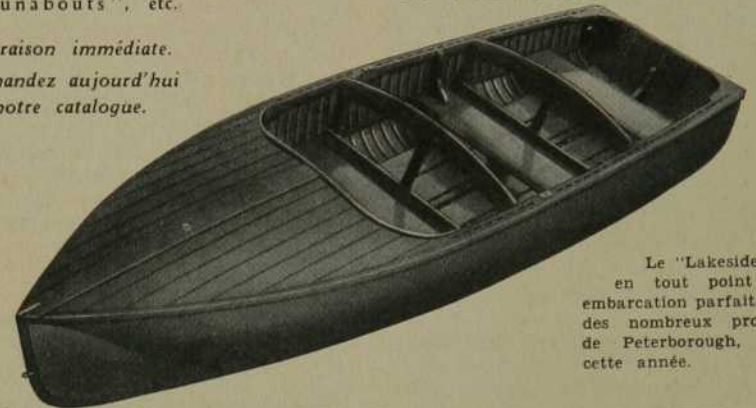
— Nous avons appris cette horrible chose par les journaux, poursuivit M. Dartois. Nous avons été atterrés. C'était tellement imprévu, tellement affreux. Ne pouvant nous résoudre à le croire, nous avons pris le train. Les domestiques de feu mon beau-frère me confirmèrent les faits. Nous sommes évidemment arrivés beaucoup trop tard pour les funérailles.



Peterborough présente des offres exceptionnelles en Canots, Chaloupes à voile Dinghy, Esquifs, Embarcations à moteur amovible ou à moteur fixe. "Runabouts", etc.

Livraison immédiate. Demandez aujourd'hui notre catalogue.

Commandez votre nouvelle embarcation maintenant
Livraison immédiate à l'époque de vos vacances



Le "Lakeside" est en tout point une embarcation parfaite. Un des nombreux produits de Peterborough, pour cette année.

THE PETERBOROUGH CANOE COMPANY LIMITED
278 Water St. PETERBOROUGH, ONTARIO

A Montréal, les embarcations Peterborough sont exposées et vendues par Henry Morgan & Co. — T. Eaton Co. — Dupuis Frères — E. Drolet
A Québec : P. L. Jobidon, 29, rue Notre-Dame

fils de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT LA MARQUE D·M·C DEMEURE

— Comment se fait-il que vous n'avez pas été prévenus?

M. Dartois toussotta.

— Il faut vous dire, monsieur le commissaire, qu'à la suite d'événements, heu... familiaux, nous étions en froid avec M. Marland. Il ignorait notre adresse. Par conséquent, je comprends que celle-ci n'ayant pas été découverte dans ses papiers...

Il fit un geste théâtral qui terminait la phrase.

M. Vouziers fit signe qu'il comprenait, lui aussi. Mais alors, si les Dartois avaient coupé toutes relations avec le disparu, en quoi pouvaient-ils lui être utiles?

— Il y a longtemps que vous ne voyiez plus votre beau-frère?

— Plus de dix ans, monsieur. Depuis la mort de M. Marland père. Pour tout vous dire, cette séparation était le résultat d'une grave injustice. M. Marland n'approuvait pas le mariage de ma chère Clotilde—il tourna un regard mouillé vers la grande haridelle toujours impassible—et avait déshérité sa fille. Ce fut une grande douleur pour elle, douleur aggravée du fait que son frère lui avait nettement signifié qu'il ne la connaissait plus non plus. Et pourtant, je vous le demande, monsieur le commissaire, peut-on faire un crime à une femme d'obéir au divin appel de l'amour?...

La scène devenant comique. On imaginait mal cette grande "carcasse" comme pensait irrévérencieusement Labenne, roucoulant un duo avec le quasi-nabot qui ne lui arrivait pas même à l'épaule.

— Madame Dartois est la seule parente en vie de feu M. Marland? demanda le commissaire.

— Oui, monsieur.

— Elle hérite donc de ses biens?

— Oui, monsieur. Par un hasard dans lequel il faut reconnaître une manifestation divine, M. Marland Jacques n'avait pas rédigé de testament. Du moins pas encore. De sorte que ma femme est enfin rétablie dans ses droits, après avoir souffert dix ans d'un inexplicable ostracisme.

L'artiste lyrique était déchaîné, à présent. Il faisait de grands gestes, portait la main à son cœur, roulait des yeux blancs.

— Madame est artiste aussi? fit tout à coup M. Vouziers.

— Oui... La vocation... Ah, monsieur le commissaire, quand l'aile de l'Art vous touche au front son appel est irrésistible.

M. Dartois s'embarqua dans des confidences. Son interlocuteur démêla, dans l'histoire, que mademoiselle Clotilde Marland s'était enfuie à l'âge de vingt-cinq ans—elle en avait trente-sept et son séducteur en avait trente-trois—du domicile paternel pour suivre "l'artiste" qu'elle avait entendu, un soir, dans un théâtre de Bordeaux puis revu en tournée à Marmande. Étant plus que majeure, elle n'avait eu besoin du consentement de personne pour épouser l'objet de sa flamme. La malédiction paternelle l'avait accompagnée—mais quant on aime, n'est-ce pas?—et deux ans plus tard, à la mort de M. Marland père, l'on avait appris que toute la fortune était allée au frère cadet, Jacques. C'avait été la rupture. D'ailleurs, de toutes façons, le frère et la sœur ne se seraient guère fréquentés, en raison des fonctions de Jacques Marland en une lointaine colonie.

— Il était à la Guyane... spécifia M. Dartois.

— Non, à Madagascar... rectifia le commissaire.

— Comment?... Mais, c'est une erreur!... C'était bien à la Guyane, n'est-ce pas, ma Cloclo?

La Cloclo leva enfin les yeux et confirma d'une voix neutre:

— Oui... A Cayenne...

M. Vouziers fut surpris de l'acuité du regard que démentait si violemment l'attitude fautive. Mais déjà, les lourdes paupières étaient retombées et Mme Dartois était redevenue passive.

— Cela n'a aucune importance—déclara-t-il. Il est fort possible que depuis, il ait changé de poste. C'est assez fréquent, aux colonies. Ainsi donc, vous, allez vous installer à Marmande?

M. Dartois eut un mouvement vif. Son visage exprima un dédain poli. Il hocha négativement la tête:

— Oh, non... Nous réaliserons tout et resterons à Paris... La Ville-Lumière... Le Flambeau de l'Humanité. Le Nombri du Monde. Il n'y a qu'un Paris, voyez-vous, monsieur le commissaire. Quand on y est habitué, on ne peut s'en passer... D'ailleurs, je... nous jouons sur des scènes importantes, là-bas... Et puis, Marmande, ce sont de douloureux souvenirs...

M. et Mme Dartois se retirèrent. Labenne se retint jusqu'à ce qu'il eut entendu le bruit des pas sur le trottoir, dans la rue tranquille, par la fenêtre qu'il venait d'entr'ouvrir.

plus estimables. Il est clair qu'il avait enlevé sa Cloclo dans un but intéressé. Le papa possédait de l'argent et des biens. Une aubaine pour un cabotin de petite envergure, car il n'est pas autre chose. Il aura fermé les yeux sur l'âge et l'apparence de sa "fiancée", escomptant l'avenir. Et alors, amère désillusion. La part d'héritage qui aurait dû revenir à la sœur, pffft! passez muscade... Est-ce que?... Hé! Hé!... C'est bien possible. Il y a ce signalement de la sœur qui m'aguiche... Une grande femme mystérieuse... Connue de Jacques Marland...

M. Vouziers croisa les jambes et reprit son travail mental.

— Supposons que les Dartois aient appris la toute récente arrivée du fonctionnaire en congé. Supposons encore, que le bellâtre qui me paraît posséder une grande influence sur sa femme, l'ait persuadée de... Ma foi, cela n'est pas si banal... Une mort brusque, sans héritiers, cela arrange bien des choses pour les collatéraux. Et si la chance voulait qu'il n'y eût pas encore de testament—un testament, d'ailleurs cela s'attaque, dans des conditions semblables—tout est pour le mieux...

Labenne interrompit ce soliloque intérieur.

— Voilà, patron... C'est fait...

Notre Prochain Roman

Le RESPONSABLE

par Line Deberre

Un abonnement d'une année au magazine LE SAMEDI représente, en plus des grands feuilletons, articles de toute sorte, l'acquisition de 52 romans intéressants.

Et alors, il partit d'un bruyant éclat de rire, à l'instar de M. Vouziers.

— Je n'ai jamais vu un pareil gignoll... dit-il entre deux hoquets de gaieté.

— Et la femme?... Quel bonnet de nuit... Je me demande quels rôles elle peut tenir, sur les "scènes importantes" de Paris!

— Elle doit jouer les momies, risque le secrétaire, et l'on repartit à rire de plus belle.

— En attendant—fit le commissaire, redevenu graduellement sérieux—avez-vous remarqué la taille de cette femme?

— Parbleu... La femme en bleu ne devait pas être plus grande...

— Ce serait difficile. Vraisemblablement, elle tient du père, comme son frère Jacques. Vous rappelez-vous ce qu'avait dit M. Beaupuy? L'inconue était à peu près aussi haute que M. Marland.

— Je me demande ce qu'en pensera M. Mézin... J'ai terminé de mettre au net mon travail de sténo. Je vous le tape à la machine, patron?

— Oui. Et je vous dicterai le rapport pour notre ami, ensuite...

Pendant que Labenne travaillait dare-dare, M. Vouziers, renversé dans son fauteuil, réfléchissait à la visite qu'il venait de recevoir.

— Bien entendu—se dit-il—ce M. Dartois n'est pas un monsieur des

M. Vouziers prit les documents et se mit à lire. Puis il commença à dicter un résumé pour le bénéfice de M. Mézin. Ceci fait, le commissaire décrota, un sourire de satisfaction aux lèvres:

— Je vous offre l'apéritif, Labenne. Et tous deux descendirent le petit étage, en riant à nouveau au souvenir des deux burlesques héritiers.

VII

Hé bien, M. Mézin n'en pensa rien du tout, au grand désappointement du secrétaire, à la grande surprise de M. Vouziers.

Ou du moins, il parut n'y attacher nulle importance. Ce soir-là, il était préoccupé, et quand il s'installa non sans avoir échangé des poignées de mains, il fourra le rapport dans sa poche après l'avoir très rapidement et superficiellement parcouru, et déclara tout dego au commissaire de police:

— Il faut trouver un moyen pour m'introduire au château de Saint-Pierre, mon cher ami.

— Vous voulez, sans doute, étudier sur place?... Ma foi, c'est assez facile. Je mettrai M. Dalayrac dans la confidence et...

— Non, M. Dalayrac ne doit nullement se douter de mes intentions véritables, et au surplus, ce n'est pas

une journée que je veux passer là-bas, mais plusieurs. En un mot, je désire m'y installer...

M. Vouziers resta bouche bée.

— Ah, ça c'est plus difficile! et... c'est absolument nécessaire? Vous ne voyez pas moyen de faire autrement?

— In-dis-pen-sable... martela M. Mézin sur un ton de fausset. Sinon, la clef du mystère restera introuvable...

— Voyons, quels sont vos plans?

— Aucun pour le moment... laisse tomber le petit rentier. Je veux m'installer au château de St-Pierre, un point c'est tout. Une fois là-bas, je verrai...

M. Vouziers émit un petit sifflement sceptique. A quoi cela pourrait-il aboutir? Mais puisqu'il avait, de lui-même, fait entrer M. Mézin dans l'affaire, il lui faudrait donner satisfaction à ce collaborateur bienveillant ou se passer de son concours. Le petit homme aux cheveux blancs avait l'air catégorique. Au fond, M. Mézin qui, dès le début s'était passionné pour ce mystère, redoutait que le commissaire eût l'idée de le laisser de côté, plutôt que souscrire à ce qui avait tout l'air d'un caprice. Mais il joua le tout pour le tout, et prit immédiatement une expression suprêmement détachée, pour dire:

— Bon. Je n'ai rien dit. Après tout, c'est vous qui êtes responsable du succès. Je vous souhaite bonne chance...

— Hé là—s'exclama M. Vouziers—ne vous fâchez pas, que diable. Nous allons chercher ensemble le moyen de vous permettre de parvenir à vos fins. Seulement, je répète, que je ne vois pas ce que...

— Vous verrez, mon cher Vouziers, vous verrez assez rapidement. Et vous serez content, je vous le garantis... J'ai des petites idées, comme ça, éparses, dans ma matière grise, mais il me manque le lien, comprenez-vous? La soudure. Une fois que tout tiendra ensemble, y aura bon, comme disent les Sénégalais.

— Oui, mais le prétexte, ami Mézin, le prétexte?... Je ne puis vous imposer à M. Dalayrac sans aucun motif qui soit vraiment plausible non seulement à ses yeux, mais aux yeux de tous!

— Hé bien, cherchez, sapristi!... Tâchez de découvrir quelque chose qui m'ouvre les portes. Est-ce que le châtelain n'a pas besoin d'un... d'un secrétaire?

— Oh, je ne pense pas. Son personnel est au complet, du haut en bas de l'échelle... Oh, attendez!

Le commissaire se frappa le front.

— Je me rappelle maintenant qu'il m'avait confié au cours d'une conversation, que M. Marland avait entrepris amicalement de lui dresser un catalogue de différentes pièces de monnaie, dont il avait hérité il y a quelque temps, d'un parent numismate... Mais voilà... Etes-vous capable, Mézin, de...

— Très capable, mon ami—dit calmement le rentier.

— Vous vous y connaissez en...

— En vieilles médailles et monnaie ancienne? Certainement, mon cher. On ne me fera pas confondre un sou d'or de Julien l'Apostat, avec la monnaie d'or de Sylla, ni un denier de la République Romaine. Quant à la Créseide ou statère d'or de Crésus qui ressemble un peu à la Darique d'or de Darius, mais qui est facilement reconnaissable avec un peu d'attention, vous ne me la ferez pas admettre pour la Tétradrachme d'Alexandre le Grand...

Vouziers et Labenne témoignèrent d'une muette admiration. Le commis-

saire apuya ses deux mains sur son bureau et bêgaya :

— Mais vous êtes un savant, M. Mézin!

Le rentier haussa négligemment les épaules.

— Peuh!... Quand on n'a rien à faire, dans la vie, on passe son temps à étudier un peu... Rien de sensationnel, vous savez...

— Hé bien, voilà l'affaire—proclama Vouziers avec enthousiasme. Dès demain, je convoquerai ici M. Dalayrac, et je...

— Attention—prévit M. Mézin—n'oublions pas que nous n'avons, vous et moi, de commun qu'une vieille amitié.

— Parfaitement. Aussi, j'imagine un petit stratagème. Vous passerez par hasard, à l'heure où il sera là, soi-disant pour me serrer la main. Je trouverai le moyen de vous présenter, et... à vous de vous arranger pour le reste...

C'est ainsi que M. Mézin, numismate distingué fit son arrivée au château de Saint-Pierre en compagnie de M. Dalayrac ravi de cette diversion à la hantise qui le poursuivait depuis la mort du malheureux Marland, et heureux, au surplus, de se voir à même de faire compléter la besogne entreprise par le disparu.

M. Mézin fit connaissance avec Mme Dalayrac, charmante amphytrione et les trois enfants; Mlle Lucie, une jeune fille, Cyprien et Ernest, deux lycéens qu'on voyait apparaître les dimanches et qui ne tarderaient pas à rester en vacances.

M. Mézin, par son affabilité et sa bonne humeur, fit la conquête de tous. Il s'était tout de suite rendu sympathique et on ne lui tint même pas rigueur de son inséparable parapluie, qu'il gardait durant ses sorties dans le parc.

— Il me sert d'ombrelle... expliqua-t-il avec un rire gai.

La domesticité l'aima aussi. Il était peu gênant, au surplus. On lui avait donné une chambre dans une des ailes, et tous les après-midi, il travaillait avec une sage lenteur, afin de prolonger son séjour. Les matinées étaient consacrées à la promenade, tantôt seul, tantôt en compagnie de M. Dalayrac.

Causeur intéressant et disert, il ne dépara nullement les réceptions, à vrai dire à la bonne franquette, du châtelain. Il se fit, ainsi, après avoir séduit les hôtes, une agréable réputation.

Parmi les invités qu'il fréquentait particulièrement se trouvait MM. Ribère, Tonneins et Beaupuy. Bien entendu, ceci n'était pas le fait du hasard. Venu pour élucider le mystère de la mort de M. Marland, il n'oubliait pas son but, et son premier soin avait été de gagner la confiance des trois personnes qui avaient été les dernières à voir en vie la victime de la femme mystérieuse.

M. Beaupuy lui fit un excellent accueil. Lui aussi s'intéressait, plus ou moins, à la numismatique.

— J'en discutais parfois avec ce pauvre M. Marland... confia-t-il. Il avait entrepris de faire mon éducation.

— Je suis à votre entière disposition pour la poursuivre, cher monsieur, assura le petit rentier, spontanément.

— Venez donc passer un jour aux Esclottes...

— Avec le plus grand plaisir, si M. Dalayrac n'y voit pas d'inconvénient. Vous possédez également des collections?

— Oh, des collections c'est beaucoup dire. J'ai quelques vieilleries dans un coffret. Je vous les montrerais.

Certes, M. Mézin n'avait aucune raison pour refuser, quoiqu'il eût préféré ne point quitter le domaine de Saint-Pierre, mais pour sa réputation, à la fois de savant et d'homme aimable, il ne pouvait ni ne voulait décevoir le vieux beau. On convint d'un jour, et M. Dalayrac s'empresna d'offrir son chauffeur et sa voiture pour accompagner son invité.

L'auto se rangea devant un grand perron, après avoir fait un virage dans une vaste cour sablée. M. Beaupuy, en costume de cheval, apparut en haut des marches, le visage avenant, les mains offertes en signe de cordiale bienvenue. Derrière lui surgit un autre personnage qu'il présenta aussitôt :

— Mon neveu Philippe qui habite Paris, et qui, justement, m'a fait la surprise d'une visite...

— Enchanté, monsieur...

Le neveu était également en tenue de cavalier. Haute silhouette bien prise dans la veste qui dessinait la taille. De même que M. Beaupuy, le jeune homme était fort élégant. M. Mézin remarqua la coupe impeccable de la culotte bouffante à la Saumur et les bottes miroitantes munies de fins éperons. On entra dans un hall dallé où régnait une pénombre exquise de fraîcheur. La température, au dehors, était toujours aussi implacable. On se trouvait à fin juillet et depuis le début, il n'était pas tombé une goutte de pluie. Un ciel d'un bleu indigo, un soleil invraisemblable, et pas un souffle de vent, donc pas d'espoir de nuages prochains...

Bien entendu, M. Mézin n'avait eu garde d'oublier son parapluie. Son hôte le lui prit des mains, mais il le retint :

— Non, non... Il me semblerait qu'il me manque quelque chose si je ne sentais pas le manche courbe accroché à mon bras...

Heureuse inspiration. Quelques minutes plus tard, ce riflard démodé et grotesque devait lui sauver la vie!

Cela se passa durant la visite du domaine des Esclottes.

M. Beaupuy, avant de montrer les médailles, avait offert le tour du propriétaire, comme il se doit. M. Mézin avait admiré le verger fort étendu, la basse-cour modèle, les étables. Son guide annonça :

— Je vais vous montrer mes chevaux...

— Ah oui... Vous possédez m'a-t-on dit, de magnifiques purs-sang.

M. Beaupuy sourit, visiblement heureux de l'éloge.

— Philippe... Va voir si rien ne cloche... conseilla-t-il à son neveu, et il expliqua au petit rentier :

Par ces chaleurs, les bêtes sont nerveuses, et il vaut mieux s'assurer qu'elles ont tout ce qu'il leur faut...

M. Mézin passa devant et pénétra dans la cour. Là-bas, au fond, on entendait Philippe qui poussait des Ho!... Ho!... Là... Sage!... et faisait claquer sa langue. M. Beaupuy était légèrement en arrière donnant un ordre à un domestique, sans doute pour préparer des boissons glacées.

Et ce fut le drame rapide, effarant.

Un hurlement du jeune homme dans l'écurie. La porte basse non fermée au loquet jaillit, comme poussée par une trombe et un cheval, les naseaux dilatés, les yeux injectés de sang, faisant feu des quatre fers, arrive à la vitesse d'un train rapide sur le malheureux M. Mézin. Trois secondes encore, et il va être foulé, piétiné par l'animal furieux.

— Gare!... Gare!... rugit Philippe très pâle, à la porte qui vient de laisser passer la bête.

Mais déjà, le petit rentier avec une extraordinaire agilité a bondi de côté, et lancé son parapluie dans les pattes du cheval. Celui-ci, empêtré, s'écrou-

la net. En un instant, tout le monde accouru est dessus.

— Vous n'avez rien, monsieur Mézin?... haleta M. Beaupuy, le visage angoissé. Mon Dieu, j'ai eu une minute de terreur.

— Non, rien... Mais il s'en est fallu de peu... répondit M. Mézin, les traits contractés. Je suis navré monsieur Beaupuy, d'avoir abîmé une si belle bête... Les genoux sont couronnés.

— Ah, qu'importe!... Votre vie, cher monsieur, est plus précieuse que celle d'un quadrupède...

Les deux hommes se serrèrent la main. Philippe arriva en courant. Lui aussi était en proie à une émotion intense. Il balbutia, à phrases entrecoupées :

— C'est fou!... Un taon... Piqué juste au moment où je rattachais la longe... M'a échappé!... Quelle alerte!...

Tous trois s'épongèrent abondamment le front, qui ruisselait autant par la chaleur que par le bouleversement. Malgré lui, M. Mézin sentait flageoler ses jambes. La réaction l'obligea à s'asseoir dans un fauteuil. Un voile passa devant ses yeux. Il se raidit. Il but un grand verre d'eau glacée et réussit à franchir le cap critique.

Il repartit sans avoir vu les pièces de monnaie. Ni lui, ni M. Beaupuy n'y avaient songé, après pareil affolement.

VIII

M. Vouziers avait été quelque peu déçu par la manière dont son vieil ami avait accueilli son hypothèse tendant à aiguiller les recherches vers la sœur du disparu. Personnellement, il avait abandonné la théorie d'une maîtresse délaissée, et, selon l'adage "Cherchez à qui profite le crime" estimait que pareil héritage, surtout après les circonstances qui avaient jusqu'alors exclu Mme Dartois de la succession de M. Marland, était une curieuse aubaine.

Pour lui, il était hors de doute que la victime eût, tôt ou tard, suivi l'exemple de son père. La bénéficiaire forfuite de l'héritage avait eu une chance surprenante, car son frère, s'il avait épousé Mme Hautevigne, ce qui était probable, sinon prochain, eût, au surplus, tout laissé à sa femme et à ses descendants.

— Il a dû la mettre au courant — se disait-il — et voyant que l'affaire allait lui échapper, elle aura frappé. Une épingle à chapeau est une arme bien féminine... Cette personne porte les cheveux coupés? Ce n'est pas un obstacle. Rien ne l'empêchait de cacher cette tige sur elle. Quelle force de dissimulation!... On ne dirait jamais, à la voir, qu'elle est capable d'un pareil coup. On ne peut vraiment pas se fier aux femmes. Celle-ci est une eau dormante...

— Labenne — ordonna-t-il — vous écrivez à Paris pour demander que l'on enquête minutieusement sur les faits et gestes du couple Dartois, aux environs de la date du crime. Si jamais nous apprenons que la sœur de M. Marland s'est absentée, je l'inculpe sans délai...

— Mais, pardon, M. Mézin n'a pas l'air de...

— Ecoutez, mon garçon. M. Mézin est bien gentil, mais il ne faut pas oublier que c'est moi qui suis chargé de l'enquête. Il ne risque rien, lui... S'il fait une bêtise, c'est moi qui l'endosserai. Je ne sais pas ce qu'il fabrique au château de Saint-Pierre. M'est avis qu'il y perd son temps.

M. Vouziers s'avouait qu'il éprouverait un franc plaisir à démontrer au détective amateur qu'il n'était pas de force, après tout, et qu'un commissaire de police pouvait le mettre dans

L'Eau y Glisse
comme sur un canard

Le Stéarate de Zinc Merck est plus qu'une poudre adoucissante pour bébé, et qui offre au toucher la douceur du satin. C'est une poudre imperméable et qui ne formera pas de pâte avec la moiteur sur la peau tendre du bébé. Saupoudrez-en sous les bras et entre les jambes, dans les plis mous du corps du bébé. Il agira comme pellicule protectrice contre les échauffaisons et l'irritation auxquelles l'exposent les couches mouillées et la transpiration.

Merck & Co. Ltd., Fabricants Chimistes, Montréal.



STÉARATE
DE ZINC
MERCK



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois, \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE, & CIE, LTEE.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada

sa poche dès la première expérience en commun.

Labenne plissa la bouche, rida son front et prit une feuille en en-tête pour rédiger la lettre en question. Plus perspicace, ou peut-être simplement plus confiant que son chef, il lui semblait que des deux, c'était M. Vouziers qui perdait son temps. Mais les ordres sont les ordres. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à s'incliner et obéir.

M. et Mme Dartois étaient descendus dans un hôtel de Marmande. L'acteur avait tout d'abord eu la velléité de s'installer dans la maison de son beau-frère, mais l'hostilité farouche, quoique muette, rencontrée auprès des vieux serviteurs, l'avait découragé. Les formalités étaient longues. Elles demanderaient au moins deux à trois semaines. Pour un couple qui avait affirmé d'importantes occupations à Paris, les héritiers faisaient preuve d'une singulière liberté d'action. La vérité était qu'ils étaient aux abois, et ceci confirma davantage le commissaire dans ses soupçons. L'argent leur était arrivé au moment propice.

M. Vouziers s'était arrangé pour convoquer M. Beaupuy, de manière qu'il rencontrât les Dartois au moment où ceux-ci quitteraient son bureau. Les prétextes ne lui manqueraient pas pour faire souvent revenir ces derniers. Le propriétaire des Esclottes eut un haut-le-corps en voyant la femme.

Il pénétra dans le cabinet du commissaire, l'air agité et avant que M. Vouziers l'eût interrogé, il balbutia, en désignant la porte à l'instant refermée :

— Cette... cette femme!...

Le commissaire se souleva à demi.

— Vous la reconnaissez?... demanda-t-il vivement.

— Comme elle est grande! murmura M. Beaupuy.

— Est-ce la femme mystérieuse que vous avez vue? insista le commissaire. Labenne, dans son coin, n'en perdait pas une parcelle.

M. Beaupuy courut à la fenêtre et se pencha. M. et Mme Dartois étaient encore en vue. Le contraste avec son mari, rendait l'épouse plus dégingandée encore. Le témoin resta immobile jusqu'à ce que les deux personnages eussent tourné le coin de la rue. Il revint s'asseoir en face du commissaire, et se passa la main sur le front.

— C'est troublant... dit-il. Cette démarche, cette allure générale... Et pourtant, je ne peux pas affirmer que ce soit elle. Ce serait trop grave, monsieur le commissaire...

— Trop grave? Pourquoi?...

M. Vouziers feignit de ne pas comprendre. Il n'avait pas de confiance à faire à son visiteur, quoique M. Beaupuy — la chose était visible — pensait, comme le commissaire, que la femme en bleu du *Bosquet* était l'auteur du crime.

L'élégant quinquagénaire toussotta et reprit à mi-voix comme s'il se parlait à lui-même :

— Non, je n'ai pas assez vu l'autre. Mais existe-t-il beaucoup de femmes qui soient aussi grandes? C'est ce qui me trouble. Ah, si j'avais l'occasion d'observer celle-ci, vêtue de même, avec un grand chapeau et une voilette, je n'hésiterais plus, je crois. Ce n'est pas possible à obtenir, n'est-ce pas, monsieur le commissaire?

Le fonctionnaire s'abîma dans ses réflexions.

— Pourquoi pas? — répliqua-t-il en relevant la tête. Mais si, monsieur Beaupuy, c'est fort possible. Car il suffirait que cette femme soit inculpée. Nous procéderions, alors, à une reconstitution de la scène, dans le parc de Saint-Pierre, et naturelle-

ment, Mme Dartois serait mise dans l'obligation de porter les vêtements dont vous avez fait la description, d'accord avec MM. Ribère et Tonneins.

— A votre disposition... dit aussitôt M. Beaupuy. Mais... — il eut une hésitation — si je la reconnais et que les deux autres témoins soient moins affirmatifs?

— Comme c'est vous qui l'avez vue le plus longtemps, je pense que votre déposition primerait sur les autres.

— Tout de même, c'est une responsabilité!

— Evidemment, M. Beaupuy. C'est pourquoi il va falloir faire bien attention. Votre rôle est capital, en l'occurrence.

— Vous me donnez la chair de poule!... avoua le témoin en esquissant un sourire. La seule chose qui me rassure est la pensée que si vous vous décidez à la soupçonner c'est qu'il y aura d'autres charges contre elle.

M. Beaupuy parti, le commissaire interpella Labenne.

— Eh bien, mon ami, si M. Mézin était là, il annoncerait, cette fois: "Un bon point à M. Vouziers". Hein!... J'ai hâte que cette lettre pour Paris arrive à destination. Je voudrais déjà en avoir reçu la réponse...

Le secrétaire risqua timidement :
— Si c'est elle, patron, comment aura-t-elle réussi à passer inaperçue? Voyez donc. Tout le monde la remarque...

— Ah... ça... elle l'expliquera elle-même, aux interrogatoires. Le principal sera de la tenir sous la main. Moi, voyez-vous Labenne, je ne procède point par calculs algébriques ou autres, comme Sherlock Holmes ou son imitateur, M. Mézin. Mais cela ne m'empêche pas d'arriver tout de même à un résultat...

Avec un sourire ironique, M. Vouziers se mit à fouiller dans un tiroir, éparpillant des documents.

Pendant ce temps, M. Beaupuy galopait sur la grand-route. Il lui vint à l'esprit de faire un crochet par le domaine de Saint-Pierre, avant de rentrer aux Esclottes.

— Je vais voir ce brave M. Mézin. Je lui dois des excuses après la venette qu'il a eue, l'autre jour.

IX

C'était la fin du séjour. Le catalogue de la collection Dalayrac venait d'être terminé, à la grande satisfaction du maître de céans. Non pas que la présence de M. Mézin lui pesât — au contraire! — mais le numismate avait réellement accompli de la belle besogne dont il y avait tout lieu de le féliciter.

— Il ne me reste plus — dit le rentier — qu'à vous remercier de votre très aimable hospitalité et à rentrer chez moi avec d'excellents souvenirs...

— Vous n'allez pas nous quitter ainsi, monsieur Mézin — protesta M. Dalayrac. Le château est assez grand pour que vous puissiez rester quelque temps encore sans vous croire obligé de penser que vous pourriez être un gêneur...

D'appointements, il n'avait nullement été question. M. Mézin, à la première allusion, avait répondu qu'il rendait service pour le plaisir qu'il en tirait. Cela avait immédiatement mis au point le problème au point de vue situation sociale, et M. Mézin, dès lors, avait été considéré comme un égal et non comme un personnage accomplissant une besogne rémunérée.

En d'autres circonstances, M. Mézin aurait probablement accepté de prolonger cette fort agréable villégiature. Mais il était nécessaire qu'il

rentrât à Périgueux, et M. Dalayrac ne se doutait aucunement que si, depuis une semaine environ — depuis le retour des Esclottes, justement — le numismate travaillait avec un soudain acharnement, c'était pour écourter la durée de son absence, laquelle selon lui, ne tarderait pas à se faire sentir auprès de M. Vouziers.

Et aussi, il avait réuni toute la documentation désirable. De sorte qu'il n'y avait plus de raison pour lui de rester. Il prétextait la nécessité de rentrer veiller à ses intérêts, et promit de revenir dès qu'il le pourrait. M. Dalayrac, qui avait appris à jouer aux échecs en compagnie de son hôte, insista pour que M. Mézin s'y engageât absolument.

— Quand ce ne serait que pour perfectionner mes talents... implorait-il comiquement.

Ce matin-là, qui était le dernier avant son départ, M. Mézin fit son ultime promenade dans le parc. Il était seul; aussi, sans hésiter, se dirigea-t-il vers le *Bosquet*. Après avoir constaté que personne ne pouvait le voir, il commença une série d'allées et venues assez bizarres. Il se plaça sur le chemin où M. Marland avait accompagné la femme en bleu. Puis il redescendit à l'endroit où M. Beaupuy avait attendu le retour de son compagnon.

Ceci fait, il remonta vers la hutte où il prit un outil. Il revint le planter en terre à un certain point et, chose burlesque, le coiffa de son chapeau. Il se rendit à nouveau plus bas et fixa la place qu'il venait de quitter.

— Evidemment... marmonna-t-il.

Après avoir tout remis en ordre, il tira de sa poche, une des cartes-bridges qu'il affectionnait et se mit en devoir de tracer un plan minutieux des lieux. Il chemina vers le bas, se rendant au portillon par lequel les deux participants au rendez-vous nocturne, d'après Labenne, avaient dû s'introduire. Mais il faisait sans doute cette route uniquement par acquit de conscience, car quiconque eut pu l'écouter, l'aurait entendu grommeler avec un haussement d'épaules définitif :

— Ça ne tient pas debout...

Quoi? Qu'est-ce qui ne tenait pas debout?

Enfin, M. Mézin se décida à revenir vers le château.

M. Dalayrac en compagnie de M. Beaupuy se tenaient sur une pelouse. Le châtelain désigna du doigt le personnage qui s'avançait :

— Le voilà... Toujours avec son parapluie, cet original...

Le propriétaire des Esclottes remarqua :

— N'en dites pas de mal... C'est ce qui l'a tiré d'affaire, chez moi, lors de la fuite de mon cheval emballé.

M. Dalayrac se tourna vers son interlocuteur :

— Quel cheval emballé?

— Il ne vous a pas raconté l'histoire?

M. Mézin arrivait. Il fut interpellé par son hôte :

— Vous m'avez caché que vous aviez failli périr dans un accident, mon cher ami?

Déjà, M. Beaupuy narrait les circonstances de ce qui avait failli tourner au drame. M. Mézin eut un sourire bonhomme et déclara :

— Je ne voulais pas médire de vos chevaux, monsieur Beaupuy...

M. Dalayrac était dans tous ses états.

— Ah, par exemple!... Ah, par exemple!... ne cessait-il de répéter.

M. Beaupuy s'adressa au petit rentier :

— J'espère que vous me permettrez d'effacer cette mauvaise impression, cher monsieur? Quand revenez-vous aux Esclottes?

M. Mézin s'excusa. Il rentrait cette après-midi même à Périgueux et ne pouvait vraiment pas fixer de date.

— Ah vous partez? C'est dommage... fit M. Beaupuy avec regret. Vous prenez quel train?

M. Dalayrac intervint pour expliquer qu'il ferait reconduire son hôte en voiture. Une bien belle promenade, par Duras et Bergerac, puis toute la série de côtes boisées qui forment de continuelles montagnes russes jusqu'à la ville qui s'enorgueillit de la fameuse cathédrale de Saint-Front, aux cinq coupoles.

— Bon voyage... souhaita M. Beaupuy en prenant congé. Et — ajouta-t-il, avec un sourire aimable — ne me tenez pas rigueur de la maladresse de mon neveu.

L'auto venait de dépasser Bergerac. C'était une voiture décapotable, et confortablement assis sur les moelleux coussins, M. Mézin se laissait bercer par la chanson du moteur. Le chauffeur aidant, il glissait dans une douce somnolence. Le chauffeur conduisait à la perfection, en homme qui connaît à la fois, la route et la machine.

Distraitement, le petit homme aux cheveux blancs, laissait errer les yeux sur le paysage qui changeait continuellement d'aspect. Quelques kilomètres après la sortie de la patrie du célèbre Cyrano, commencèrent les premiers contreforts. Le ruban goudronné et lisse abandonnant la ligne à peu près droite — ceci en toute relativité — se mit à serpenter comme une véritable couleur entre deux murs rocheux. Ce ne furent que virages, montant et descendant sans arrêt, dans la forêt qui à certains moments devenait assez épaisse.

Le conducteur ménageait son mécanisme et ralentissait prudemment jusqu'après chaque tournant, pour reprendre de l'accélération afin de donner l'assaut à la nouvelle côte apparue. Malgré la souplesse du moteur, ce n'était que manipulations de leviers de changement de vitesse.

M. Mézin qui s'était endormi fut soudainement éveillé par une secousse. Il se retrouva assis sur le plancher de la voiture. Un virage plus traître que les précédents — véritable épingle à cheveu — avait provoqué le déportement de la limousine aussitôt redressée par une poigne de fer.

Chose curieuse, au moment où M. Mézin, après avoir ouvert les yeux, allait se redresser pour s'asseoir, il lui sembla entendre comme une détonation. Mais cela se confondit dans le bruit du moteur, et lorsque le voyageur, au premier arrêt pour faire l'essence, en fit la remarque au chauffeur, celui-ci sourit :

— Cela arrive parfois... C'est ce satané alcool que l'on mélange au carburant qui provoque des explosions...

Mais M. Mézin avait toute autre idée de l'incident. Car il avait vu remuer quelque chose dans une haie, au haut d'un rocher, et quand il s'était rassisi, il avait trouvé à sa stupéfaction indignée, un petit trou rond dans le capitonnage de son dossier. Ayant inséré le doigt dans ledit trou rond, il en avait extrait un petit objet de métal, un peu aplati par le choc.

C'était une balle de revolver!...

Un inconnu avait tiré sur la voiture...

M. Mézin, très discret, n'en souffla mot au chauffeur. Mais il eut un sourire caractéristique, les dents serrées.

— Un et un font deux... murmura-t-il pour lui-même. Ouvrons l'œil pour le troisième attentat...

Empochant le projectile, il produisit un petit clappement de langue.

C'était bon à conserver. Un moment viendrait où cela servirait de pièce à conviction.

Périgueux fut atteint sans autre incident.

X

— Tiens — s'exclama M. Vouziers en tendant la main — quand on parle du loup... Nous nous demandions ce que vous deveniez...

— Tout va bien — affirma M. Mézin. Et vous?... Quelles nouvelles?

— J'ai vu M. Beaupuy, ce matin... il a presque reconnu Mme Dartois pour la mystérieuse femme en bleu...

Le petit rentier parut intéressé. Le commissaire le mit au courant de ce qui s'était passé. Il ajouta qu'il avait écrit à Paris pour être fixé sur l'emploi du temps des deux artistes "lyriques".

— Lyriques, oh combien!... dit encore M. Vouziers. Je ne connais pas le talent de M. Dartois, mais pour ce qui est de celui de sa femme, je la crois d'une jolie force à soutenir un rôle... quand elle sera démasquée, celle-là... Bigre!...

M. Mézin fit un mouvement de tête que l'on pouvait interpréter favorablement ou non, selon la disposition d'esprit de chacun. Le commissaire, pour sa part, fut persuadé d'une approbation. Il n'en attendait pas moins.

— D'ici trois ou quatre jours — dit-il — nous serons fixés. J'espère que le couple n'aura pas encore quitté Marmande.

Puis sautant d'une idée à l'autre, il prit familièrement son ami sous le bras :

— Racontez-moi donc un peu les merveilles du château de Saint-Pierre. Vous avez pris là de belles vacances, ce me semble.

M. Mézin se lança dans diverses explications. Mais il ne souffla mot des deux incidents marquants qui avaient émaillé son séjour, à savoir: le cheval emballé et le coup de revolver. Il estimait que le commissaire s'était enfoncé dans un sentier sans issue. M. Vouziers faisait fausse route? Qu'il continuât jusqu'au bout! Il serait temps de le remettre dans la bonne voie quand il se serait convaincu, de lui-même, qu'il s'était trompé. Actuellement, l'aiguiller par ailleurs serait inopportun. Il ne pourrait que susciter un désaccord, et M. Mézin n'aimait pas discuter dans le vide. Lorsqu'il aurait réuni ses arguments sur un solide faisceau, il pourrait étayer son raisonnement, en apportant une pierre pour chaque contestation de manière à bâtir sur autre chose que du sable.

Quand il eut conté par le menu, les petites anecdotes qui amusèrent fort M. Vouziers et Labenne, non sans que le commissaire eût intérieurement constaté que tout cela n'avait guère de rapports avec l'affaire, M. Mézin annonça avec calme :

— Je me rends à Paris...

— A Paris?... Vous... vous absentez encore? Mais vous avez la bougeotte, en ce moment!

Le petit rentier ne sourcilla pas, et confirma qu'il était nécessaire qu'il fit un petit voyage dans la capitale. C'était pour recueillir certains renseignements sur...

— Mais, mon cher ami, puisque je viens d'écrire — interrompit le commissaire. Attendons tranquillement ici!

— Il ne s'agit pas des Dartois. J'ai autre chose en tête. Oh, c'est toujours pour nos recherches. Non, ne me demandez rien. Je vous expliquerai à mon tour.

M. Vouziers prit un petit air pincé.

— Si vous faites des cachotteries maintenant...

— Allons — dit M. Mézin d'une voix conciliante. Allons, Vouziers vous savez bien qu'il ne s'agit pas de vous taquiner. Mais je ne possède que des bribes de la vérité, et je préfère tellement vous apporter un tout complet! Vous avez suffisamment de besogne sans que je la complique avec des suppositions qui ne feraient que vous énerver, car je suis dans l'impossibilité de faire la lumière sur un tas de questions...

Ce n'était pas vrai. M. Mézin en savait beaucoup plus long qu'il ne voulait le dire. Il touchait presque au but. Seulement, l'hostilité latente qu'il sentait couvrir chez le commissaire de police l'avait décidé à donner une leçon à ce dernier. Ainsi, sans le savoir, ces deux associés cherchaient à lutter l'un contre l'autre. Ce serait à qui prouverait qu'il avait raison et, par la même occasion, confondrait le voisin.

Ce sentiment assez humain n'était pas des plus recommandables. Mais quoi, ni M. Vouziers, ni M. Mézin, n'étaient des êtres parfaits. Et il eût été injuste de leur jeter la pierre.

M. Mézin prit donc le rapide qui vient de Tarbes et s'en va droit sur Paris, par Limoges, Châteauroux, Vierzon, etc. Il ne lui avait pas fallu plus de vingt-quatre heures pour quitter sa bonne vieille ville de Périgueux. Et pourtant, c'était un autre voyage que celui de Saint-Pierre, celui-là. Il n'était pas venu dans la capitale depuis l'Exposition universelle de 1900. S'il trouva la Seine à la même place, il put constater que la ville avait quelque peu changé d'aspect.

Ses courses demandèrent deux jours. Au Ministère de l'Intérieur, puis à la Sûreté générale, où il s'était adressé, on lui avait posé force questions sur les raisons qui motivaient ces démarches. Il eut la chance de tomber sur un fonctionnaire intelligent — il y en a plus qu'on ne le croit — lequel, après avoir écouté toutes ses explications, n'hésita plus à l'aider et même à obtenir pour lui — chose autrement irréalisable pour un particulier — la complète documentation qu'il cherchait.

Ce fut un homme bien content qui reprit la route du Périgord. Il souriait, il chantonnait intérieurement.

— Les romans policiers, songea-t-il, sont beaucoup plus instructifs qu'on ne le croit. La majorité des gens n'y voient que d'agréables amusettes. C'est pourtant grâce à ces récits que j'ai fait mon éducation, que j'ai appris à remarquer, à déduire. Tandis que ce brave Vouziers, avec tout son bagage administratif et son expérience routinière, patauge et pataugerait longtemps encore, sans le secours de ce que je lui rapporte...

Oui, M. Vouziers pataugerait.

Quand M. Mézin le revit, le commissaire ne put qu'avouer piteusement, avec un geste désespéré des deux bras :

— Rien à faire pour Mme Dartois. Tout est à recommencer... Ce n'est pas elle... Ce ne peut pas être elle... Et pourtant, son signalement concorde si bien avec celui de cette maudite femme! C'est à s'en arracher les cheveux...

M. Mézin questionna avec ingénuité :

— Vous êtes certain qu'elle est innocente?

— Voyez donc ce qu'on m'a répondu de la capitale...

Le petit rentier s'empara de la lettre contenant le rapport demandé par le commissaire de Périgueux. Il y était spécifié qu'à la date du dimanche — le dimanche du crime — les époux Dartois, connus à la scène sous le pseudonyme "Les Siotrad,

duettistes", avaient chanté dans un établissement de Nogent-sur-Marne, le "Royal-Palace". Le lendemain, on les avait vus à Fontenay-sous-Bois, et ainsi de suite. Ils avaient effectué une tournée complète dans la banlieue Est de Paris, tournée interrompue par le départ précipité pour Marmande, en plantant là directeurs et engagements.

Le rapport ajoutait avec un involontaire humour que, sauf la question de dates, la demande de Périgueux paraissait justifiée en raison du mystère qui entourait cette fuite brusque et demandait si les personnalités avaient été retrouvés (!).

M. Mézin rendit le rapport. Il y avait, dans ses yeux, une gaieté malicieuse. Ses lèvres serrées révélaient l'ébauche d'un sourire en coin. M. Vouziers reprit le document d'un geste fatigué et le jeta sur son bureau. Labenne, à sa place habituelle, ne soufflait mot. On sentait qu'il avait dû se passer une scène orageuse, peu avant l'irruption du rentier, venu de la gare aussitôt débarqué du train.

M. Mézin mit la main sur l'épaule de son ami.

— Ne soyez pas accablé... Vous ne faites de la peine... Allons, un peu de nerf, Vouziers.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, maintenant? gémit le commissaire. Des femmes géantes, il n'en court pas les rues. Où vais-je en trouver une autre qui...

— Qui consente à se laisser arrêter?... Inutile, mon bon. Laissez donc les femmes tranquilles. "L'assassin n'est pas une femme."

Labenne se pencha en avant et faillit culbuter son encrier. Il bégaya dans son coin :

— Vous dites, M. Mézin?...

Quant à M. Vouziers, il n'avait même pas écouté.

M. Mézin se tourna vers le secrétaire et répéta :

— Je dis que l'assassin n'est pas une femme! C'est clair, je pense... Et si ce n'est pas une femme, ô mânes de La Palisse, c'est que c'est un homme!

M. Vouziers émit un petit rire nerveux.

— Vous avez beaucoup d'esprit quand vous vous y mettez, ami Mézin... persifla-t-il. Et où avez-vous découvert cette sensationnelle information? A Paris?...

— Non. Au domaine de Saint-Pierre. Je vous avais dit, avant de partir, il y a trois jours, que j'avais des lambeaux d'indices. C'en était un. Mais admettez que, à ce moment-là, alors que vous étiez persuadé que vous teniez déjà la coupable, vous m'auriez ri au nez...

M. Vouziers eut un sourire résigné.

— Ma foi, je ne le conteste pas... admit-il.

Labenne s'agita sur sa chaise.

— Mais, monsieur Mézin, avançait-il, cependant M. Marland a-t-il pu accepter un rendez-vous avec un homme au milieu de la nuit?...

M. Mézin s'assit, fit entendre son gloussement le plus agaçant, son nez frétille avec ardeur et, après avoir campé son parapluie entre ses jambes, il lâcha tout à trac, comme une bombe :

— M. Marland n'a pas été assassiné dans la nuit du dimanche au lundi. C'est le docteur, mon cher Vouziers, c'est le docteur qui avait raison! M. Marland est mort peu avant huit heures du soir...

M. Vouziers ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit et partit d'un immense éclat de rire moqueur :

(Lire la suite page 21)



Chaque papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant trois semaines.

3 Papiers dans chaque Paquet. 10 CENTS LE PAQUET

dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

POURQUOI PAYER PLUS ?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.



Ne souffrez plus !



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

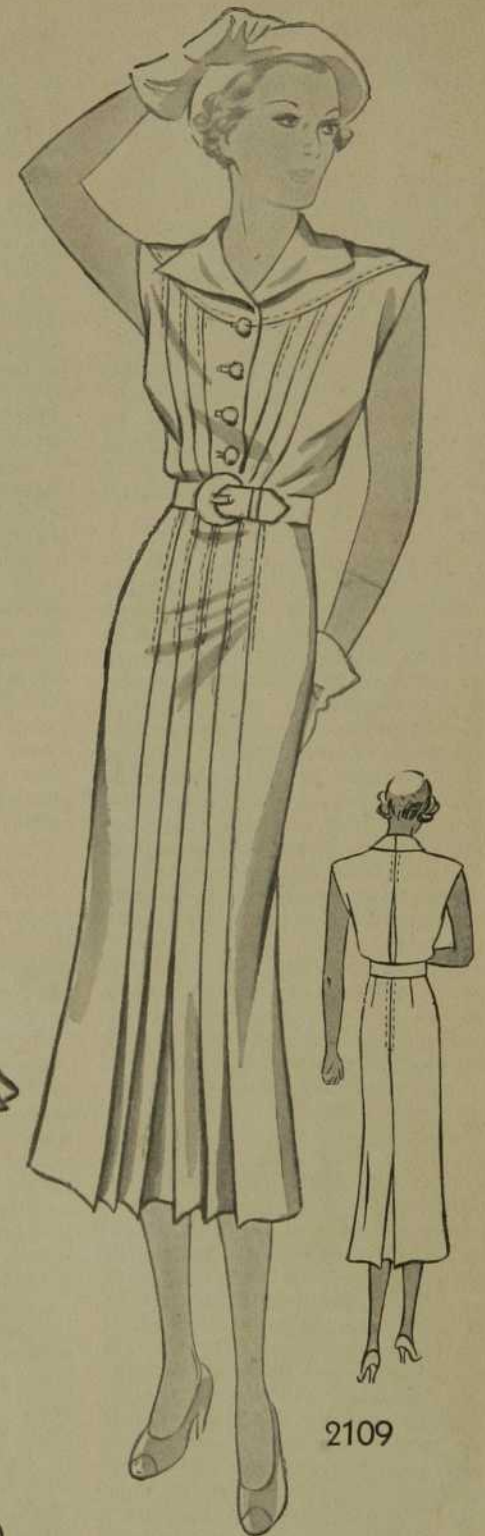
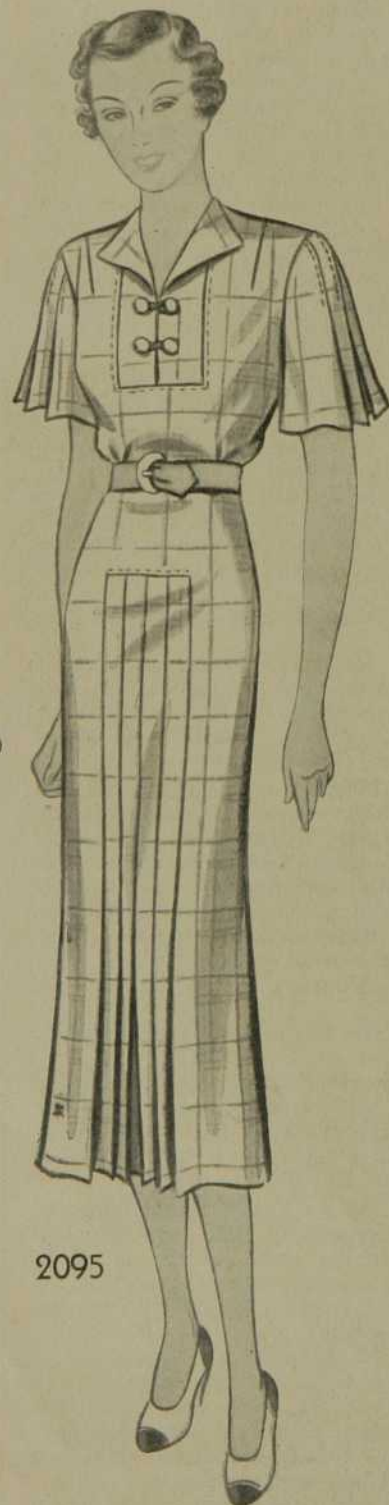
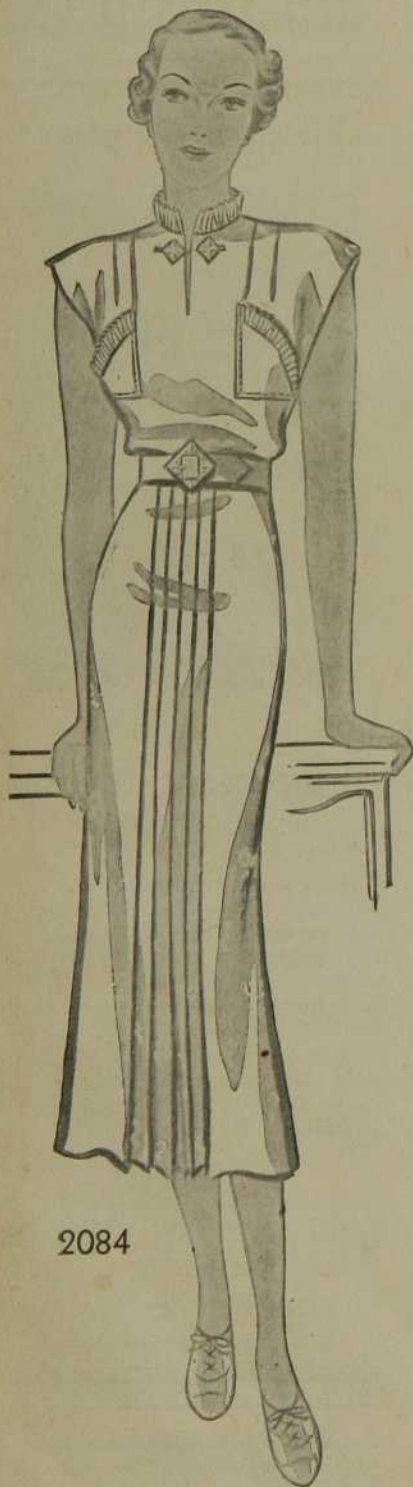
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir. Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

La Grande Vogue du Plissé

- 2084 — Robe amincissante, pour gr. 12 à 20. Pour un 16 : $3\frac{1}{8}$ v. de 35" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 39". 1 v. de ruché de $1\frac{1}{2}$ ". Ceinture de votre choix. Aussi inclus un beau patron de jaquette, non illustré ici. 20 cents.
- 2095 — Jolie et simple robe pour gr. 32 à 42. Un 38 requiert : $4\frac{7}{8}$ v. de 32", $4\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{4}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. 15 cents.
- 2079 — Une charmante toilette. Gr. 34 à 50. Pour un 40 : $5\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $5\frac{1}{8}$ v. de 39 pouces. 15 cents.
- 2109 — Pour l'après-midi, une jolie robe de gr. 32 à 42. Pour un 36 : $4\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 4 v. de 39". Ceinture de votre choix. 15 cents.



(Suite de la page 19)

— Avant huit heures du soir?... Vous déraillez, mon pauvre Mézin. Puisqu'il est resté avec M. Beaupuy jusqu'au bout!...

— Avant huit heures... s'obstina M. Mézin, sans élever la voix et jouant avec le bec de son riflard.

Alors il était mort quand il est parti en compagnie de M. Beaupuy? Il était mort quand les deux autres témoins, MM. Ribère et Tonneins le virent s'éloigner?... Dites, ami Mézin, vous n'auriez pas absorbé, par hasard, un petit verre de trop?...

M. Mézin, qui était la sobriété même, s'égaya de cette hypothèse et fit non de la tête. Labenne le regardait comme un Canaque regarde un appareil de T. S. F. Il ne comprenait pas, mais il présentait quelque chose de formidable.

Le petit rentier eut son petit rire de crécelle et s'adressa au commissaire de police, qui s'amusait encore:

— A mon tour de vous complimenter sur votre esprit. Si vous voulez bien vous donner la peine de m'écouter, nous allons cheminer ensemble vers la petite lumière qui est au bout de mon raisonnement.

Il commença à parler.

XI

Au fur et à mesure de ses explications, données à voix égale, ses deux auditeurs s'étaient immobilisés. On eut dit deux élèves écoutant le cours d'un professeur. Pas une interruption, pas même un geste. Seule, la petite voix aigre de M. Mézin se faisait entendre dans la pièce.

Il se tourna tout d'abord vers Labenne.

— J'avais donné un bon point à ce brave garçon, dit-il, pour avoir suggéré la possibilité d'un rendez-vous à la nuit. Afin de ne lui causer nulle peine, même légère, je jugeai inutile, après avoir bien réfléchi à la question, de vous informer tous deux—il fit face à M. Vouziers— que vous vous fourriez le doigt dans l'œil.

"Voici pourquoi.

"Un monsieur, qui ne veut pas être reconnu, prend soin de se débarrasser d'un vêtement aussi voyant qu'une veste de toile blanche. Il s'encombre encore moins d'un casque colonial. Or, le cadavre de M. Marland a été retrouvé habillé du même costume exactement qu'il portait la veille au soir. C'est la première chose à laquelle je me suis arrêté. Il fallait résoudre cette question: pourquoi la victime avait-elle conservé sa veste et son casque? Et aussi le pantalon de flanelle blanche? Et encore les souliers blancs? Vous pourriez me rétorquer que, n'étant pas rentré chez lui, il lui était impossible de se changer. C'est là que je vous attends de pied ferme. Car, mes bons amis le premier soin en pareil cas eût été de revenir justement à la maison, et d'endosser un accoutrement moins voyant. S'il n'est pas rentré chez lui, c'est que cela lui avait été impossible? Réponse: Parce qu'il était mort... Ici, M. Mézin prit un temps et considéra tour à tour ses auditeurs, littéralement médusés. Il s'humecta les lèvres, ramassa son parapluie qui venait de tomber et reprit:

"J'ai là un petit plan de l'endroit... Voyez... Il se leva et le posa sur le bureau de M. Vouziers. Labenne accourut et tous trois se penchèrent sur le bistro.

— Reconstituons la scène, telle que M. Beaupuy vous l'a décrite, telle qu'elle a été confirmée—du moins, en ce que les autres témoins en ont pu voir. Car ils n'ont pas tout vu, les

deux autres!... Je m'en suis assuré sur place... Vous allez en juger.

"M. Marland est ici—il désigna l'endroit — en compagnie de M. Beaupuy. Les deux témoins supplémentaires sont là. Vous voyez ce repli de terrain? Bon. Il est impossible, en ce moment, à MM. Ribère et Tonneins de voir ce qui se passe en contrebas. Tout au plus, peuvent-ils entendre les voix. Et si vous vous souvenez, ils se sont très bien rappelés que M. Beaupuy parlait de façon sonore, ce qui contrastait avec le ton de M. Marland, plus assourdi. Continuons. La femme en bleu arrive par ici. M. Marland quitte son compagnon et la rejoint. Il est maintenant aux côtés de la mystérieuse inconnue, et monte vers le chemin. M. Beaupuy est resté à la même place et les regarde disparaître. Il ne les voit plus à présent, mais ce sont les deux autres qui aperçoivent le couple. Très bien. A ce moment, MM. Ribère et Tonneins s'éloignent de telle manière que la haie bordant le chemin dissimule les deux causeurs.

"Plus personne aux alentours. C'est le moment!...

M. Mézin fit une nouvelle pause. Ses compagnons étaient haletants. Tout cela était d'un exposé si clair, si mathématique, et en même temps, d'une si folle audace!

"C'est le moment, ai-je dit, poursuivit M. Mézin. La femme brandit son épingle à chapeau, ou toute autre pointe aiguë dont elle se sera armée. D'un violent croc-en-jambe, elle fait tomber le malheureux. Et tout de suite, elle s'abat sur lui et enfonce l'instrument mortel dans la nuque. La mort est instantanée. Pas un cri. L'homme n'a pas eu le temps de souffrir. Alors, suivez-moi bien, ne perdez pas le fil un dixième de seconde, sinon vous ne comprendrez rien, la femme enlève en un tournemain la veste et le casque colonial de sa victime, tire le cadavre dans le fourré, un fourré très touffu, je l'ai constaté, et bondit vers la hutte qui est là, vous voyez? Cette femme dépouille son vêtement. Elle apparaît vêtue en homme!... Elle rabat le bas de son pantalon sur ses souliers de daim blanc, qui sont la réplique de ceux de M. Marland, elle—ou plutôt "il", car je vous le répète, l'assassin est du sexe masculin — endosse la veste de M. Marland, se coiffe du casque et, après avoir roulé ses vêtements de femme en un petit paquet, y compris le chapeau qu'il aura réduit à l'état de chiffon, puisqu'il ne servira plus, cache le tout auprès du cadavre. Le tout n'a pas duré deux minutes. J'ai bien calculé l'affaire et constaté qu'un homme agile et adroit peut faire tout cela en cent vingt-cinq secondes. Il faut, par exemple, un rude sang-froid... Mais tout, dans ce crime, dénote une maîtrise de soi-même peu commune.

M. Mézin se passa la main sur le front où perlaient des gouttes de sueur. Il s'animait peu à peu. M. Vouziers, effondré dans son fauteuil, Labenne, adossé au mur, le fixaient avec une stupeur qui paraissait avoir dépassé les limites du possible...

Et le récit n'était pas terminé... Ce qui allait suivre était encore plus extraordinaire!...

"Je reprends M. Beaupuy où je l'ai laissé, continua M. Mézin. Les deux minutes se sont écoulées. Il doit revenir, le pseudo-Marland. Dans l'obscurité grandissante, le subterfuge réussit à merveille, et les deux autres témoins qui sont revenus à proximité, s'y laissent prendre également. M. Beaupuy s'éloigne en compagnie de M. Marland. Les deux hommes se quittent, et... et voilà!...

(Lire la suite page 27)

Conçus pour les besoins individuels...

3 TYPES DISTINCTS DE KOTEX

Choisissez celui qui vous donne le plus grand confort...



Kotex Régulier

Dans la boîte bleue. Pour les besoins de la plupart des femmes, le Kotex Régulier est idéal. Il joint une protection complète au plus grand confort. Les millions de femmes tout à fait satisfaites du Régulier n'auront pas de raison de changer.



Kotex Junior

Dans la boîte verte. Un peu plus étroit — tel est ce Kotex Junior. Dessiné à la demande des femmes de taille légère et des jeunes filles. Des milliers de femmes le trouveront bien aux jours où il leur faut moins de protection.



Super Kotex

Dans la boîte brune. Pour plus de protection à certains jours, il est tout naturel que vous désiriez une serviette pouvant absorber davantage. Tel est le Super Kotex! Il vous donne cette protection extra, sans qu'il soit pour cela plus long ou plus large que le Régulier.

Les 3 types au même bas prix!

LES 3 TYPES ONT CES CARACTERISTIQUES KOTEX EXCLUSIVES



"NE PEUT IRRITER" Très important aux jours d'activité. Pour être heureuse et naturelle il faut être confortable. Le nouveau Kotex donne un confort et une liberté durables. Les bords du Kotex, voyez-vous, sont coussinés de ouate spéciale, douce et molle — prévenant toute forme d'irritation. Mais seuls les bords sont coussinés — la surface du centre est libre d'absorber.



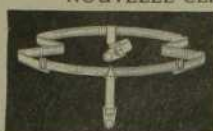
"NE PEUT FAILLIR"

Cela aussi est important. Pour plus de sécurité, le Kotex a un centre spécial dit "Egalisateur", dont les sillons guident l'humidité également sur toute la longueur de la serviette. Il donne du corps sans augmenter le volume — et fait que le Kotex s'ajuste à tout mouvement. Il prévient la torsion et l'enroulement. L'intérieur du Kotex est de fait 5 fois plus absorbant que la ouate.



"NE PEUT PARAITRE" Donne du sang-froid en soirée. La robe la plus légère ou la plus cirée ne laisse rien voir quand vous portez cette serviette sanitaire. Quel facteur de sang-froid. Les bords du Kotex ne sont pas rien qu'arrondis, mais amincis et aplatis. Absolument invisibles, pas le moindre pli.

NOUVELLE CEINTURE WONDERFORM SANS ÉPINGLES



Pas d'épingles ennuyeuses... Façonnée... S'ajustant et s'équilibrant d'elle-même Très confortable. Economique. 25c



QUEST... pour la propreté personnelle

La poudre désodorisante absolue, parfaite pour usage sur le Kotex 35c et pour tout besoin.

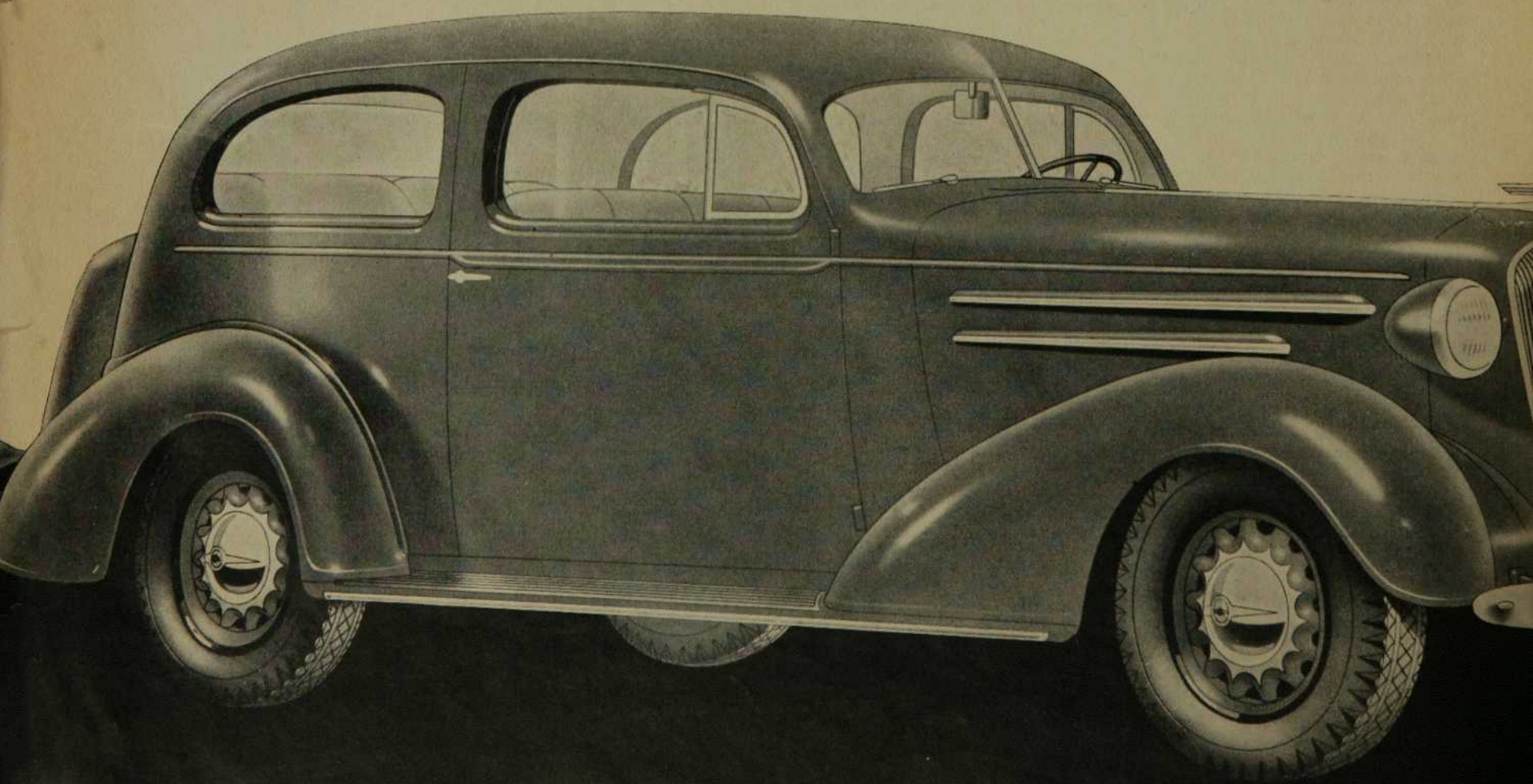
KOTEX ULTRA-DOUX

Vous vous réjouirez

DU ROULEMENT QUI PORTE DES MILLIERS DE GENS A DIRE:

"C'est le seul auto complet à bas prix"

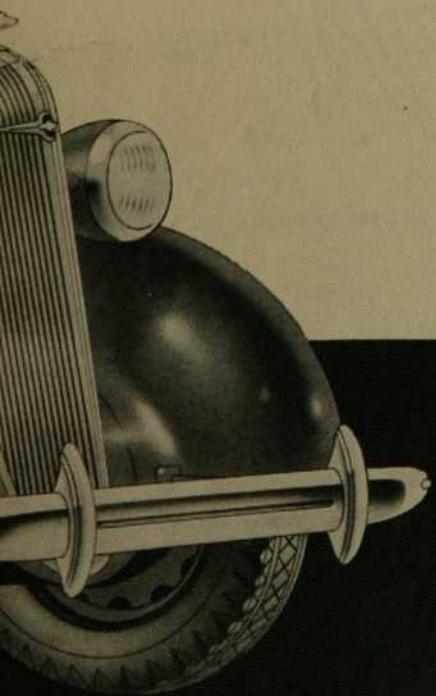
IL suffit de voir le Chevrolet de 1936 pour savoir que c'est la plus *belle* voiture de l'année dans le domaine des bas prix. Mais la beauté n'est pas tout ce qui compte dans le Chevrolet. Ce gros Chevrolet élégant est aussi *agréable* à conduire qu'il est beau à voir—aussi *sûr* qu'agréable—et aussi *confortable* que sûr. . . . ¶ La preuve? Oh, pour cela, vous n'avez qu'à prendre le volant. Il se dégage une satisfaction générale, un véritable plaisir, des freins hydrauliques qui ne flanchent pas—du roulement flottant des *genoux mécaniques—de la performance du moteur à soupapes en tête—et du luxe qui caractérise la spacieuse carrosserie Fisher à toit-tourelle pourvue de la ventilation Fisher sans courants d'air et de la glace de sécurité dans toutes les fenêtres! . . . ¶ Toutes ces belles caractéristiques modernes s'unissent pour faire du Chevrolet le seul auto complet à bas prix—la seule réponse complète à tous vos désirs d'automobilisme *meilleur* et *moins coûteux*. . . . ¶ Mode de paiements à termes General Motors—paiements mensuels adaptés à votre bourse. . . . (*Sur les modèles Master de luxe.)





Chevrolet vous les donne tous les six...

- 1. Freins hydrauliques perfectionnés*
- 2. Carrosseries Fisher à toit-tourelle*
- 3. Moteur à soupapes en tête*
- 4. Ventilation Fisher sans courants d'air*
- 5. Genoux mécaniques (sur les modèles Master de luxe)*
- 6. Glace de sécurité dans toutes les fenêtres*



CHEVROLET

LE CLIENT DIFFICILE

Un client entre chez le barbier et se fait couper les cheveux ; quand l'opération est terminée, le barbier lui demande s'il est content de la coupe qui vient d'être faite.

— Euh!... dit l'homme en se regardant dans un miroir, faites donc une petite retouche, je les voudrais un peu plus longs que ça.

L'EXIGENCE

— Nous allons nous marier, ma chérie, mais il faut me dire franchement si tu es bien certaine de pouvoir vivre raisonnablement avec mon salaire.

— J'en suis certaine, mais il faut aussi que tu me dises une chose.

— Laquelle ?

— Où en trouveras-tu un autre ?

— Un autre quoi ?

— Mais, un autre salaire pour toi-même.

PROGRESSION

— Comment va ton amoureux ? est-ce qu'il se "dégène" un peu avec toi ?

— Il ne m'a pas encore demandée en mariage mais il y a de l'amélioration dans ses manières. Le premier soir qu'il est venu à la maison, il a tenu l'album de photos toute la soirée dans ses mains ; la deuxième fois, il a pris mon petit chien sur lui ; la troisième, il a assis mon petit frère sur ses genoux ; je commence à avoir l'espoir que ça sera bientôt mon tour.

ET CELA REVIENT AU MEME

Récemment un orateur qui faisait ses débuts à la Société des Nations voulut se signaler par un beau discours et, en même temps, décerner des louanges aux membres de la Société.

— Il y a, dit-il, bien des groupements, humanitaires ou autres, où la moitié des membres ne fait pas grand chose pendant que l'autre moitié ne fait rien du tout. J'ai le plaisir de constater qu'ici c'est exactement le contraire.

PENSEE

La femme pardonne plus facilement, mais l'homme oublie plus vite!

LA MANIERE D'APPRENDRE

— Comment as-tu fait pour apprendre tout seul à monter à bicyclette ? demandait une bonne dame à un petit garçon.

— Oh, répondit-il, ça n'a pas été bien compliqué, c'est à force de me relever à chaque fois que je me fichais par terre.

RESSEMBLANCE DANGE-REUSE

Une cliente. — Je voudrais avoir mon portrait bien au naturel, sans aucune retouche, enfin telle que je suis ; je paierai sans doute moins cher pour cela ?

Le photographe. — Au contraire, madame, je serai obligé de vous compter un très fort supplément en plus.

— Pas possible !

— Madame, vous allez comprendre que j'ai raison ; quand le public verra votre portrait dans la galerie de mes travaux faits, il y aura au moins cent clients qui me lâcheront.

AVANTAGE SPORTIF

— Je suis très occupé à mon travail, disait un homme et, une fois la journée faite, je me sens tout déprimé au point qu'il m'en vient des idées noires, mais j'ai trouvé un excellent remède à cet état de choses.

— Quoi donc ? lui demanda un ami.

— J'enfourche une bicyclette et je vais faire un tour dans les rues de Montréal ou sur le boulevard Goun.

— C'est une excellente idée, dit son ami ; cet exercice fatigue sainement les muscles, ce qui excite l'appétit et procure ensuite un bon repos.

— Ce n'est pas pour cela, dit l'autre ; en fait, je suis si heureux de me voir encore vivant quand je suis de retour à la maison que je m'en sens les idées toutes joyeuses pour le restant de la soirée.

NOS PAGES

LE DISCOURS DE RECEPTION

— Tu es rentré tard chez toi, l'autre nuit ?

— Je te crois, le soleil allait se lever.

— Qu'est-ce que ta femme t'a dit ?

— Ah, mon vieux, demande-moi plutôt ce qu'elle ne m'a pas dit !

LA BONNE PRECAUTION

— Je m'aperçois que tu n'as pas fermé ton coffre-fort, disait un homme à l'un de ses amis ; c'est imprudent, tu peux te faire voler.

— Je ne le ferme jamais, répondit l'autre ; ce coffre-fort-là m'a coûté trois cents piastres et je ne tiens pas du tout à ce qu'on me l'abîme pour essayer de prendre le peu que je mets toujours dedans.

UNE JOLIE FAMILLE

— Mon chéri, dit la femme à son mari cambrioleur, alors que celui-ci se disposait un soir à partir pour son travail spécial, fais moins de bruit quand tu rentreras cette nuit.

— Certainement, ma chérie, répondit le gaillard ; est-ce que je t'ai éveillée la nuit dernière ?

— Non, mais tu as réveillé maman et je ne voudrais pas qu'elle aille à la prison dire à mon père que j'ai épousé un amateur.

LE BON ENDROIT

— Albert avait coutume de m'emmener au théâtre tous les soirs mais j'ai eu l'imprudence dernièrement de le laisser m'embrasser alors que nous étions au salon.

— Mais je ne vois pas le rapport que cela peut bien avoir avec le théâtre.

— Eh bien, maintenant, il veut toujours rester au salon.

DE PLUS FORT EN PLUS FORT

— J'ai un chien épatant et qui a un bien bon cœur ; figure-toi qu'il a élevé un petit animal étranger avec autant de soin que s'il avait été à lui.

— Oh, j'ai connu bien des faits du même genre.

— Ah!... mais ce n'est pas un petit chien que le mien a élevé, c'est un petit poulet.

— C'est plus fort en effet, mais j'ai aussi connu un chien qui en a fait autant.

— Je veux bien te croire mais je suis certain que ce chien-là n'a pas eu la même réussite que le mien.

— Qu'est-ce qu'il a donc encore fait, le tien ?

— Il a appris à aboyer au petit poulet.

UN MAUVAIS CARACTERE



— Mais, chéri, je t'ai dit de m'attendre dix minutes... Il y a à peine une heure que je suis partie et tu te fâches !

LES OPERATEURS POLIS

Un homme qui passait par une rue déserte d'un quartier mal famé assez tard dans la nuit fut accosté par deux hommes de mauvaise mine.

— Monsieur, lui dit le plus gros très poliment, voudriez-vous me faire la faveur de me prêter un sou ?

— Mais... certainement, dit le passant interloqué et tout de même fort peu rassuré ; mais, à mon tour, puis-je vous demander pourquoi faire ?

— Certainement, reprit le gros ; mon copain et moi nous voulons le jouer à pile ou face pour décider lequel de nous deux aura votre montre pendant que l'autre devra se contenter de votre bague.

BESOGNE DIFFICILE

— Moi, dit un homme qui aimait à se faire valoir, j'ai de la décision et je peux faire tout ce que je décide de faire.

— Ah, dit un de ses amis, as-tu jamais essayé de faire claquer les portes quand elles sont tournantes ?

UNE QUI A DE LA VOLONTE

— Quoi ! dit la mère, tu me dis que tu vas te marier avec Alphonse Beaucadran mais il ne m'en a pas encore parlé lui-même.

— Bien sûr que non, répondit la fille, il ne le sait pas encore lui-même.



La vieille dame. — Je l'achèterai si vous me prouvez qu'il est de bonne race. Avez-vous son arbre généalogique ?

AMUSANTES

RESULTAT DE PECHE

Un pêcheur rentrait chez lui sans avoir pris le moindre petit poisson au cours de toute la journée et sa femme lui dit qu'il n'était pas adroit.

— Oh, dit le pêcheur, j'avais pris vingt-cinq belles petites truites mais on me les a volées dans le train que j'ai pris pour m'en revenir.

— T'occupe pas de ça, répondit la femme, tu as tout de même rapporté à la maison une belle petite nouvelle menterie de pêcheur.

L'APPRECIATION CHANGEANTE

— C'est cette fille-là qu'on disait si belle? on prétendait qu'elle avait des yeux ensorceleurs, des joues comme des pêches et des lèvres comme des fleurs; moi, je la trouve très ordinaire. Je me demande comment on pouvait lui faire une telle réputation de beauté.

— Je vais t'expliquer la chose; à ce moment-là, son père n'avait pas encore perdu un million à la Bourse.

AU BAL



Madame Olive.—Je suis peut-être un peu lourde pour danser?

Marius.—Oh! pour moi, cela n'a pas d'importance, je roule des tonneaux toute la journée...

SI ELLE N'EST PAS CONTENTE AVEC ÇA

Elle.— Le bruit a couru pendant un certain temps que vous alliez épouser mademoiselle Beauvisage.

Lui.— J'ai entendu dire ça, mais je puis vous affirmer que ce n'est pas vrai.

Elle.— Vous ne feriez peut-être pas si mal; c'est une fille qui est intelligente et de plus très joye.

Lui.— Ce n'est pas cela qui me séduit, je ne recherche ni l'intelligence ni la beauté, c'est vous que j'aime et que je veux épouser.

ERREUR GEOGRAPHIQUE

Un monsieur rencontre une dame qu'il connaît mais qu'il n'a pas vue depuis un certain temps; comme il est peu au courant des nouvelles, il ignore qu'elle est veuve depuis quelques mois.

— Et que devient votre mari? lui demande-t-il.

— Vous ne saviez donc pas qu'il est dans un autre monde? dit-elle.

— Oh, fait notre homme qui veut paraître renseigné et qui pense à un voyage en Europe, en effet, j'en ai entendu parler. Allons, tant mieux, j'en suis bien content pour lui; et vous, quand vous déciderez-vous à aller le rejoindre?

L'HOMME COURAGEUX

— Moi, je fais toujours mon travail le plus pénible avant mon petit déjeuner du matin.

— Que fais-tu donc?

— Je me lève.

RENSEIGNEMENT EXACT

L'agent de police.—Vous allez me dire votre nom et votre adresse.

Le vagabond.—C'est bien facile; les gens m'appellent ordinairement "salle quêtueux" et je demeure au numéro un de la rue de l'air libre au village du plein air. Si vous me faites le plaisir de venir chez moi ne vous donnez pas le trouble de frapper à la porte, entrez directement.

EXPLICATIONS INUTILES

Le mari.—Ma plus belle pipe d'écume qui est en morceaux! c'est épouvantable! qu'est-ce qui a fait ça?

La femme.—Je n'en sais rien; ce matin en me levant, je l'ai vue à terre dans cet état là, et puis ce n'est pas tout... j'ai trouvé tes chaussures près de la porte, en bas de l'escalier, et puis...

Le mari.—Oui, oui... après tout, ça va... tu sais, les accidents arrivent quelquefois on ne sait pas trop comment...

L'INUTILE CORVEE



La maman.—Non, Tit-Paul, je ne peux pas t'emmener avec moi en ville comme je te l'avais promis, j'ai trop de courses à faire et cela te fatiguerait; ce sera pour une autre fois.

Tit-Paul.—Alors, cette fois-ci, je me suis lavé les mains pour rien?

A PROPOS D'ASPERGES

Lorsque chez des amis on se trouve à un repas où sont servies des asperges, il est toujours amusant de rappeler l'histoire de Fontenelle.

Le neveu de Corneille, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et mourut centenaire, adorait les asperges, mais seulement à l'huile.

Le cardinal Dubois, le fameux diplomate et célèbre ministre, en raffolait aussi, mais seulement à la sauce blanche.

Un jour, Mme de Tencin avait invité les deux amis à manger chez elle les savoureux légumes. C'était au début de la saison des asperges, la première récolte de l'année. Pour satisfaire les goûts des deux invités, le cuisinier avait reçu l'ordre de se soumettre impartialement aux deux gastronomes différentes, et par conséquent de préparer une moitié des asperges à la sauce blanche, l'autre moitié à l'huile.

Tout à coup, on vient annoncer à Mme de Tencin une fâcheuse nouvelle!

— Le cardinal Dubois est mort;

— Mort?... s'écria l'amphitryonne atterrée.

— Mort! répéta Fontenelle. En êtes-vous bien sûr?

— Hélas, monsieur, soupira le messager, cela ne saurait faire de doute.

— Alors, bien certainement, il ne viendra pas dîner avec nous ce soir?

— Certainement non, monsieur!

D'un bond Fontenelle se précipite à la porte, l'ouvre toute grande, et crie au cuisinier d'une voix formidable:

— Jean, toutes les asperges à l'huile.

NATURELLEMENT

— Il y a, dans la langue française, un mot qui est toujours prononcé mal, même par ceux qui connaissent le mieux cette langue et qui ont le meilleur accent.

— Pas possible! quel mot est-ce donc?

— Le mot "mal", bien entendu.

L'INDISCUTABLE

Madame.—Ecoute, je n'ai jamais vu un homme aussi obstiné que toi, tu as vraiment des idées étroites.

Monsieur.—Regarde-toi donc plutôt; tu ne veux jamais admettre qu'on puisse avoir raison quand on pense autrement que toi.

Madame.—C'est possible mais ça, c'est une question toute différente.

UN BON PECHEUR

— Combien as-tu pris de poissons, mon petit gars?

— Ma foi, monsieur, je ne serais pas capable de les compter.

— Hein! mais il n'y en a pas un seul dans ton panier, je n'en vois pas du tout de poissons.

— Moi non plus, monsieur, c'est pour ça que je ne pourrais pas les compter.

LES DEUX ENVIEUX

— Tu as vu cet homme qui vient de passer près de nous? eh bien, je donnerais de quoi pour être à sa place et lui, il voudrait bien être à la mienne.

— C'est une situation assez extraordinaire!

— Non; il y a quelques années nous étions tous les deux amoureux de la même fille et c'est moi qui l'ai épousée.

L'Actualité à Travers le Monde

ALLEMAGNE

La fraude parfaite

Un Allemand exporta récemment d'Allemagne, malgré la sévère interdiction officielle, la somme de 100.000 Rmk. avec la complicité inconsciente du plus grand journal nazi, le *Voelkischer Beobachter*. Voilà comment il s'y prit :

Il inséra d'abord une petite annonce dans le *Voelkischer Beobachter*, offrant de bons appointements à un voyageur de commerce pouvant représenter sa maison en Suisse. Les réponses devaient être adressées au *Voelkischer Beobachter*.

Puis, il s'envoya à lui-même cent lettres, en réponse à son annonce, après avoir glissé dans chaque enveloppe, entre une double feuille de papier, un billet de 1.000 Rmk.

Il se rendit ensuite en Suisse et demanda au *Voelkischer Beobachter* de lui faire suivre ses lettres. Ce qui fut fait, sous enveloppe à en-tête du *Voelkischer Beobachter*, que les autorités nazies ne songèrent naturellement pas à ouvrir. Et le fraudeur reçut en Suisse ses 100.000 Rmk.

(Everybody's, Londres)

ETHIOPIE

La reine de Saba avait raison

De génération en génération, les Ethiopiens se transmettaient une prophétie attribuée à la légendaire reine de Saba.

On sait que celle-ci passe pour être la fondatrice de la dynastie impériale abyssine ; de sa brève union avec le roi Salomon serait né le premier empereur d'Ethiopie, ancêtre des rois des rois.

Or, la reine de Saba aurait dit : " Aussi longtemps que mes descendants régneront sur le pays, aucun étranger ne le conquerra.

Aujourd'hui, les anciens sujets du Négus ne manquent pas d'attribuer la fin de son empire à la prophétie de la reine de Saba : en effet, Haïlé Sélassié n'est pas un descendant direct de l'ancienne dynastie. En 1916, il a usurpé le trône des Ménélik en jetant en prison le prince héritier légitime, Yassou, fils de Ménélik II, avec le concours de Voïsero Zaudibou, fille illégitime de ce dernier, et devenue par la suite impératrice.

(Deutsche Allgemeine Zeitung, Berlin)

NEW-YORK

New-York, la Babylone d'Amérique

New-York compte à l'heure actuelle 7.600.000 habitants dont 2.300.000 sont nés à l'étranger. Il y a, sur ce nombre, 1.765.000 juifs, 1.734.000 catholiques, 141.000 épiscopaux, etc. Les juifs ont 1.000 synagogues, les catholiques 430 églises et les épiscopaux 190 temples.

On compte à New-York 32.480 coiffeurs, 55.000 garçons et servantes de café et restaurant, 20.000 garçons d'ascenseur, 106.000 chauffeurs d'autos et camions, 42.000 tailleurs, 22.000 infirmières et 10.000 courtiers en Bourse.

Le quartier de Manhattan — qui est le cœur de New-York — n'a plus que 1.654.000 habitants contre 2.330.000 en 1910. La plupart des citoyens cherchent à quitter le centre de la ville pour s'installer dans le "Grand New-York", quittes à perdre une heure par jour pour le voyage dans le métro.

Il y avait, à New-York, en 1899, 19.000 usines. En 1919, leur nombre atteignit 32.000, pour retomber, en 1935, au chiffre de 18.990. Le nombre des employés de bureau s'élève, à l'heure actuelle, à 300.000 et celui des ouvriers à 375.000.

Il y a en outre, à New-York, 16.000 acteurs, 21.000 musiciens, 159.000 vendeurs et 9.000 écrivains.

(Atlantic, New-York)

ANGLETERRE

Un fantôme au micro

Des reporters de la British Broadcasting Corporation se rendirent dernièrement dans un château du Kent,

instant qu'il se soit approché du micro pour dire de sa voix d'outre-tombe : " Bonsoir, chers auditeurs ! Je suis très heureux de pouvoir vous adresser la parole. " Qui sait s'il n'aurait pas proféré des paroles qu'aurait désapprouvées la censure.

(Times, Londres)

ITALIE

Ce que l'Italie pense de la France

On ne saurait plus songer à opposer un parti à l'autre comme un moyen permettant de sortir du cercle vicieux de la politique : ces changements — gauche, droite, gauche — ne peuvent

La France continuera sa politique extérieure en en accentuant l'indécision et la faiblesse ; ce qui n'enthousiasmera certes pas les Soviets, puisque cette faiblesse donnera à l'Allemagne la possibilité de justifier sa politique de réarmement à outrance, et parce que, en même temps, elle ne pourra pas représenter un facteur capable de neutraliser la force militaire du Reich.

Mais c'est surtout les Français eux-mêmes que la continuation de la politique extérieure du Quai d'Orsay ne devrait guère enchanter, car on ne peut pas pratiquer avec succès une politique anti-italienne et anti-allemande pour le plaisir de pratiquer une politique pro-soviétique, à un moment où, non seulement en Europe, mais partout ailleurs, les Français se creusent eux-mêmes la tombe.

Aussi bien la France s'éloigne-t-elle de plus en plus du rôle qu'elle jouait autrefois dans le concert européen. Nous autres Italiens, qui avons toujours " tiré droit ", n'avons aucune raison de nous préoccuper outre mesure de ce qui arrive — ou n'arrive pas — à la nation sœur et amie. Si nous nous intéressons tout de même, c'est parce que nous sentant profondément Européens, nous constatons qu'au fond, la France ne fait que contribuer à la destruction de l'Europe.

(Roma Fascista)

ALLEMAGNE

Pourquoi les Allemands réclament leurs anciennes possessions coloniales

On a prétendu, du côté anglais, que l'Allemagne ne saurait justifier ses revendications coloniales par des raisons économiques. Elle n'a pas non plus besoin de colonies, dit-on encore, pour des fins démographiques, car, à l'époque où elle possédait ses colonies, elle n'y avait établi qu'une proportion infime de sa population. Pour ce qui est des matières premières, ajoute-t-on à Londres, elle peut fort bien les y acheter au même prix que les Anglais.

A la première objection, il suffit de répondre qu'à l'époque où l'Allemagne possédait encore ses colonies, celles-ci étaient à peine au commencement de leur développement, et qu'elles ne pouvaient donc être colonisées " à plein ". En ce qui concerne le deuxième argument, nous dirons simplement qu'un Anglais devrait se rendre compte de la différence qu'il y a entre la possibilité, pour un peuple, d'acquérir des matières premières dans ses propres colonies et avec sa propre monnaie, et la nécessité d'acheter ces matières premières avec des devises étrangères. Ce n'est un secret pour personne que la richesse de l'Angleterre provient, en grande partie, de son empire colonial.

(Kölnische Zeitung Cologne)

CANADA

La pipe électrique

Un médecin de Toronto, Canada, vient d'inventer une pipe électrique qui empêche l'aspiration de l'oxyde de carbone, gaz extrêmement nocif, et supprime le danger d'incendie en éliminant l'emploi des allumettes.

C'est le courant électrique qui opère la consommation du tabac et dégage ses émanations aromatiques. La fumée est aspirée de la manière habituelle.

(Science and Mechanics, New-York)



Photo Studio V. Garcia

M. CLAUDE BOURGEOIS,

PUBLICISTE ET CONFÉRENCIER, DONT LA MAISON BEAUCHEMIN, DE MONTRÉAL, VIENT D'ÉDITER LES CAUSERIES QU'IL A DONNÉES À LA RADIO, PENDANT PLUSIEURS MOIS, SUR LA CAMPAGNE ITALO-ÉTHIOPIENNE.

munis de quatre microphones, de plusieurs caméras et de tous les appareils nécessaires pour un enregistrement délicat. Il s'agissait de radiodiffuser l'apparition d'un fantôme. Mais le château hanté où des marches craquent nuitamment, des portes s'ouvrent toutes seules et des coups mystérieux retentissent, ne voulut pas exhiber ses secrets aux millions d'auditeurs sans-filistes. Tout ce qu'on put constater, ce fut un certain abaissement de la température, d'ailleurs tout à fait normale puisque la nuit il fait toujours plus froid que le jour.

Le fantôme s'abstint d'apparaître, comme on s'y attendait d'ailleurs. Mais que serait-il arrivé s'il avait été exact au rendez-vous ? Admettons un

apporter le bien-être que tantôt à une classe sociale, tantôt à une autre, mais jamais à la nation tout entière, prise en son complexe harmonieux de valeurs matérielles, culturelles et religieuses.

Ces changements ne peuvent avoir qu'une signification transitoire ; lorsqu'il s'agit de la nation, il faut considérer l'absolu et non le contingent. Or, quand on est appelé, comme la France, à faire sentir son poids dans la création de l'histoire européenne, qui est à refaire entièrement, on ne peut pas se contenter de valeurs contingentes. C'est dire que l'avènement d'un gouvernement de Front populaire n'impose pas forcément un pronostic désastreux.

(Suite de la page 21)

«Voilà pourquoi l'on ne retrouve nulle part la femme en bleu. Voilà pourquoi M. Marland n'est pas rentré chez lui. Voilà pourquoi le docteur, ami Vouziers, avait raison. J'ajouterais que l'assassin, bien caché dans la partie boisée du "Bosquet" attend la nuit noire pour revenir auprès du cadavre afin de lui rendre la veste et le casque, complices muets et inanimés de la mise en scène...»

— Pour le reste, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un jeune homme chemine sur les routes en manches de chemise et en pantalon blanc, après une journée torride.

— Et... et cet assassin?... bégaya Labenne. C'est?...

— Patience, nous y reviendrons en temps voulu.

— Mais... mais Mézin, vous vous rendez compte de ce que vous venez d'affirmer?... bafouilla le commissaire.

— Quoi donc, mon cher ami?... demanda le petit rentier, avec suavité, la bouche en cœur.

— Ce... ce M. Beaupuy n'a pas pu ne pas s'apercevoir du subterfuge, puisque... puisqu'il lui a parlé!... Il a dû immédiatement reconnaître que ce n'était pas Marland... Et alors, votre théorie ne tient pas debout...

— Mais si, elle tient debout!... C'est exact, M. Beaupuy a bien constaté que ce n'était pas son interlocuteur précédent...

M. Vouziers ébranla le bureau d'un coup de poing rageur.

— C'est fou!... C'est idiot!... C'est stupide!... Autant dire que M. Beaupuy était complice du meurtre!

M. Mézin eut un scintillement dans les yeux. Il articula avec lenteur, les bras croisés:

— Non seulement le complice, Vouziers, mais l'instigateur" du crime!...

XII

Labenne sauta en l'air. Vouziers s'étrangla d'émotion. Seul, M. Mézin conserva sa placidité revenue. Il prit dans la poche intérieure de son veston, une forte enveloppe à entête du Ministère de l'Intérieur et en tira plusieurs paperasses qu'il déplia, une à une. Il les plaça dans un ordre voulu et les présenta, au fur et à mesure qu'il donnait de nouveaux détails.

—Voici qui nous informe que M. Beaupuy est arrivé, il y a un peu plus de trois ans, en France, venant du Venezuela, où, paraît-il, il a fait fortune après quinze années d'exploitation d'une grosse plantation. Ceci est en cours de vérification — vous serez bien gentil, Vouziers, de confirmer ma visite à la Sûreté générale afin d'officialiser mes démarches — et nous pouvons nous attendre à des surprises!... Vous voyez ici, ensuite, un extrait du casier judiciaire du forçat en rupture de ban, Casimir Richard, condamné il y a cinq ans à vingt ans de travaux forcés pour meurtre. Entraîneur à Maisons-Lafitte, il avait assassiné un jockey.

Ce malfaiteur possède, comme signe particulier, un crâne totalement chauve orné, si je puis dire, d'une grosse louve à la naissance du front. Remarquez l'analogie du signalement—troisième document—avec celui de M. Beaupuy. Oui, il y a la question de la chevelure. Sachez que M. Beaupuy porte perruque. Quant à la protubérance, elle a disparu grâce à une opération, mais il en reste une cicatrice rouge très visible.

— Et... vous avez vu cette cicatrice?

— Le jour même de l'attentat fomenté contre moi, chez lui, aux Es-

clottes. Je n'ai jamais été dupe de la folie soudaine du cheval, provoquée par une piqûre d'insecte. La pauvre bête portait une traîne de sang sur la cuisse. C'était le neveu Philippe qui l'avait aiguillonnée. Lorsque je me retrouvai en sûreté, après une émotion bien naturelle, je remarquai le dérangement de la perruque de M. Beaupuy, penché sur moi. Il fallait lui donner la certitude que je n'avais rien vu. Le regard injecté de sang qu'il menaçait était suffisamment édifiant.

— Mais pourquoi cet acharnement contre vous?

— Parce qu'il se méfiait. Je l'ai compris le soir même, de retour au château de Saint-Pierre. M. Dalayrac l'avait fort innocemment mis au courant des circonstances dans lesquelles nous nous étions rencontrés. M. Beaupuy n'avait pas été long à comprendre que, présenté par le commissaire de police de Périgueux, je pouvais être tout autre chose qu'un inoffensif numismate. Le jour de mon départ, voyant que j'allais lui échapper, il manigança l'embuscade de son acolyte, sur la route de Bergerac à Périgueux. J'ai distinctement reconnu le visage fourbe du jeune homme, derrière la haie, au virage qui avait failli m'être fatal. Ici encore la chance a joué pour moi, car si la secousse de l'auto ne m'avait pas jeté sur le plancher, il aurait probablement tiré d'autres balles. Il a dû croire que j'avais été atteint et m'étais effondré.

M. Vouziers respira bruyamment. Ces révélations le dépassaient.

— Mais, ami Mézin, hasarda-t-il, comment expliquez-vous que M. Mariand, s'il ne connaissait pas la mystérieuse personne en bleu, se soit avancé vers elle, ait accepté une conversation, ait agi, en un mot, comme s'il l'attendait.

M. Mézin haussa les épaules.

— Vous vous attardez à croire ce récit, après tout ce que je vous ai dit? Voyons, M. Marland est mort et ne viendra pas contredire toutes les fausses déclarations de celui qui avait tramé le crime!... M. Beaupuy a pu vous dire, et pourra encore dire tout ce qu'il voudra. Il est hors de doute que sa déposition, en ce qui concerne les faits et gestes de M. Marland, est purement fantaisiste et arrangée au mieux de ses intérêts!... Pour moi, l'abordage a dû se passer d'une manière totalement différente. Qui sait si ce n'est pas l'homme des Esclottes qui aura présenté la pseudo-femme laquelle aurait de son côté, sollicité quelques secondes d'entretien particulier? M. Marland ne pouvait qu'accepter. Qu'avait-il à craindre dans le parc de Saint-Pierre? L'idée d'un attentat ne pouvait lui effleurer l'esprit...

— Mais... comment l'arrêter? bégaya le commissaire, qui ne paraissait plus savoir ce qu'il avait à faire.

— Attendons quelques jours. Le temps de recevoir le résultat de l'enquête au Venezuela. L'assassin, qui se croit débarrassé de moi car je ne reparaitrai nulle part avant qu'il soit coffré, doit être rassuré dans son repaire. Vous le convoquerez et une fois dans votre bureau, il n'en sortira plus que les menottes aux poignets.

M. Mézin ne s'était pas trompé. Le véritable M. Beaupuy existait bel et bien en Amérique du Sud.

On lui avait dérobé, en même temps que ses papiers — remplacés depuis — une somme d'argent considérable. D'autre part, le cambrioleur, qui s'était clandestinement glissé à bord d'un navire anglais, avait réussi à débarquer en ne laissant aucune trace, une fois en Europe.

Lorsque le propriétaire des Esclottes fut mandé chez M. Vouziers, il le prit de haut, dès les premières questions qui lui parurent indiscrettes. Mais bientôt, pressé de toutes parts, il lâcha pied et finit par avouer.

C'était Casimir Richard, le forçat évadé...

Une fois en France, muni des papiers volés et de l'argent, il avait fait peau neuve. D'abord, l'opération qui faciliterait l'emploi d'une perruque. Puis, il laissa pousser sa moustache.

L'acquisition d'un domaine dans le Sud-Ouest lui permettrait — dans son esprit — de se reposer et de laisser passer le temps nécessaire à la prescription, en vivant douillettement caché. On n'irait pas chercher un forçat assassin sous les traits d'un propriétaire en Gascogne.

Mais Casimir Richard ne pouvait se douter que sa malchance l'amènerait en face de M. Marland qui, à l'époque de son séjour au bain, était justement fonctionnaire à Cayenne. M. Marland fut trois ans sans entrer en contact avec le pseudo-Beaupuy. Il aurait pu aussi bien s'écouler vingt ans, un demi-siècle sans que ce hasard se produisît. Le destin fit que la rencontre eût lieu plus tôt. Richard reconnut immédiatement celui qu'il avait vu, à de nombreuses reprises, en visite au pénitencier.

De son côté, M. Marland se doutait-il de l'identité véritable de l'homme qui cherchait à se lier avec lui pour mieux le surveiller? Peut-être. La préoccupation qu'il révéla le dimanche fatal et qui lui avait fait refuser de rester à dîner chez M. Dalayrac, en raison d'affaires qu'il avait qualifiées d'urgentes, avait-elle trait à quelque démarche qu'il comptait faire sans retard pour vérifier des soupçons? C'était fort possible.

Toujours est-il que le bandit, du premier jour où il avait constaté qu'il lui faudrait subir la redoutable épreuve durant six grands mois, avait décidé de faire disparaître le gêneur. Il avait étudié la meilleure manière, et finalement, grâce à son neveu, adopté celle que nous connaissons.

Philippe était de la même stature que M. Marland. Rien ne serait plus facile que d'endosser sa veste et se coiffer du casque, au moment voulu. Depuis deux dimanches, on guettait l'occasion. Le "Bosquet" du château de Saint-Pierre était l'endroit idéal. Le matin même du jour fixé, le jeune homme s'était embusqué dans la partie la plus sauvage du bois, muni d'une petite valise plate dans laquelle se trouvait tout ce qui lui serait nécessaire pour son travestissement.

Au chapeau, il avait attaché quelques boucles de cheveux destinées à encadrer le visage imberbe et lui donner une apparence féminine. Pour plus de sécurité, l'assassin de M. Marland avait adopté une voilette. Qu'importait que tout cela parût étrange!...

Puisqu'aussitôt le forfait accompli, la dame en bleu disparaissait à tout jamais, en fumée...

Le soir où l'affaire fut confiée au juge d'instruction, M. Vouziers, accompagné de Labenne, cherchèrent partout M. Mézin. Finalement, ils échouèrent, en désespoir de cause, à la porte du petit café où jadis, ils avaient l'habitude de le rencontrer.

Un coup d'œil à travers la vitre. Le chapeau et le légendaire parapluie se trouvaient accrochés aux parois de l'entrée.

Et M. Mézin, devant son échiquier tout préparé, tira sa montre:

— En retard, mes amis, en retard!...

FIN



De Beaux Yeux

grâce aux

Maybelline

AUXILIAIRES DE BEAUTÉ

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Trai-
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du *Traitement*. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons *Gratuit* notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du *Traitement Myrriam Dubreuil* avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

La Conquête du Bonheur

(Suite de la page 9)

— Il est plus mal qu'on ne le dit, n'est-ce pas? — continua vivement Mme de Trèves.— Il est mort peut-être?...

— Non! — répliqua le muet par un geste énergique.

— Mais en danger du moins?... Ce médecin nous aura trompés pour ne pas affliger, pour ne pas épouvanter mon mari?

Le muet baissa de nouveau la tête et laissa tomber ses bras d'une façon qui signifiait:

— Je ne sais pas.

Léonide eut une crise de douleur muette et profonde atteignant presque le désespoir.

— Mon Dieu — murmurait-elle — vous êtes sans pitié pour moi!... — Qu'ai-je donc fait pour mériter de souffrir ainsi?

Mais ce n'était pas le moment de se laisser abattre.

Mme de Trèves secoua son chagrin et reprit, en s'adressant au muet:

— Je veux avoir des nouvelles de M. d'Harblay... — Tu vas aller à Coye.

Jacques fit un signe affirmatif.

— Tu verras ce qui se passe... Tu t'informerai... Devant toi on parlera franchement, et tu viendras me dire, à moi seule, ce que tu auras appris.

Nouvelle affirmation du muet.

— Va, mon vieil ami... — Pars... et reviens vite.

Et Léonide conduisit Jacques jusqu'à la porte.

En ce moment la femme de chambre frappait à une autre porte.

— Que voulez-vous? — lui demanda la jeune baronne.

— Madame, le médecin venu de Chantilly, et M. de Nerville, désirent parler à Madame.

— Priez ces messieurs de vouloir bien m'attendre au salon.

Un instant après Léonide rejoignait les deux hommes.

— Vous avez quelque chose à me dire, monsieur le docteur? — fit-elle.

— Oui, madame la baronne.

— De quoi s'agit-il?

— De Max, ma chère cousine... — interrompit Georges.

Léonide tressaillit.

— Mon mari serait-il plus mal? — s'écria-t-elle.

— M. de Trèves est en ce moment très souffrant... — répondit le docteur Marais.

— Très souffrant! — répéta la jeune femme avec effroi. — Croyez-vous que cette souffrance résulte de l'accident terrible arrivé à mon mari et dont vous avez certainement entendu parler?...

— Non, madame... non... je ne le crois pas... — répondit le médecin de Chantilly avec une hésitation visible. — Les soins de mon confrère, le docteur d'Harblay, ont dû combattre efficacement le virus rabique et en triompher... — Je crains qu'une autre maladie ne se déclare...

— Une autre maladie! Laquelle?...

— Je ne saurais vous répondre encore à ce sujet... — Je constate des symptômes suffisants pour m'alarmer, mais pas assez précis pour me permettre de me prononcer sans témérité...

— Ne vous trompez-vous pas, monsieur? — murmura Léonide. — M. de Trèves est très impressionnable... — La tentative de meurtre dont a été victime M. d'Harblay qu'il aime beaucoup, a déterminé chez lui un état de surexcitation parfaitement explicable et qui vous abuse peut-être... —

— Il est possible que vous ayez raison, madame... — Je souhaite me tromper... Il était de mon devoir de

vous prévenir et de vous adresser quelques recommandations...

— Elles seront suivies religieusement... — que dois-je faire?

— Distraire M. de Trèves le plus possible...

— Et, comment?...

— En évitant de le laisser seul... En l'empêchant de s'absorber dans ses réflexions, ce qui fatigue le cerveau et dispose à l'hypocondrie...

— Bien, monsieur...

— Voici la formule d'une potion que je vous prierai de faire préparer à la pharmacie Godelot, Grande-Rue de Chantilly...

— Je vais envoyer à Chantilly... — Cette potion doit-elle être prise en une seule fois ou à des intervalles réguliers?...

— En une seule fois, madame; une heure avant le repas du soir...

Le docteur Marais prit congé de Mme de Trèves, qui le reconduisit avec M. de Nerville jusqu'au seuil du Chalet.

— Chère cousine — demanda Georges à Léonide — voulez-vous m'accorder un instant d'audience?

— Vous avez à me parler?...

— Oui.

— Eh bien! venez dans mon appartement.

Georges la suivit.

Son visage exprimait l'embarras.

— Asseyez-vous... — dit Mme de Trèves après avoir refermé la porte du petit salon qui précédait sa chambre.

— Et maintenant, qu'y a-t-il? — ajouta-t-elle avec inquiétude. — Vous paraissez en proie à un trouble très grand... — Le médecin ne m'a-t-il donc pas dit toute la vérité?...

M. de Nerville, saisissant l'occasion de marcher à son but par les chemins tortueux qu'il avait préparés, sut augmenter encore l'expression d'embarras peinte sur sa figure.

— J'en ai peur... — murmura-t-il.

— Max est plus malade qu'on ne le croit?

— Oui.

— De quelle maladie?...

— Hélas! chère cousine, pour le docteur Marais aussi bien que pour moi, la maladie de Max est toujours la même...

Léonide frissonna.

— Que dites-vous!! — s'écria-t-elle.

— Je dis ce que je pense, et j'ai la certitude d'exprimer en même temps la pensée du docteur Marais... — Sa physionomie parlait pour lui, tandis qu'il répondait à vos questions, ou pour mieux dire tandis qu'il n'y répondait pas...

— Vous m'épouvez!!

— Mon devoir est de vous apprendre la vérité tout entière, quelle qu'elle soit, et si douloureux qu'il puisse vous sembler de la connaître... — C'est ainsi que je vous payerai ma dette de reconnaissance...

— Mon cousin... — murmura la jeune femme que l'accent de M. de Nerville étonnait.

— Oh! je vous en prie — poursuivit Georges — ne m'interrompez pas. — Laissez mon cœur déborder... C'est à cette affection sans bornes, c'est à cette tendresse infinie, brûlante et respectueuse à la fois, que vous devez peut-être le calme de l'avenir, le bonheur et... qui sait?... la vie...

Léonide regardait avec effroi celui qui lui parlait ainsi.

— Vous avez une entière confiance en M. d'Harblay? — poursuivit-il.

— Une entière confiance, oui.

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit que Lucien d'Harblay s'était abusé de la meilleure foi du monde

au sujet de Max et que, croyant guérir un mal inguérissable, il n'avait fait que l'enrayer?

Léonide secoua la tête.

— Comment cela me serait-il venu à l'esprit? — reprit-elle. — Je ne doute point du docteur, et le docteur m'a vingt fois affirmé que Max était guéri.

— S'il s'était trompé?

— C'est impossible!

— Rien n'est impossible, surtout l'erreur... — J'affirme, moi, que le docteur Lucien d'Harblay a commis une erreur!

XLVII

Depuis deux jours Léonide entendait les mêmes paroles.

On venait lui parler des mêmes choses, exprimer les mêmes craintes en termes presque identiques.

Son esprit, ébranlé par tant de chocs successifs, perdit sa force de résistance.

Jusqu'à ce moment elle avait ajouté une foi aveugle aux affirmations de Lucien.

Elle se prit à douter.

Sa pâleur soudaine, le tremblement presque imperceptible de ses mains, trahirent, aux yeux observateurs de Georges de Nerville, le sentiment nouveau qui s'emparait d'elle.

Aussi se hâta-t-il de poursuivre avec une conviction apparente:

— Certes, Max n'est point guéri!

— Notre ami le docteur d'Harblay soutient le contraire, mais malheureusement il n'est pas infailible...

Je suis convaincu, moi, comme le docteur Marais et comme le docteur Piédagnel, dont vous ne pouvez avoir oublié l'opinion, que le virus rabique se trouve à l'état latent dans l'organisme de mon pauvre cousin, et j'ai grandement peur que son malaise d'aujourd'hui ne soit l'avant-coureur d'une crise d'hydrophobie...

— Non! oh! non! — s'écria Léonide — ce serait horrible!

— Horrible, oui... — répondit Georges. — Horrible pour lui, pour vous, pour nous tous, car nous sommes sans cesse menacés.

Mme de Trèves était devenue livide.

Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux.

Georges résolut de mettre à profit son épouvante.

Il continua:

— Le mal peut éclater demain, comme il peut ne se manifester que dans quelques jours, dans quelques semaines, dans quelques mois... — Chaque heure pour vous va devenir un supplice, chaque minute écoulée redoublera vos justes terreurs en vous rapprochant du dénouement fatal et inévitable... — Une telle existence ne se peut supporter! — Vous péririez à la tâche! — Léonide, ma chère cousine, vous savez combien j'aime Max, qui a toujours été pour moi presque un frère... il m'en coûte donc beaucoup de vous parler ainsi que je le fais... — Mon cœur se brise, mais j'accomplis un devoir sacré.

— Il faut vous prémunir contre le péril... — Max est condamné sans appel, mais vous devez vivre, vous, je le veux!

— Mon Dieu... mon Dieu... — balbutia la jeune femme — que faire?...

— Vous n'avez qu'un parti à prendre...

— Lequel?

— Demander légalement une séparation...

— Une séparation... — répéta Léonide. — M. Auguy me parlait aussi de séparation, lui...

— Il vous donnait le même conseil que moi?

— Oui.

— Vous voyez donc à quel point j'ai raison, puisque je me rencontre avec un homme dont la haute prudence et l'affection pour vous ne peuvent être mises en doute! — Qu'avez-vous répondu?...

— Que je ne consentirais jamais à me séparer de Max. Que l'abandonner serait lâche...

— Il n'y a point de lâcheté à défendre sa vie!... — La vôtre est menacée...

— Qu'importe? — La place d'une femme est près de son mari... — Le devoir m'impose de rester...

— Ne vous exagérez point ce devoir!... — Fuir le plus effrayant des périls est votre droit absolu et, si vous le faites, personne au monde ne pourra vous blâmer, pas même ma tante à qui vous venez de prouver votre bon cœur... — En l'état des choses, et appuyée comme vous ne pouvez manquer de l'être, la séparation sera prononcée d'urgence... — Vous quitterez Lamorlaye... Vous voyagerez jusqu'au jour où l'inévitable catastrophe vous aura rendue libre... Je vous suivrai partout... prévenant vos moindres désirs... veillant sur vous... vous protégeant... vous aimant...

Déjà Léonide n'écoutait plus.

Elle interrompit brusquement Georges dont la voix devenait de plus en plus insinuante et tendre.

— Non... non... dit-elle avec exaltation. — C'est impossible, et c'est insensé! De tous les médecins M. d'Harblay est le seul qui voit juste!... Max est guéri, Max vivra et d'ailleurs, même s'il doit mourir, je resterai près de lui jusqu'à la fin... — Je vous remercie de vos conseils, mon cher Georges, je suis profondément touchée de votre tendresse fraternelle, mais j'attendrai la catastrophe dont on menace mon mari. — Si elle éclate, eh bien, adienne que pourra!... A la garde de Dieu! — Je ne demanderai pas la séparation, et à vous comme à M. Auguy je réponds: — Quitter mon poste serait lâche! Je ferai mon devoir... je resterai.

Georges, profondément déçu, car, pendant quelques minutes, il avait cru toucher au but, comprit qu'il serait inutile d'insister davantage.

Il répliqua donc, en simulant une émotion violente:

— Que votre volonté s'accomplisse, ma cousine, mais vous me faites peur!... — Votre dévouement peut vous coûter la vie!... — Ne songez pas seulement à vous dont l'héroïsme est plein d'abnégation... pensez à ceux qui vous entourent... à ceux qui vous aiment.

— M. de Trèves est vivant, dit la jeune femme d'un ton sévère. — Ceux qui m'entourent et qui m'aiment doivent s'en souvenir et, s'ils sont véritablement mes amis, ils doivent attendre les événements en demandant à Dieu d'épargner à Max une effroyable mort...

Georges baissa la tête.

— J'ai dit ce que ma conscience m'ordonnait de dire... — murmura-t-il. — Pardonnez-moi.

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon cousin. — Si je ne suis point vos conseils, je sais du moins qu'ils étaient dictés par la plus sincère affection et je vous en remercie.

On frappait à l'une des portes de l'appartement.

Monsieur de Nerville se retira.

Léonide donna l'ordre d'entrer.

(Lire la suite page 30)

LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

CAROTTES FRITES

Coupez les carottes en rondelles, faites-les blanchir 1/4 d'heure dans de l'eau salée et égouttez. Jetez dans de la friture chaude, égouttez et servez très chaudes saupoudrées de sel fin.

POUDING FANCHON

- | | |
|--------------------------------|----------------------------------|
| 1 tasse de mie de pain | 1/2 tasse de sucre |
| 2 tasses de lait | 1/8 cuillerée à thé de sel |
| 2 cuillerées à table de beurre | 1 cuillerée à thé de vanille |
| 2 œufs | 2 c. à table de sirop caramélisé |

Faites chauffer le lait. Emiettez du pain de façon à obtenir 1 tasse. Ajoutez le pain et le beurre au lait chaud. Battez les œufs, ajoutez le sucre, le sel, la vanille et le sirop caramélisé. Versez dans un moule graissé et faites cuire dans un fourneau modéré (350°) 35 à 40 minutes, jusqu'à ce que ce soit ferme comme une cossetarde cuite. (Placez le moule dans une casserole d'eau chaude.) (Pour caraméliser le sirop, faites fondre le sucre granulé dans une poêle à frire. Quand il est légèrement bruni ajoutez 1 tasse d'eau bouillante et faites bouillir jusqu'à consistance d'un sirop épais.)

JARRETS DE VEAU PANES

- | | |
|-----------------|--------------|
| Jarrets de veau | Persil, ail |
| 2 œufs | Céleri, chou |
| Chapelure, sel | Navets |

Faites cuire les jarrets dans assez d'eau pour qu'ils en soient couverts. Ajoutez les légumes et assaisonnez. Après environ 1 heure de cuisson, sortez les jarrets, épongez-les puis passez-les dans de la farine, dans un œuf battu et roulez dans de la chapelure. Faites cuire ensuite dans du beurre brûlant. Préparez une sauce en faisant cuire le jus avec du bouillon.



DE PETITS GÂTEAUX AU BEURRE, OU "PETITS BEURRES" GLACÉS, POUR L'HEURE DU THÉ.

ENDIVES AU FOUR

- | | |
|-------------------------------|--------------------------|
| Des endives | 1/2 tasse de crème |
| 1 cuillerée à table de beurre | Oignons |
| 1 cuillerée à table de farine | Sel, poivre et chapelure |

Coupez les endives en deux ou quatre tronçons, étuvez au beurre avec des oignons hachés et un peu de sel. Disposez dans un plat à gratin, arrosez de sauce brune, couvrez de chapelure et faites dorer au four — SAUCE BRUNE : Colorez la farine avec le beurre, ajoutez du bouillon, assaisonnez avec du sel et du poivre et ajoutez la crème.

COTELETTES DE MOUTON PANÉES

Parez les côtelettes, passez-les dans du beurre fondu, salez, poivrez puis roulez dans de la mie de pain finement émietlée. Faites cuire sur le gril, à feu doux. Dressez en couronne sur un plat chaud et entourez de pommes de terre frites ou d'une purée de pommes de terre.

MORUE A LA MAROCAINE

Frottez, avec une gousse d'ail, l'intérieur d'un moule à poisson au fond duquel vous mettez un peu de sauce béchamelle. Disposez par-dessus une couche de morue cuite, puis une couche de pommes de terre cuites et tranchées minces. Remplissez ainsi le moule en alternant les couches de béchamelle, de morue, de pommes de terre, et terminez par une couche de béchamelle. Couvrez de chapelure, arrosez de beurre fondu et faites gratiner à four chaud.

Les Fraises vous Invitent !

Faites des Confitures et des Gelées

avec **CERTO**

Plus de Corps — Meilleure Saveur



JE DIS QUE C'EST LA FAÇON LA PLUS SÛRE ET LA PLUS FACILE DE FAIRE DES CONFITURES ET DES GELÉES

DURANT CETTE COURTE ÉBULLITION AUCUN JUS NE PEUT S'ÉVAPORER

1. Voici la méthode Certo de faire des confitures — écrasez 2 lbs. (approx. 2 pintes) de fraises mûres; mélangez dans une grande casserole avec 3 lbs. de sucre — faites bouillir à gros bouillons sur une flamme très chaude

2. ... puis continuez l'ébullition pendant 2 minutes, aussi fortement et aussi rapidement que possible — ni plus, ni moins — tout en remuant constamment. Puis enlevez la casserole du feu et ...



MES CONFITURES ET MES GELÉES ONT PLUS DE CORPS ET UNE MEILLEURE SAVEUR

MERVEILLEUX... J'AI FINI... ET J'AI COMMENCÉ IL Y A MOINS DE 15 MINUTES

3. ... tout en remuant, versez-y la moitié d'une bouteille de Certo (la demi-bouteille suffit pour 10 pots de confitures). Puis, remuez et écumez pour empêcher les fruits de flotter.

4. Versez promptement. Couvrez de paraffine chaude — épaisseur de 1/8" — pour protéger de la poussière. Quatre étapes simplement et tout est fini.



J'AI 10 POTS AU LIEU DE 6... J'AI ÉCONOMISÉ DU TEMPS, DES FRUITS ET DE L'ARGENT

Certo est de la pectine pure — rien n'y est ajouté — c'est la substance gélifiante naturelle extraite de fruits. Permet de faire des confitures et des gelées avec n'importe quels fruits ou jus de fruits. Achetez Certo chez les épiciers. Fait au Canada.

Livre de Recettes Gratuit

Vous avez 39 recettes essayées avec chaque bouteille de Certo — une recette pour chaque genre de fruit. Rappelez-vous que vous ne pourrez réussir les recettes Certo sans Certo ni en employant autre chose.



5. La confiture — après que les fruits ont été préparés — est prête en moins de 15 minutes. 10 pots de la confiture la plus exquise avec seulement 2 pintes de fruits. D'une consistance parfaite, avec la couleur de vraies fraises et la saveur de fruits frais. Et chaque pot de confiture coûte moins cher que s'il avait été fait par l'ancienne méthode. Vous pouvez avoir le même succès et aussi facilement — avec Certo

OFFRE SPECIALE

60 Etiquettes assorties pour Pots à Confitures

N'aimeriez-vous pas avoir le joli livre d'étiquettes pour pots à confitures, illustré ci-contre ? Envoyez simplement ce coupon avec l'étiquette d'une bouteille de Certo et un timbre de 3c au Service des Consommateurs, General Foods Limited, 3510 rue Albert, St. Henri, Montréal, Qué.

Nom _____

Adresse _____

E2F-36

(Suite de la page 28)

C'était Jacques Hâbert, de retour de Coyo.

— Eh! bien?— lui demanda vivement la jeune femme.— Il n'est pas mort, n'est-ce pas? il n'est que légèrement blessé?— Réponds-moi... Réponds-moi vite! Tu as vu le docteur?

— Non...— répliqua le muet par un geste.

— Sa mère?

Même geste négatif.

— Quelqu'un à son service, enfin? Tu t'es renseigné?

— Oui.

— Près de qui?

— Jacques Hâbert prit son ardoise et écrivit:

— Près d'une paysanne aidant au ménage.—Elle m'a dit qu'au moment où je me présentais M. d'Harblay allait très mal et que sa mère venait d'envoyer à Chantilly prier le docteur Marais de revenir en toute hâte...

Au fur et à mesure que Jacques écrivait, Léonide lisait par dessus son épaule.

— Mon Dieu!—balbutia-t-elle avec un déchirement de tout son être.— Mon Dieu, s'il allait mourir sans que j'aie pu le revoir, sans qu'il ait su...

Elle n'acheva pas et plongea son visage dans ses deux mains pour cacher sa rougeur.

Le mot qu'elle allait prononcer lui faisait honte.

Au bout d'un instant elle reprit:

— Il me semble que je deviens folle... je parle de devoir... et à chaque instant je suis prête à oublier le mien... Tout cela est au-dessus de mes forces. Je ne peux plus lutter... Je suis anéanti!...— Lucien d'Harblay va peut-être mourir, et je suis là, moi me débattant avec mes horribles craintes, et je ne puis rien... rien pour lui...

Jacques Hâbert s'avança vers Léonide, les mains jointes.

— Toi non plus, tu ne peux rien! lui dit-elle d'un ton presque dur.— Messager de mauvaises nouvelles, va-t-en!

Le muet regarda la jeune femme avec un étonnement douloureux, essuya deux grosses larmes et se retira.

Mme de Trèves, restée seule, reprit au bout de quelques secondes:

— Eh! bien, qu'il arrive donc, ce moment terrible que l'on m'annonce où ma vie sera menacée!—Que Max en mourant m'entraîne avec lui dans la tombe! Au moins ainsi, j'aurai le repos!— Je ne peux plus espérer... à quoi bon vivre?

Tout à coup le visage de Léonide changea d'expression.

Ses yeux secs et hagards jusqu'à ce moment, devinrent humides.

— Pourquoi l'ai-je vu, Lui?... balbutia-t-elle.— Pourquoi lui ai-je donné toute mon âme!... Pourquoi, hélas? ne peut-on s'empêcher d'aimer?—Je l'aime malgré moi... mais je l'aime... et il va mourir...

Elle se raidit contre la pensée qui l'obsédait.

— Je ne veux pas penser à cela...—fit la jeune femme éperdue...—Je ne veux pas!!

Quittant alors sa chambre d'un air égaré, elle se dirigea vers l'appartement de Max.

Pierre Lion, qui vint lui ouvrir la porte, mit un doigt sur ses lèvres.

— Monsieur le baron est endormi...— dit-il d'une voix très basse.

Léonide entra sur la pointe des pieds.

— A-t-on fait préparer la potion commandée?...— demanda-t-elle.

— Pas encore madame...

— Qu'on attelle et qu'on aille sur le champ à Chantilly avec l'ordonnance.

— Bien, madame...

Pierre Lion sortit.

Mme de Trèves s'assit au chevet de son mari et se plongea dans une rêverie profonde.

Le sommeil de Max dura longtemps.

Enfin le jeune baron se réveilla, juste au moment qu'on revenait de Chantilly en rapportant le médicament préparé à la pharmacie Godelot.

La présence de sa femme parut lui causer une joie très vive— il sourit en recevant de sa main la tasse pleine de potion.

— Avez-vous envoyé prendre des nouvelles du docteur d'Harblay?— demanda-t-il ensuite.

Léonide devint pourpre.

— Non, mon ami...—répondit-elle.— Désirez-vous que j'envoie...

Je vous en prie.

— Ce sera donc fait à l'instant...

La jeune femme quitta son mari, heureuse du désir qu'il venait de témoigner.

Peut-être les nouvelles de Lucien seraient-elles moins mauvaises que celles rapportées par Jacques Hâbert.

Le jardinier fut expédié à Coyo.

Quand il revint, Léonide reçut un coup terrible.

M. d'Harblay se trouvait dans un état d'effrayante agitation, et le médecin de Chantilly, installé près de son lit depuis une heure, ne paraissait rien moins que rassuré.

— Il est inutile que Max sache combien est grave l'état de son cher docteur d'Harblay...—fit observer la douairière—mieux vaut la tranquilliser...

— Vous avez raison, ma mère,—répondit Léonide.

M. de Trèves, dans la soirée, se sentit un peu mieux;—il annonça qu'il avait sommeil et qu'il espérait passer une bonne nuit.

Sa mère et sa femme le quittèrent pour regagner leurs appartements respectifs.

Brisée de fatigue et tremblant de fièvre, Léonide se mit au lit avant dix heures du soir.

Sous l'empire d'un malaise général elle s'endormit presque aussitôt, mais d'un sommeil agité que hantaient des cauchemars.

Tout à coup elle se débattit en poussant des cris de détresse qui s'étranglaient dans sa gorge.

Brusquement réveillée elle ouvrit les yeux et se souleva.

Une veilleuse placée sur la table de nuit répandait dans la chambre sa clarté pâle.

Léonide promena tout autour d'elle un regard effaré.

On eût dit qu'elle redoutait de voir sortir de l'ombre quelque sinistre apparition.

— Je viens de faire un horrible rêve...— balbutia-t-elle en frissonnant.—Lucien pâle et souillé de sang tendait vers moi ses mains et j'entendais sa voix me dire:—"Je vais mourir... venez... je veux vous voir encore une fois..."

La jeune femme fut prise soudain d'une sorte de délire.

—Il m'appelle et je n'irais pas?... balbutia-t-elle en s'élançant hors du lit.—Je le laisserais mourir ainsi?... Non!... non!...

Mme de Trèves était en ce moment sous l'empire d'une surexcitation passagère, d'un accès de fièvre chaude.

Elle ne raisonnait plus.—La folie envahissait son cerveau.

A la hâte elle se vêtit, alla dans son cabinet de toilette prendre une pelisse dont elle s'enveloppa, un chapeau dont elle rabattit sur son visage la voilette épaisse.

Tout en procédant d'une façon presque inconsciente à cette toilette rapide, elle murmurait des mots coupés parmi lesquels revenaient ceux-ci:

— S'il va mourir, je lui dirai adieu, s'il est mort, j'appuierai mes lèvres sur son front... le premier... le dernier baiser...

Onze heures du soir allaient sonner.

Mme de Trèves quitta son appartement, sortit du Chalet, traversa le parc et se rendit au bâtiment des écuries, où Jacques Hâbert avait sa chambre.

Elle connaissait la situation de cette chambre et frappa doucement à la porte.

Le muet vint ouvrir aussitôt.

Reentrant à peine d'une longue course nocturne dans les bois, il ne s'était point encore couché.— Une petite lanterne éclairait l'étroite pièce.

— Jacques—lui dit la baronne d'une voix à peine distincte — je peux toujours compter sur ton dévouement, n'est-ce pas?

En voyant Léonide, Jacques avait éprouvé une surprise plus facile à comprendre qu'à décrire.—Pour toute réponse, il prit les mains glacées de la jeune femme et les appuya contre son cœur.

—Oui, je comprends... ton cœur est à moi...— Alors il faut m'obéir...

Jacques fit signe qu'il était prêt.

— On peut sortir du parc sans passer par la grille, n'est-ce pas?— On peut ouvrir la petite porte?

Le muet répondit par un geste affirmatif.

Madame de Trèves continua:

— Ne t'étonne de rien... ne me juge pas... obéis...— Je veux aller cette nuit à Coyo... je veux voir M. d'Harblay qui se meurt.— J'ai besoin de toi pour m'ouvrir la porte que tu connais... j'ai besoin de toi pour me conduire... Feras-tu cela?

— Je le ferai!—répliqua le regard de Jacques.

— Viens donc!

Le vieillard éteignit sa lumière, prit une clef pendue au mur et guida la jeune femme vers la poterne donnant sur les bois.

Il l'ouvrit.

Tous deux sortirent.

XLVIII

Le muet et Mme de Trèves suivirent sous bois une sente étroite bordée de buissons dont les épines éraillaient la robe de Léonide.

On parvint à la route.

Elle était, ou du moins elle semblait déserte;— on n'entendait aucun bruit dans les ténèbres.

Jacques, ne voulant point fatiguer la jeune femme, essayait de donner à sa marche une allure modérée, mais Léonide l'entraînait.

Poussée par un délire fait tout à la fois d'amour et d'angoisse, la pauvre enfant ne marchait pas, elle courait.

Nous allons devancer Mme de Trèves et son guide dans la demeure de M. d'Harblay.

Après le départ du docteur Marais une fièvre violente s'était emparée de Lucien, malgré la potion calmante administrée par son confrère.

Effrayée par les hallucinations résultant de cette fièvre, Mme d'Harblay, nous le savons, avait envoyé à Chantilly prier le médecin de revenir au plus vite.

Dans l'après-midi le docteur se rendit à Coyo.

L'état de Lucien lui parut plus inquiétant qu'il ne l'avait supposé d'abord;—il ne changea rien cependant à ses premières indications et il prescrivit de donner régulièrement la potion.

— La fièvre cèdera — dit-il — et l'état général de notre blessé se modifiera d'une façon toute favorable.

Madame d'Harblay, qui ne quittait pas d'une minute le chevet de son fils, se sentit un peu rassurée.

Les pronostics du docteur Marais se réalisèrent.

Vers neuf heures du soir la fièvre diminua graduellement, les hallucinations disparurent et Lucien recouvra toute sa connaissance.

Il jeta un regard autour de son lit et vit sa mère attentive, les yeux fixés sur lui.

— Mère,—dit-il— tu me veilles...

— Oui, chère enfant...—Comment te trouves-tu?...

— Mieux, mais bien faible...— Je sors d'un terrible accès de fièvre, n'est-ce pas?

— Oh! oui, terrible...

— J'avais le délire?... Je parlais tout haut?

— Sans doute...

— Qu'ai-je dit?

— Des mots interrompus... des phrases incompréhensibles... — Un seul nom revenait à chaque instant sur tes lèvres...

— Quel nom?

— Celui de Mme de Trèves.

Lucien tressaillit.

— Mon confrère de Chantilly est allé au chalet de Lamorlaye?— demanda-t-il...

— En te quittant...

— Est-il revenu ici depuis?

— Oui, vers six heures et demie...—La violence de la fièvre m'inquiétait...— Je l'ai envoyé chercher... — Il m'a juré que je m'alarmais à tort. — Comment avait-il trouvé M. de Trèves?

— Très souffrant...—Il ne m'a point caché que son état lui semblait grave.

— Grave!— répéta Lucien avec un accent de colère.—Et je suis là, cloué sur ce lit!...

— Cher fils, je t'en supplie, éloigne de ton esprit toute préoccupation... — dit Mme d'Harblay d'une voix caressante.— Songe à toi, en ce moment, et rien qu'à toi...— Tu penseras au baron quand tu seras guéri, ce qui ne tardera guère... Ta vie m'est précieuse... je n'ai que toi au monde à aimer...— Ménage-toi donc!...— J'ai écrit un mot à ton ami le médecin de Senlis...—Il viendra très certainement et pourra sans doute, pendant quelques jours, visiter une partie de tes clients...—Tout ira bien... n'aggrave pas ton mal en te forgeant des chimères...

— Tu as raison...—Je serai calme.

— A la bonne heure!

— Est-on venu du chalet de Lamorlaye demander de mes nouvelles?

— Deux fois...

— Qui?

— D'abord le muet qui t'a ramené ici la nuit dernière...

Un rayon de joie illumina le visage de Lucien.

Il se disait que Léonide avait envoyé Jacques.

Mme d'Harblay reprit:

— Le jardinier du chalet est venu ensuite...—C'est Madeleine qui lui a parlé.— J'étais auprès de toi et ne voulais point te quitter...

— Venait-il de la part du baron, ou de la part de Mme de Trèves?...—demanda le blessé d'une voix émue.

Mme d'Harblay regarda son fils. Ce nom, prononcé si souvent dans le délire de la fièvre, Lucien venait de le répéter avec le même accent.

Elle comprit.
— Je ne sais pas, cher enfant... — répondit-elle.

Lucien laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Il faut prendre une cuillerée de potion... — continua la vieille dame.

— Quelle heure est-il, mère?... —

— Bientôt onze heures et demie.

— Il faut aller te reposer... —

— Je n'éprouve aucune fatigue... —

Je compte bien veiller toute la nuit... —

— Et moi je te conjure de n'en rien faire... — Je me sens beaucoup mieux... — Je n'ai besoin que de sommeil... — La nuit dernière tu ne t'es pas couchée... — Je te défends d'user ainsi de tes forces... —

— Eh bien! je t'obéirai, mais un peu plus tard... — Madeleine achève de ranger en bas... — Quand elle aura fini j'irai me mettre au lit, mais elle veillera dans ma chambre, à portée de ta voix... —

— Comme tu voudras, mère... —

En ce moment un coup de marteau retentit à la porte donnant sur la rue.

Lucien et sa mère échangèrent un regard où se lisait leur surprise.

— Qui peut venir à cette heure? — demanda tout haut Mme d'Harblay.

Le jeune médecin avait senti brusquement son cœur battre plus vite, sans motif appréciable.

On entendit une porte s'ouvrir.

— Sans doute — dit la vieille dame — quelqu'un qui n'est pas au fait de ton accident t'envoie chercher pour un malade... —

Lucien prêtait l'oreille.

— Ecoute... — murmura-t-il. —

— Ecoute... —

L'escalier de bois résonnait sous des pas rapides.

— Madeleine, la paysanne venue pour aider au ménage, entra dans la chambre.

— Qu'y a-t-il? — demanda madame d'Harblay.

— C'est une dame, madame, qui veut absolument voir monsieur le docteur, quoique je lui aie répondu que ce n'était pas l'heure des visites, et que monsieur le docteur dormait probablement... —

Le jeune médecin ne perdait pas une de ces paroles.

Un tremblement nerveux agitait ses mains.

La paysanne poursuivit.

— Ça doit être une dame du chalet de Lamorlaye, car elle est avec le muet qui est déjà venu tantôt.

Mme d'Harblay jeta sur son fils un coup d'œil interrogateur.

— Faites monter, je vous en prie, ma mère... — dit vivement Lucien.

— Madeleine tourna sur ses talons et disparut.

M. d'Harblay rayonnant, appuyant ses deux mains sur son cœur qui battait à se briser, balbutia :

— C'est elle, ma mère... C'est elle.

Léonide, suivie de Jacques Häbert, parut dans le cadre de la porte.

En voyant Lucien pâle d'émotion, les yeux brillants d'un feu qu'elle prit pour celui de la fièvre, la tête enveloppée de bandages, elle s'élança vers lui, se mit à sangloter, saisit une des mains qu'il lui tendait et s'écria :

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

Mme d'Harblay avait reconnu la baronne de Trèves, malgré la voilette baissée qui cachait une partie de sa figure.

Elle s'inclina devant la visiteuse et sortit discrètement, en refermant la porte derrière elle.

Jacques Häbert resta debout auprès de cette porte, comme s'il avait mission de veiller sur Léonide ou sur Lucien.

Des larmes de joie coulaient des yeux du jeune médecin. — Il pressa contre sa bouche les mains de la baronne et les couvrit de baisers.

Brusquement, au contact des lèvres de Lucien, se dissipa le fiévreux délire qui venait d'entraîner Léonide à travers les ténèbres et les bois, jusqu'à cette maison, jusqu'à cette chambre, jusqu'à cette couche.

La jeune femme se redressa, effrayée, tremblante.

— Oh! qu'ai-je fait? — balbutia-t-elle en dégageant ses mains pour cacher son visage que la pudeur et la honte empourpraient.

— Vous êtes venue me donner la force et la volonté de vivre... — répondit M. d'Harblay d'une voix presque indistincte. — Vous êtes venue m'apporter un peu de bonheur. Merci... —

— Ne me remerciez pas! — répliqua Léonide... — Oubliez une démarche folle dont je suis coupable, mais non responsable... — J'ai fait un rêve affreux. Je vous savais blessé. Je vous ai vu étendu sur ce lit, la figure tachée de sang... Il m'a semblé que vous m'appeliez, prêt à mourir... Je me suis levée... je suis partie... je suis venue... pour vous dire... —

Elle s'interrompit.

— Pour me dire? — répéta Lucien haletant.

— Que si vous m'aimiez il fallait vivre... que je vous ordonnais de vivre... —

Ayant ainsi parlé, Léonide s'élança vers la porte qu'elle ouvrit, descendit l'escalier et sortit de la maison sans tourner la tête.

Jacques Häbert la rejoignit, et tous deux reprirent le chemin de Lamorlaye.

Une heure après cette visite inattendue Lucien dormait d'un calme sommeil.

Jusqu'à ce jour il avait vécu dans des alternatives d'espérance et de doute.

Maintenant il ne doutait plus. — Il était sûr d'être aimé.

Laissons s'écouler un intervalle de cinq jours.

Lucien d'Harblay allait de mieux en mieux. — La blessure de sa tête se cicatrissait; — il commençait à se lever, à marcher dans sa chambre; — ses confrères de Senlis et de Chantilly lui donnaient l'assurance qu'à la fin de la semaine il pourrait sortir et se rendre comme d'habitude chez ses clients.

Chaque matin on venait du Chalet de Lamorlaye prendre de ses nouvelles et lui donner de celles du baron Max. — Le nom de Léonide n'était pas prononcé, mais le docteur savait bien qu'on venait de sa part.

M. de Trèves continuait à garder la chambre par ordre du médecin de Chantilly qui craignait une rechute.

Léonide et la douairière cherchaient à égayer par leur présence les trop longues journées que Max passait dans le cabinet de travail attendant à sa chambre.

Elles n'y parvenaient pas.

Le baron était devenu sombre, taciturne, hypocondriaque.

Il se plaignait d'une continuelle pesanteur du cerveau.

Parfois, quand son regard s'attachait sur Léonide, un sourire venait à ses lèvres, mais ce sourire s'éteignait presque aussitôt.

Le docteur Marais ne s'expliquait point la lourdeur cérébrale que nous venons de constater.

Il en avait parlé à Lucien qui s'était dit :

— Bientôt je verrai par mes propres yeux et, connaissant à fond cette nature étrange, peut-être découvrirai-je la cause du mal... —

Ce mal, le médecin de Chantilly n'hésitait point à l'attribuer à l'accident dont Max avait été victime.

Lucien niait carrément que ce fût possible, et plus que jamais il affirmait que M. de Trèves, absolument guéri par la cautérisation faite en temps utile, ne pourrait subir à aucune époque une crise d'hydrophobie; il se proposait même de rédiger à ce sujet un mémoire détaillé, de l'envoyer à l'Académie de médecine et de le publier dans les feuilles spéciales.

L'absence du docteur d'Harblay était pour une grande part dans l'état maladif du baron, dans sa taciturnité, dans son hypocondrie.

Il doutait de sa guérison complète — nous le savons déjà — et il avait peur.

Le retour de Lucien ferait naître en lui la confiance, et par suite modifierait absolument ses dispositions d'esprit.

Georges de Nerville, gardant son masque habituel d'indifférence, étudiait avec soin les symptômes qui se manifestaient chez son cousin.

— Qu'il succombe à l'hydrophobie — se disait-il — ou qu'une complication inattendue me débarrasse de lui, peu importe... — L'essentiel est qu'il meure... — Léonide ne sera véritablement facile à vaincre que lorsqu'elle se trouvera libre et complètement isolée, maîtresse de tous ses droits et n'ayant plus de devoirs à remplir... — Alors, et seulement alors, je pourrai, sans me heurter contre une inflexible résistance, lui imposer mes volontés... — Mon heure arrivera certainement, mais il faut attendre... — Eh bien! j'attendrai... —

A mesure que s'écoulait le temps, l'agitation de Max augmentait.

Une idée fixe hantait son cerveau.

Le nom de Lucien revenait sans cesse à sa bouche.

— Quand donc reverrons-nous le docteur? — demanda-t-il dix fois par jour.

— Bientôt... — répondaient Léonide et la douairière.

— Il a promis de venir habiter le Chalet... —

— Sans doute, mais sa blessure retarde forcément la réalisation de cette promesse... —

— Je voudrais le voir... —

— Patientez... —

Léonide, elle aussi, souhaitait avec ardeur la prompte guérison de Lucien d'Harblay.

Il lui semblait, ne le voyant pas, que quelque chose manquait à sa vie.

Mais, toujours en lutte contre son amour elle murmurait :

— Pourquoi faut-il que Max ait impérieusement besoin de lui?... — Mieux vaudrait qu'il ne revînt plus, qu'il ne revînt jamais... —

Quoiqu'on touchât à la fin de l'automne, l'atmosphère, ce jour-là, était lourde, chargée d'électricité, et des signes à peu près infaillibles annonçaient un orage à courte échéance.

Max, quoique faible encore et fatigué par cette chaleur énervante, avait voulu descendre déjeuner.

— A-t-on des nouvelles de Lucien d'Harblay? — demanda-t-il.

La baronne Germaine répondit par une question :

— Le docteur Marais ne t'en a-t-il pas donné ce matin?... —

— Sans doute... — s'écria M. de Trèves avec impatience — mais j'en



"CETTE SENSATION KRUSCHEN" en CHINE

Les somptueux vêtements dont se parent les jeunes Chinoises témoignent de l'opulence de l'Orient, mais leur beauté dépend dans une très grande mesure de l'état de santé et d'activité dans lequel elles savent se garder. Au pays du Soleil Levant on dit aussi

de ces femmes qu'elles éprouvent "cette sensation Kruschen".

L'habitude de la "dose quotidienne" de Kruschen a été adoptée par les femmes de Chine comme par celles de plus de 100 autres pays. Elles aussi savent maintenant par expérience qu'en stimulant les organes éliminateurs, les Sels Kruschen contribuent à débarrasser le corps des résidus de la digestion et les aident à se garder actives et bien portantes.

Les Sels Kruschen aident encore à purifier le sang — et un sang pur est la base même de la beauté.

SELS KRUSCHEN

SI vous aimez le CINEMA VOUS aimerez LE FILM

Il vous apporte chaque mois, en plus d'un Roman d'Amour Complet

toutes les plus importantes nouvelles des STUDIOS FRANÇAIS et celles non moins intéressantes des STUDIOS AMERICAINS

CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES 10 cts.

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

voudrais d'autres... de plus certaines, de plus sérieuses... — Le docteur Marais ne m'inspire aucune confiance. — Je crois qu'il me trompe...

— Dans quel but?
— Dans le but de me rassurer, pardieu!!

— Mon ami! — fit Léonide. — Jacques Hâbert est allé à Coye... Il a vu M. d'Harblay dont la convalescence fait positivement de grands progrès et qui viendra dans quelques jours...

— On me dit la même chose depuis une semaine! — répliqua Max. — Je suis impatient... Le docteur d'Harblay m'est indispensable!... Je veux qu'il vienne...

— Il ne peut sortir encore...
— Eh bien! j'irai le trouver, moi...
— Ce serait une grande imprudence!

— Pourquoi donc?... — Le soleil est chaud... il n'est même que trop chaud!.. Le grand air me fera du bien... D'ailleurs je ne suis plus malade et je dois une visite au docteur l'Harblay qui m'a guéri et qui est moins que je la lui rende!... Je veux me conduire en gentleman, et tous les raisonnements du monde ne m'empêcheront pas d'aller à Coye... — Il est donc inutile de combattre ma détermination... absolument inutile.

Max s'emportait sans motif. Une surexcitation singulière s'emparait de lui.

— Je t'accompagnerai si tu veux... — dit Georges de Nerville.

— Oui, nous irons ensemble...
Léonide hasarda une dernière observation.

— Le ciel est très chargé... — murmura-t-elle timidement... — L'orage peut éclater d'un moment à l'autre...
— Eh bien, — répondit le baron sèchement — qu'est-ce que ça peut nous faire? Depuis quand, mon cousin et moi, avons-nous peur de la pluie?...

Puis, s'adressant au valet de chambre qui servait à table, il ajouta:
— Donnez l'ordre d'atteler la victoria.

Le domestique sortit.
En ce moment le visage de Max était inquiétant. Les traits contractés, la lèvre inférieure tombante, le pli profond creusé entre les sourcils, le cercle de bistre estompant le contour des paupières, donnaient au jeune homme l'air d'un vieillard.

On vint annoncer que la voiture était prête.
M. de Trèves y monta avec son cousin et dit au cocher:

— A Coye... chez le docteur d'Harblay...

Les chevaux partirent rapidement. A mesure qu'on approchait du but de la course, Max sentait se dissiper son oppression et devenait joyeux.

La victoria fit halte à la porte de la maison qui nous est connue.

Max sauta lestement à terre et mit le marteau en branle.

La paysanne Madeleine vint ouvrir. Elle connaissait de vue le visiteur et fit un geste de surprise.

— Monsieur le docteur — cria-t-elle ensuite. — Monsieur le docteur, c'est M. le baron de Trèves...

On ne mentait point en affirmant que la convalescence de Lucien était très avancée; — il ne sortait pas encore, mais il donnait des consultations chez lui.

En ce moment il se trouvait seul dans son cabinet.

Il entendit la voix de Madeleine et il s'empressa d'accourir au devant de Max.

— Soyez le bienvenu, monsieur le baron... — lui dit-il en le regardant avec attention. — Je suis heureux de

vous voir, mais vous venez d'être souffrant... votre sortie d'aujourd'hui n'est-elle pas une imprudence?...

M. de Trèves répondit en lui serrant les mains:

— Si c'est une imprudence, tant pis! — Vous ne venez pas à moi, je viens à vous.

Lucien introduisit les deux cousins dans son cabinet et les fit asseoir.

Georges, ne perdant pas de vue le docteur, semblait épier ses impressions sur son visage.

M. d'Harblay continuait son examen.

L'altération des traits l'étonnait.

— Vous avez souffert... — dit-il. — Vous souffrez encore...

— C'est vrai, — répliqua M. de Trèves — mais n'allez pas vous abuser, cher docteur, sur la cause de ma souffrance... — Depuis que vous êtes absent du Chalet, je ne vis plus... — Il me semble qu'un vide immense s'est fait autour de moi et que tout me manque... — Votre abandon serait ma mort...

Max parlait avec fièvre.

— De grâce, calmez-vous! dit Lucien en lui prenant les mains à son tour. — Je suis touché profondément de la sympathie, de l'estime, que vous voulez bien me témoigner et que je suis fier de vous inspirer, mais pourquoi vous préoccuper de mon absence involontaire au point de vous en rendre malade?... — Victime d'un accident qui me clouait ici, je pensais à vous et j'avais de vos nouvelles par le docteur Marais.

— Je ne conteste pas le mérite de votre confrère. — interrompit M. de Trèves — mais il m'inspire peu de confiance...

— Heureusement me voilà hors d'affaire... continua le jeune médecin — dès demain vous aurez ma visite.

— Faites cela, cher docteur, et je serai guéri, rien que par votre présence... — Quand vous n'êtes pas là, j'ai peur...

— La peur dont vous me parlez n'a point de raison d'être...

— C'est possible, mais je lutte vainement contre elle... Je ne puis la chasser...

— Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions?

— Des questions médicales? — demanda Max avec un petit frisson.

— Oui.

— L'état de surexcitation fiévreuse dans lequel vous me voyez vous inquiète, n'est-ce pas?

— Non, mais il me préoccupe... — Je ne sais que trop d'où il vient... — Toutes mes affirmations n'ont pu arracher de votre esprit le doute qui vous obsède, l'épouvante qui vous mine... — Vous vous tuez vous-même avec vos terreurs insensées...

— Quand vous êtes là ces terreurs disparaissent.

— Aussi je vous répète que dès demain j'irai au Chalet.

— Pour ne plus le quitter, n'est-ce pas? — dit M. de Trèves impétueusement.

— Je tiendrai le plus tôt possible la promesse que je vous ai faite...

— Le plus tôt possible... — répéta Max — c'est trop vague.

— Eh bien! dans très peu de jours je serai votre commensal.

— A la bonne heure...

— Maintenant, je vous en prie, rentrez... — Vous avez besoin de repos, et le mouvement de la voiture peut vous fatiguer...

— Je crois le contraire... — Le grand air me semble bon... — J'aurais voulu faire un tour en forêt...

— Vous y tenez beaucoup?

— Oui, beaucoup...

— Eh bien! je vous le permets, à une condition...

— Laquelle?

— C'est que votre promenade sera courte, car l'orage peut éclater d'un moment à l'autre...

— Fiez-vous à moi, docteur — dit M. de Nerville. — Je ne laisserai pas mon cousin Max s'attarder...

Max avait quitté son siège.

— Regardez-moi, cher docteur — s'écria-t-il d'un ton joyeux. — Je suis sûr que vous ne me reconnaissez déjà plus!... — Il me semble que je suis un autre homme. — Je vous ai vu cinq minutes et me voilà calmé!... — A demain! vous en prenez l'engagement solennel!...

— Vous pouvez compter sur moi...

De nouvelles poignées de mains furent échangées et les jeunes gens, reconduits jusqu'au seuil de la maison par M. d'Harblay, remontèrent dans la voiture qui prit le chemin des étangs.

Lucien les regarda s'éloigner.

Son visage était devenu sombre. — Une ride profonde se creusait sur son front.

— Il n'est que temps d'agir... — se dit-il. — Le malheureux se frappe...

— Avant huit jours il serait fou à lier... — Encore une fois je ferai mon devoir...

La victoria, menée rapidement par des trotteurs trois quarts de sang, soulevait sur la route des tourbillons de poussière.

— Il me semble que nous ne marchons pas!... dit Max brusquement.

Ces chevaux trottent sous eux... — Je voudrais aller vite... C'est si bon, la vitesse...

Georges, surpris de l'accent étrange avec lequel son cousin venait de prononcer ces paroles, le regarda à la dérobée.

M. de Trèves poursuivit en s'adressant au cocher:

— Rendez la main, Richard!... Rendez la main, que diable!... — C'est le train de la malle des Indes que je veux!...

Le cocher obéit.

L'allure des chevaux s'accéléra.

— A la bonne heure! — cria Max — c'est un peu mieux ainsi... — Passez par la forêt... — Je me sens bien... — totu à fait bien...

Et les mains crispées sur les cousins, la tête nue penchée en avant, il présentait son front brûlant à l'air rafraîchi par la vitesse des trotteurs, et riait d'un rire nerveux.

— Ma parole d'honneur — se disait Georges — il a l'air d'un fou, ce cher baron!...

Max reprit:

— Gagnez la ferme de Commelle... et du train, surtout! du train!...

L'étonnement de M. de Nerville se changeait en inquiétude; son cousin lui faisait presque peur.

— Souviens-toi de la recommandation du docteur, mon cher ami... — dit-il. — Le ciel devient noir comme de l'encre et la chaleur redouble... — Nous allons avoir de l'orage...

— Eh! bien, tant mieux!... qu'il vienne, l'orage! — Je voudrais entendre gronder le tonnerre et la foudre éclater... — Ça serait drôle! — Allons, Richard!... du train! du train!...

Le cocher, se retournant à demi sur son siège, regarda son maître d'un air singulier.

Il se demandait, lui aussi:

— Est-ce que M. le baron devient fou?...

Soudain une rafale, passant sur les cimes des arbres, fit frissonner et gémir les feuillages.

En même temps une obscurité crépusculaire, remplaçant l'éclat du jour, enveloppa la forêt.

On arrivait par une large avenue aux étangs de Commelle, près de la ferme.

— Prenez la route des étangs? — commanda Max.

Le cocher fit décrire à son attelage une courbe savante et gagna le chemin indiqué.

Les rafales se succédaient. — Des grondements sourds montaient à l'horizon.

Un immense éclair — le premier — déchira les nuages entassés.

M. de Trèves battit des mains pour applaudir, et son rire nerveux redoubla d'intensité.

— Positivement il est fou! — pensait Georges.

Les chevaux épouvantés se cabraient.

Un coup de tonnerre retentit, strident, métallique, assourdissant.

L'attelage partit ventre à terre, sans qu'il fût possible au cocher de le retenir.

— Tonnerre du diable! — dit M. de Nerville à haute voix. — Nous sommes emballés...

— Ça devait finir comme ça? — répliqua philosophiquement le cocher.

— Bravo! — glapissait Max. — Bravo!... — Ça va bien!

On était à la hauteur de la troisième chaussée des étangs.

La voiture légère, emportée à une vitesse de dix lieues à l'heure, bondissait et craquait.

Max se leva tout debout.

— La troisième chaussée... — fit-il d'une voix sifflante. — Nous sommes juste à l'endroit où on a voulu assassiner mon ami Lucien... Ah! ah! ah!

Et de nouveau il se mit à rire.

Les éclairs et les détonations se succédaient.

— Pour le coup nous sommes flambés! — s'écria le cocher qui s'épuisait à peser sur les guides sans le moindre résultat.

Les chevaux, que rien au monde ne pouvait plus maîtriser désormais, venaient de se jeter sur la chaussée et couraient avec une vitesse de locomotive vers les barrières servant de garde-fous aux étangs.

M. de Trèves restait debout et semblait ivre de joie.

Georges, livide, se cramponnait à la capote rabattue.

Malgré l'imminence du péril, et très convaincu qu'un malheur était inévitable, le cocher ne perdait pas la tête.

— Tenez-vous bien, messieurs... — dit-il... — La secousse sera terrible...

A cette minute précise, les chevaux heurtèrent du poitrail la barrière qui craqua sous le choc, et s'abattirent, empêtrés dans leurs traits.

En même temps retentit un cri terrible.

Max, toujours debout, venait d'être lancé par dessus la barrière et se débattait dans les eaux profondes de l'étang...

L

L'orage s'était déchainé tout à fait.

Les rafales pliaient les arbres, et la pluie torrentielle fouettait les eaux avec un bruit sinistre.

— Il est perdu!... — s'écria Georges de Nerville dont l'affolement semblait complet.

A cette exclamation de découragement le cocher répondit:

— Il faut le sauver...

Et, descendant du siège où il s'était maintenu, il ne prit que le temps d'ôter sa redingote de livrée et sauta dans l'étang.

Très habile nageur, en deux brassées il atteignit le corps de Max qui

(Lire la suite page 35)

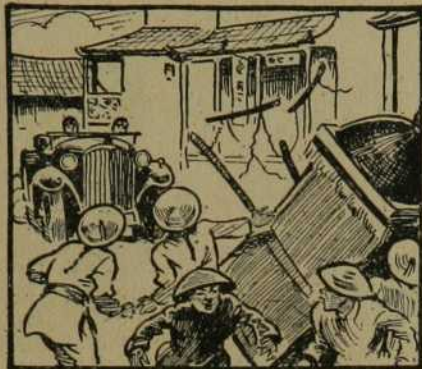


LE TOUR *du* MONDE

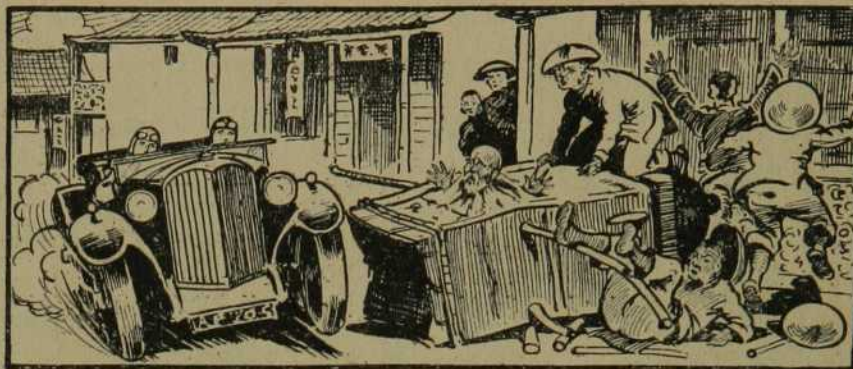
EPISODE NUMERO 26



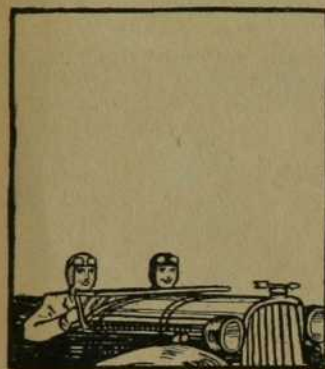
1—Après leur aventure avec les policiers chinois, Dick et Ken doivent fuir.



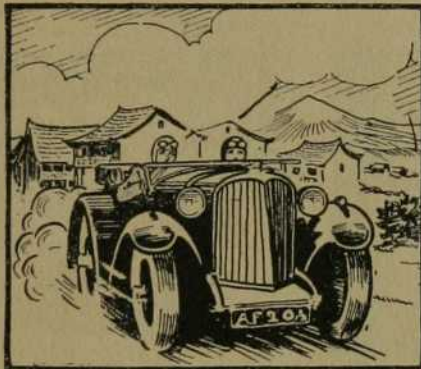
2—Auparavant, il leur faut réparer le réservoir de l'auto et se procurer de la gazoline.



3—Au moment où ils allaient démarrer, survint de nouveau le palanquin du mandarin. Dick poussa l'accélérateur. Les porteurs et les gardiens se rangèrent en hâte le long des maisons.



Dick et Ken sont maintenant en Chine et se dirigent vers Canton.



4—Après la sortie de la petite ville, nos amis filent rapidement sur la route poussiéreuse.



5—Bien que tout trempés par leur bain forcé dans la rivière, ils ne voulaient pas arrêter.



6—Deux jours plus tard, après un voyage très rapide, ils entraient dans la grande ville de Canton.



7—De là, ils devaient prendre un paquebot pour se rendre à San Francisco, aux Etats-Unis.



8—Ils réservèrent leur cabine sur un bateau qui partait le lendemain matin.



9—En attendant, ils n'avaient rien de mieux à faire que de visiter cette grande ville chinoise. Ils louèrent des pousse-pousse trainés par des Chinois très bon coureurs.



10—Ils arrivèrent dans le quartier indigène, aux maisons basses et très misérables.



11—Tout à coup, ils entendirent des cris. Sans hésiter, ils coururent dans une ruelle.



12—Mais ils se sentirent soudain saisis par en arrière et frappés à coups de bâtons.



13—A moitié assommés, ils furent conduits devant un seigneur, chef de bandits terribles.

(A suivre dans le prochain numéro)

PERDU DANS LA JUNGLE [Suite et fin]



1—Pendant que les nègres préparent le supplice de leurs prisonniers, ceux-ci cherchent à s'évader.



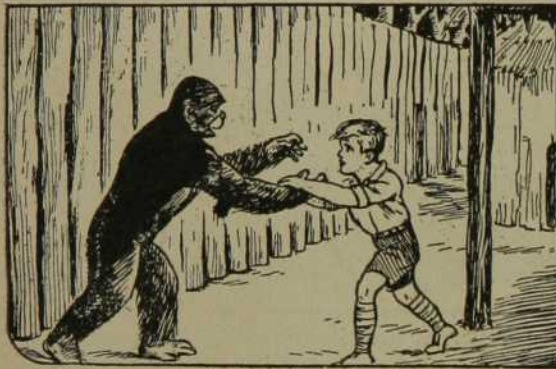
2—Le planteur est désespéré car, blessé, il ne peut marcher. Jacques le console.



3—Ecartant silencieusement les lianes qui forment le mur, Jacques fait une ouverture.



4—Quelle n'est pas sa surprise de voir son ami Ooga perché dans un arbre.



5—Ooga saute à l'intérieur du village et rejoint celui qui lui avait sauvé la vie quelques jours auparavant.



6—Jacques lui fait signe de le suivre en silence. Puis il grimpe dans la hutte élevée afin de s'orienter.



7—Les parents du petit Jacques sont d'abord très effrayés en voyant entrer Ooga, mais Jacques les rassure.



8—Le plan d'évasion est vite décidé. Pendant que Jacques veillera, Ooga portera le planteur blessé.



9—Il faut agir car à tout instant un indigène peut entrer dans la hutte et découvrir Jacques et ses parents.



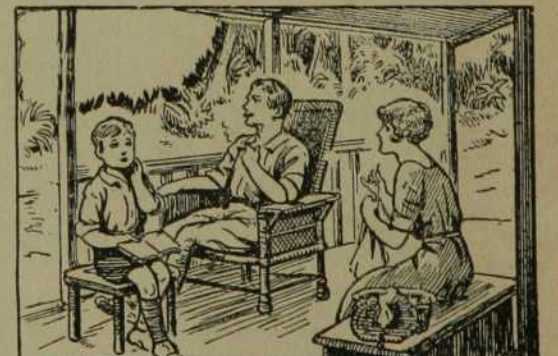
10—La petite troupe atteint enfin le sol et se dirige en courant vers la palissade, où ils espèrent arriver avant d'être découverts.



11—Mais ils ont été découverts au moment de quitter le village. On les poursuit en criant.



12—Ooga s'empare alors d'un solide gourdin et le faisant tourner empêche les indigènes d'avancer.



13—S'appuyant sur sa femme et sur Jacques, le planteur réussit enfin à atteindre sa maison en ruine.



14—Le planteur trouva de nouveaux serviteurs qui l'aiderent à restaurer l'habitation dévastée.



15—Mais que devenait Ooga? Ce ne fut que plusieurs jours après qu'on le vit réapparaître.



16—Il n'avait pas trop souffert de sa lutte contre les nègres. Désormais il sera l'inséparable compagnon de Jacques. FIN

La Conquête du Bonheur

(Suite de la page 32)

ne se débattait plus que faiblement, et il le poussa vers la berge.

— Vite, monsieur de Nerville... vite... un coup de main...—fit-il avec un accent d'autorité au moment de toucher le bord.

Ne pas venir en aide au brave garçon qui réclamait son secours était impossible.

Georges descendit au milieu des roseaux, saisit par les épaules le corps du baron inanimé que le cocher souleva par les pieds, et tous deux le portèrent dans la voiture, où ils l'étendirent.

Ceci fait, le cocher releva les chevaux qui, blessés gravement au poitrail et couronnés jusqu'aux os des genoux tremblaient de tous leurs membres;—il remonta sur son siège, tandis que M. de Nerville s'asseyait à côté de Max inanimé pour le soutenir, et les trotteurs, si ardents naguère, reprirent au pas, en boitant et tête basse, le chemin de Lamorlaye.

Derrière les rideaux de l'une des fenêtres du Chalet, la baronne Germaine et Léonide guettaient le retour des deux cousins.

— Il est arrivé un malheur!— s'écria la jeune femme en voyant Max étendu sur les coussins de la victoria désemparée.

Et elle s'élança dans l'escalier, suivie de la douairière qui poussait des gémissements sourds.

Déjà les domestiques entouraient la voiture.

Georges leur ordonnait de transporter le baron de Trèves dans sa chambre.

— Chère tante, chère cousine...—dit-il ensuite — calmez-vous...— La chose est plus grave en apparence qu'en réalité...— Max n'est point blessé... Il ne tardera guère à reprendre connaissance.

Et M. de Nerville raconta brièvement ce qui s'était passé, tout en gagnant avec les deux femmes l'appartement de son cousin.

Dès que M. de Trèves fut dans son lit, chaudement couvert, il revint à lui, mais il grelottait de fièvre et il divaguait.

— Un médecin... — commanda Léonide—vite un médecin...

— Qu'on aille chercher le docteur d'Harblay...— ajouta la douairière— Quand il connaîtra l'accident il n'hésitera point à venir, puisqu'il est valide... Qu'on attelle une voiture fermée et qu'on parte à l'instant...

En cinq minutes un coupé fut attelé et Georges, conduit par Jacques Hâbert, se rendit à Coyo.

Lucien était toujours dans son cabinet.

Lorsqu'il aperçut M. de Nerville il pressentit que quelque fait très grave venait de se produire, et il demanda :

— Que se passe-t-il?...— Il ya un malheur, n'est-ce pas?

— Oui.

Et Georges recommença son récit pour le docteur.

— M. de Trèves était à coup sûr sous l'empire d'un accès de folie ou de fièvre chaude...— murmura Lucien.

— On vous attend au Chalet...— poursuivit le cousin de Max.

— Je n'hésite pas à m'y rendre, croyez-le bien...— Le temps de prévenir ma mère et je suis à vous...

— Allez, cher docteur...

Lucien sortit.

Quand il eut refermé la porte, Georges se dit tout bas :

— Médecin maudit, tu auras beau faire, cette fois tu ne le guériras pas! Je veux que Léonide soit veuve...

Le jeune docteur monta chez sa mère.

— Je sors...—dit-il.

Mme d'Harblay fit un geste d'étonnement.

— Aujourd'hui et par ce temps orageux!...—murmura-t-elle.

— Il le faut...—On vient me chercher en voiture pour me conduire au Chalet...—Un accident grave est arrivé à Monsieur de Trèves... Ma présence est indispensable...

— Va donc, puisqu'il le faut...

— Mère, donne-moi mon agenda, je te prie...

— Où est-il?

— Il doit se trouver dans la poche de côté du vêtement que je portais la nuit où j'ai été blessé.

Mme d'Harblay secoua la tête.

— Ce vêtement était souillé de poussière et de sang...— répondit-elle. —J'ai visité moi-même les poches avant de l'envoyer nettoyer...—L'agenda dont tu parles n'y était point...

Lucien pâlit.

— En es-tu sûre, mère? demanda-t-il.

— Oh! parfaitement sûre...—Voici, sur cette table, ce que contenaient les poches; ta petite trousse de campagne, un bistouri et un crayon...— Il n'y avait pas autre chose, je l'affirme.

— Voilà qui me semble étrange.

— Pourquoi?

— J'ai la certitude que j'étais porteur de mon agenda à Pontarmé.

— Ne peux-tu te tromper?

— Non...— Après l'opération j'ai écrit quelques notes sous la dictée de mon confrère de Senlis.

L'agenda a pu glisser de ta poche quand tu es tombé sans connaissance sur la chaussée des Etangs.

— C'est possible, en effet...— dit Lucien dont la préoccupation était visible.—Je le ferai chercher...—A bientôt, mère, je pars...

Le jeune homme embrassa Mme d'Harblay et descendit rejoindre Georges, qui l'attendait avec impatience.

Tous deux montèrent en voiture et le cheval fila vers Lamorlaye.

L'orage avait été aussi court que violent.

Le ciel était redevenu bleu, le soleil dorait les cimes des bois, et à l'horizon un grand arc-en-ciel étalait les couleurs du prisme.

On arriva.

Lucien, la tête encore enveloppée de bandes, mit pied à terre et gagna d'un pas rapide l'appartement de Max.

Léonide, assise auprès du lit, devint pourpre en le voyant entrer.

Néanmoins elle n'hésita pas à lui tendre la main.

— C'est la fatalité qui nous poursuit, docteur!—dit-elle en désignant M. de Trèves.

Lucien ne répondit pas.

Il était déjà tout entier à l'examen de son malade.

Cet examen dura plusieurs minutes.

Un silence de mort régnait dans la chambre.

Enfin M. d'Harblay releva la tête.

— Eh! bien?—demanda Léonide.

— J'ai à lutter contre une maladie grave, madame... répondit Lucien.

— Laquelle?

— Une fièvre cérébrale...

— Une fièvre cérébrale!!— répéta la douairière.— Grand Dieu!!... Mais c'est très dangereux, ce'la!!

— Très dangereux, oui madame la baronne, mais cependant rien n'est désespéré...— Je combattrai le mal de toutes mes forces et j'espère bien le vaincre...

Lucien s'assit au bureau de Max et écrivit son ordonnance.

— Faites préparer immédiatement tout cela à la pharmacie de Chantilly...—dit-il ensuite.—Que cette potion soit administrée ponctuellement au malade...

— Quelles autres prescriptions?...—reprit la douairière.

— Rien que de bien simple...— Il faut surveiller de près M. de Trèves, mais éviter autour de lui le bruit et le mouvement.— Je désire qu'à part la personne chargée de la surveillance dont je parlais, qui que ce soit, en mon absence, n'entre dans cette chambre...

—On vous obéira sans discuter et sans murmurer, cher docteur...— dit la baronne Germaine.— Notre confiance en vous est absolue, vous le savez bien...

Lucien s'inclina.

— Veuillez donc— poursuivit-il— me laisser seul avec le valet de chambre de M. le baron...—J'ai quelques recommandations à lui faire.

Tout le monde se retira, sauf Pierre Lion, très pâle et très agité.— Il aimait son maître, nous croyons l'avoir déjà dit.

— Je crains pour cette nuit un très violent accès de délire...—commença Lucien.— Donc, mon ami, ne vous couchez pas, et tenez-vous prêt à lutter au besoin contre monsieur Max.

—Je lutterai, monsieur, s'il le faut.— Je lutterai respectueusement... Mais est-ce que mon pauvre maître est perdu?

— Je vous répondrai ce que j'ai répondu tout à l'heure à Mme la baronne:—J'espère le sauver...

Le jeune médecin jeta un dernier coup d'œil sur le malade et se retira. Au bas du perron le coupé l'attendait, mais conduit cette fois par le cocher.

Léonide avait chargé Jacques Hâbert d'aller à Chantilly faire préparer chez le pharmacien Godelot, le médicament dont M. d'Harblay avait écrit la formule.

Georges de Nerville riait d'un mauvais rire en regagnant son appartement.

— Ce bon docteur renouvelle sa consigne d'autrefois et interdit à tout le monde la chambre de mon cher cousin—se disait-il.—Naïf docteur!... J'y saurai bien entrer, moi, dans cette chambre, sans que personne le sache...—il faut que Léonide soit veuve!...

Le soir venu, la jeune baronne alla frapper à la porte de l'appartement de son mari.

Pierre Lion vint ouvrir.

— Comment va monsieur de Trèves?—lui demanda-t-elle.

— La fièvre est très violente, madame, mais monsieur le docteur s'y attendait...— Il prévoit même qu'elle redoublera cette nuit...

— Accompagnée de délire, n'est-ce pas?

—Je ne puis cacher à Madame que c'est la crainte de monsieur le docteur...

— Si vous aviez besoin qu'on vous aide, Pierre, appelez-moi, je vous en prie...—Je serai courageuse et calme...

— Puisque madame veut bien le permettre, je prendrais la liberté d'aller chercher madame si j'avais besoin de quelqu'un, mais j'espère n'avoir besoin de personne.

Léonide se retira et le valet de chambre regagna sa place au chevet du malade.

La crise prévue par Lucien d'Harblay arriva vers une heure du matin.

Max eut un terrible accès de délire. Il s'élança hors de son lit et parcourut la chambre comme une bête

Essayez KELLOGG'S SOULAGE L'ASTHME

Des milliers de personnes ont été rapidement soulagées de l'Asthme, de la Fièvre des Foin et des troubles Bronchiques en prenant "Kellogg's Asthma Relief". Vous pouvez soulager vos maux... Jour davantage de la vie... grâce au soulagement qu'offre cette préparation à base d'herbes. "Kellogg's Asthma Relief" a été employé depuis plus de 60 ans par ceux qui souffrent. Vous inhalez simplement la vapeur qui s'en dégage.



A la Pharmacie la plus proche
\$1.00 la boîte; format
échantillon 25¢
S'obtient aussi sous
forme de cigarettes.
Northrop & Lyman
Company Ltd.,
Toronto, Ont.

K63F



C'est un VRAI beau
ROMAN D'AMOUR

que nous publions dans

La Revue
Populaire

de JUILLET

Quand tout vous

par
JOCELYNE Sépare

Des articles illustrés de toute sorte,
susceptibles d'amuser et d'intéresser
toute la famille, jeunes et vieux!...

LA REVUE A LA MODE DONT
TOUT LE MONDE PARLE

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75¢
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour
1 an ou 90¢ pour 6 mois) d'abonne-
ment à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

fauve en cage, cherchant une issue, poussant des cris farouches et prononçant des paroles inarticulées parmi lesquelles on distinguait vaguement les menaces adressées à quelque ennemi invisible.

Pierre Lion eut besoin de toute sa force, de toute son énergie, pour empêcher son maître d'ouvrir une fenêtre et de se précipiter.

L'accès dura vingt minutes environ.

Au bout de ce temps, M. de Trèves, épuisé par la violence même de l'accès, se laissa ramener à son lit, tomba comme une masse sur les matelas et s'endormit d'un sommeil profond.

Laissons la maladie du baron Max suivre son cours régulier et prions nos lecteurs de nous accompagner à Chantilly, dans le magasin acheté par Mariette Mutel à madame veuve Pareur.

La ci-devant cocotte devenue commerçante, et point du tout ingambe, avait été obligée de prendre une femme de ménage qui venait le matin et partait le soir, vers neuf heures, après avoir fermé la boutique.

Mariette s'était attaché en outre, comme apprentie modiste, une gamine du pays âgée d'environ quatorze ans et qui l'aidait beaucoup.

Très adroite de ses mains, n'ayant point oublié le métier de sa première jeunesse, la boîteuse mit en montre une demi-douzaine de chapeaux de sa façon.

Ils avaient bonne apparence et ce "chic parisien" fort apprécié en province.

Leur succès fut très grand et plusieurs clientes arrivèrent à l'Écureuil.

La papeterie et les journaux se vendaient comme du pain.

Les romans, vieux et nouveaux, se louaient à merveille.

Bref, le commerce prospérait depuis l'installation de Mariette, et cependant la jeune femme ne fut point satisfaite d'abord.

Pourquoi?

Tout simplement parce qu'elle avait compté plus que de raison sur ses goûts champêtres et sur ses aptitudes commerciales pour empêcher l'ennui de l'atteindre.

En réalité la vie de Paris lui manquait. Or, la vie de Paris qu'elle avait comprise et pratiquée jusque-là, c'était sinon l'amour du moins la galanterie, avec ses intrigues, ses fourberies, ses chagrins et ses plaisirs.

Mariette, ayant gâché son cœur et entraîné ses jupes dans une foule d'endroits mal situés, se croyait blasée.

Elle ne l'était point, et elle s'aperçut bien vite qu'elle ne pouvait voir passer un joli garçon sans se rappeler mal à propos ses conquêtes et ses caprices d'autrefois.

Rarement l'occasion se présentait, à Chantilly, de faire les yeux doux aux jolis garçons.

Il en venait cependant quelques-uns chez elle acheter des journaux ou du papier à lettre, mais c'étaient des gens attachés aux écuries de course, palefreniers, jockeys, et grooms que Mariette, habituée à des fréquentations plus aristocratiques, regardait avec une indifférence voisine du dédain.

Assurément elle savait bien que, malgré son joli visage et ses grands yeux provocants, sa difformité lui enlevait le droit de se montrer difficile.

Elle ne rêvait plus de parfaits gentlemen et d'aimables cabotins, ces types si dissemblables que les déclassés aiment d'une tendresse éga-

le, payées par ceux-ci, payant ceux-là...

Un beau jour son choix fut fait.

Elle jeta son dévolu sur un Parisien d'agréable apparence, Jules Cordier entré comme aide-pharmacien chez son voisin M. Godelot.

Un simple couloir séparait la pharmacie du magasin de Mariette.

Le pharmacien Godelot, obligé de quitter Chantilly pour quelque temps, avait laissé son aide — très capable de le suppléer d'ailleurs — seul maître dans la maison.

LI

Jules Cordier, nous l'avons dit, était un garçon fort instruit et très intelligent, mais un viveur de bas étage, à conscience élastique, paresseux, joueur, buveur et libertin.

La vie de province, à laquelle il se résignait pour des raisons qui nous sont connues, ne lui plaisait pas plus qu'elle ne plaisait à Mariette Mutel, et il cherchait tous les moyens possibles de se distraire.

Maître de son temps aussitôt que la pharmacie était close, il passait ses soirées au café, regardant jouer, mais sans jouer lui-même, à son grand regret, car sa bourse était maigrement garnie.

Le travail quotidien de manipulations médicales lui laissait aussi beaucoup de loisirs qu'il ne savait à quoi employer.

Bref, il s'ennuyait à miracle.

Un matin, une carriole s'arrêta devant le cabinet de lecture de la veuve Pareur.

Mariette descendit de cette carriole.

Elle venait prendre possession de son magasin.

Jules Cordier se trouvait sur le seuil de la pharmacie, regardant les passants trop peu nombreux selon lui.

— Voilà une jolie fille! — se dit-il. — Un vrai Grévin!... — C'est dommage qu'elle marche avec des béquilles...

Malgré cette réflexion il s'enquit de ce que sa nouvelle voisine pouvait être.

La province est le pays des potins par excellence.

Mme Duval, l'honorable propriétaire de "l'Hôtel de la Cloche d'or" à Montgrésin, avait quelque peu bavardé.

L'élève en pharmacie apprit bien vite que Mariette Mutel était une cocotte de Paris, forcée de renoncer à la vie galante par les suites d'un grave accident.

Le bruit public ajoutait qu'elle devait avoir quelque argent.

— Tiens! Tiens! tiens! — se dit Jules Cordier. — Ça ne serait pas bête, dans ce pays de loup, d'être l'ami de cette petite... — Béquilles à part, elle est gentille et, si elle "a le sac" comme on le prétend, ça deviendrait très chic!...

A partir de ce moment le jeune homme, au lieu d'envoyer acheter son journal par le gamin de la pharmacie, y alla lui-même.

Parisien dans les moelles, il était drôle et bagueur.

Il fit rire Mariette qui au bout de huit jours raffole de lui et ne demanda qu'à le lui prouver.

Jules Cordier ne fut point cruel.

Mariette cessa de s'ennuyer.

Son ami dina presque tous les jours avec elle et passa chez elle une partie de ses soirées.

S'il avait des potions à préparer pour le lendemain, il ouvrait la porte du couloir et l'Écureuil venait le retrouver dans le laboratoire bien clos.

Cette existence plaisait à la déclassée. — Jules Cordier prenait sur elle un empire extraordinaire; elle ne savait rien lui refuser, le trouvait plus que parfait, et lui reprochait uniquement d'aimer plus que de raison le vin blanc et surtout l'absinthe.

— Bah! répondit-il en riant. — Tu t'y feras, ma bichette!... — C'est si amusant d'avoir un petit "plumet" coquet... — On voit tout en rose et on trouve son Écureuil encore plus joli!...

De temps en temps le jeune homme arrivait la tête basse.

— Qu'est-ce que tu as? — demandait Mariette.

— J'ai joué, hier soir, au café, en te quittant...

— Tu t'étais grisé...

— Un peu.

— Et tu as perdu?

— Naturellement.

— Combien?

— Vingt francs... — Le pis, c'est que je ne les ai pas... — Le patron est absent, tu sais, et mes appointements courent... — Peux-tu me prêter un louis?

— Le voici...

Et Mariette donnait la pièce d'or.

En somme elle était heureuse, ne trouvait pas le temps long, et s'étonnait seulement de ne pas voir Lucien d'Harblay qui avait promis de venir.

..

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le dernier accident arrivé au baron de Trèves dont l'état restait alarmant.

Le docteur continuait néanmoins à espérer, mais il ne se prononçait point d'une façon positive.

L'existence au chalet Lamorlaye était triste et sombre.

Les premiers froids se manifestaient.

Les gelées blanches du matin flétrissaient les fleurs d'automne; — les arbres commençaient à se dépouiller de leurs feuilles.

Max subissait l'influence de ce changement de température.

La fièvre diminuait, mais ne cédait pas complètement.

Lucien guetta't une période prévue du mal et se disait :

— Si une méningite ne se déclare point, il sera sauvé. — Dans le cas contraire, j'aurai bien de la peine à continuer la lutte...

Léonide et Lucien évitaient les occasions de tête à tête et se parlaient peu.

L'un comme l'autre ils souffraient, mais s'étudiaient à renfermer leurs souffrances en eux-mêmes.

Georges de Nerville était, lui, sur des charbons ardents.

Son amour et sa cupidité grandissaient chaque jour.

Il convoitait à la fois la femme et la fortune et les voulait à bref délai.

Or, pour les avoir, il fallait avant tout que Léonide fût libre...

Avec son adresse habituelle, il se rapprocha de plus en plus de Lucien d'Harblay qui, ne pouvant soupçonner une si noire hypocrisie, le croyait absolument dévoué à Max.

Tous les deux venaient de monter à l'appartement de M. de Trèves.

Pierre Lion, exténué par ses veilles successives de plusieurs nuits, dormait sur un fauteuil près du lit de son maître.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir et se refermer.

Lucien semblait soucieux.

La période décisive approchait.

La méningite pouvait se déclarer d'un instant à l'autre, de même que d'un instant à l'autre elle pouvait n'être plus à craindre.

Le docteur toucha l'épaule du valet de chambre.

Celui-ci se dressa tout confus, en se frottant les yeux.

— Excusez-moi, M. d'Harblay, je vous en prie... — dit-il. — Je me suis laissé vaincre par le sommeil... ce n'est pas ma faute...

— Vous êtes fatigué, mon ami.

— Ah! ce n'est point fatigué, qu'il faut dire, c'est éreinté... c'est moulu... j'ai passé tant de nuits...

— Eh bien! allez vous reposer...

— Pour cela, non, par exemple!...

— Abandonner mon poste, jamais!...

— Je l'exige... — Vous finiriez par tomber malade...

— Mais si je me repose, monsieur le docteur, qui veillera ici à ma place?...

— Moi... — dit Georges vivement.

— Je serai trop heureux de rendre ce service à mon cousin.

— Nous arrangerons cela...

Pierre Lion quitta la chambre pour aller se jeter sur son lit.

Quelques minutes plus tard il ronflait à poings fermés.

Lucien d'Harblay s'approcha du baron et prit une de ses mains qui pendait hors du lit.

Max ouvrit les yeux.

— C'est vous, docteur... — murmura-t-il d'une voix à peine distincte, avec un vague sourire.

— Oui, mon cher malade... — Comment vous trouvez-vous?

— Bien faible...

— Vous avez encore de la fièvre... Souffrez-vous?

— J'ai mal à la tête... très mal... voilà tout...

Lucien avait tâté le pouls en consultant sa montre.

L'artère donnait cent vingt-six pulsations à la minute.

En entendant la réponse du malade à sa dernière question, M. d'Harblay lui posa sa main sur le front qu'il trouva brûlant.

Son regard s'assombrit et pendant une ou deux secondes il parut découragé, mais la leur de ses yeux se raviva bien vite.

— Comment — se disait-il — après avoir arraché ce malheureux à la plus effroyable mort, je ne le sauverais pas d'une simple maladie? — Allons donc! — Je veux qu'il vive!

Il se tourna vers Georges et lui dit :

— Vous avez offert, monsieur de Nerville, de remplacer momentanément Pierre Lion près de votre cousin.

— Oui, cher docteur...

— Eh! bien, je vais avoir besoin de votre aide...

— Disposez de moi...

— Le valet de chambre est tellement brisé que je ne puis en ce moment compter sur lui... — Rien au monde ne pourrait l'empêcher de s'endormir... — Vous veillerez cette nuit à sa place et vous donnerez à M. de Trèves la potion dont je va's écrire la formule et qu'on ira faire préparer à Chantilly... — Du reste, je reviendrai ce soir, j'examinerai la potion et je vous indiquerai le mode d'emploi... — Je va's prier Mme de Trèves d'être pendant toute cette journée la garde-malade de son mari; — la nuit venue, vous la relèverez de ses fonctions.

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Vous me trouverez à vos ordres...

— Retirons-nous, — dit alors le jeune médecin à M. de Nerville — nous allons envoyer ici Mme de Trèves.

Une fois hors de la chambre, Georges arrêta Lucien.

— Est-ce que je me trompe en vous croyant soucieux, cher docteur? — lui demanda-t-il.

— Vous ne vous trompez pas.

— Vous êtes inquiet?

— Beaucoup.

— L'état de Max vous semble-t-il donc désespéré?

— A cela je ne puis répondre...

— L'état de votre cousin est grave... très grave. — Je vais faire une tentative hardie, presque téméraire, sur le résultat de laquelle je compte beaucoup... — Monsieur de Trèves ne me semblera perdu sans espoir que si cette tentative échoue...

Lucien et M. de Nerville arrivèrent au salon où les attendaient la jeune baronne et la douairière.

— Eh! bien, docteur? — firent les deux femmes à la fois.

— Rien d'alarmant, madame... — répondit le jeune médecin qui cachait à dessein l'effrayante vérité. — La fièvre lutte toujours, mais nous triompherons de sa résistance.

Puis, s'adressant particulièrement à Léonide il ajouta :

— Je viens d'envoyer le valet de chambre de M. le baron prendre un repos dont le pauvre garçon avait le plus grand besoin... — je vous demanderai, madame, de vouloir bien passer la journée auprès de notre malade... M. de Nerville sera le veilleur de nuit.

— Je suis prête... — répondit Mme de Trèves. — Vos instructions?

— Faire boire, d'heure en heure à M. Max une cuillerée de la potion qui se trouve sur sa table de nuit, et lui donner de la tisane aussi souvent qu'il en manifestera le désir.

— J'y vais.

Et Léonide gagna rapidement la chambre de son mari.

Lucien reprit :

— Je vous demande la permission, madame la baronne, d'écrire mon ordonnance.

— Mettez-vous là, docteur — répliqua la douairière en désignant une table sur laquelle se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire.

M. d'Harblay prit une feuille de papier, une plume et griffonna l'ordonnance suivante que nous reproduisons textuellement :

Eau distillée	125 grammes
Strychnine	0 10 cg.
Sp Diacode	20 g.
L. de L. cerise	4 g.
E. d. fl. d'oranger	8 g.

Une cuillerée à bouche toutes les dix minutes.

16 octobre 1881.

Et il signa :

"L. d'Harblay,
D. M. P."

Il se leva quand il eut achevé et dit à la douairière :

— Voici la potion qu'il faut faire préparer à Chantilly, madame... — Je désire la trouver ici quand je reviendrai ce soir.

— Vous la trouverez, docteur.

Lucien se retira.

La baronne Germaine avait pris l'ordonnance et la parcourait du regard.

— Ont-ils des griffonnages de chats, ces médecins! — s'écria-t-elle en haussant les épaules. — Lettres et chiffres, tout est à peu près illisible! — On dirait des pattes de mouche, mon cher Georges... — Quand tu es à Paris et que tu m'écris, je mets une demi-heure à déchiffrer tant bien que

mal le plus court de tes billets... — Qu'est-ce qu'il a mis là, le docteur?

Et la douairière désignait du bout du doigt le deuxième mot de l'ordonnance.

Georges avait suivi le doigt de sa tante.

— "Strychnine"... — lut-il à haute voix — zéro gramme, dix centigrammes.

— Comment, tu comprends ces hiéroglyphes?

— Très bien...

— C'est merveilleux... — Je vais envoyer faire préparer cette potion.

Georges saisit le papier.

— J'irai moi-même, ma tante... — dit-il.

— Après déjeuner, alors?

— Non, tout de suite... — je déjeunerai à Chantilly.

— Tu feras la route à pied?

— Non pas... Je vais donner l'ordre de seller Stop.

— Sois ici pour le retour du docteur.

— N'ayez aucune crainte... je serai ici longtemps avant lui.

M. de Nerville fit seller le cob, alluma un cigare et se mit en selle en se disant :

— Je profiterai de l'occasion pour voir l'Écureuil installé dans son magasin... Un rongeur en cage! Ça sera drôle.

LII

Georges lança d'abord sa monture au grand trot, mais un peu après son entrée en forêt, il la remit au pas et s'abîma dans ses réflexions.

Il pensait :

— Ce médecin a dit: "Je vais faire une tentative hardie, presque téméraire", ce sont ses propres expressions... — Il regarde Max comme très dangereusement atteint, mais il espère encore le sauver... et qui sait s'il ne le sauverait pas, s'il ne retarderait pas indéfiniment mon bonheur et ma fortune?... Heureusement je suis là pour y mettre ordre... — J'ai trop attendu déjà! — Il est temps que Léonide soit veuve.

Tout en monologuant, M. de Nerville fouilla la poche de côté de son pardessus.

Il en tira l'ordonnance de Lucien d'Harblay, la déplia et la relut.

— "Strychnine"... — fit-il en s'arrêtant sur ce mot. — Et c'est moi qui, cette nuit, toutes les dix minutes, verserai à Max une cuillerée de cette potion...

Un sourire d'une expression indéfinissable vint aux lèvres du misérable qui replaça l'ordonnance dans sa poche et lança de nouveau son cheval au grand trot.

Arrivé à Chantilly, il alla droit au restaurant à la mode, fit mettre Stop à l'écurie, commanda son déjeuner pour midi et prit le chemin de la pharmacie Godelot.

Jules Cordier, la veille, avait passé la soirée au café, jouant au hâzigue avec un bonheur soutenu et absorbant coup sur coup une foule de consommations, petits verres de fine champagne et de chartreuse, grogs à l'américaine, punch au kirsch, etc.

Rentré chez lui presque complètement ivre, il avait en se réveillant "mal aux cheveux", la tête lourde, la bouche pâteuse.

Installé dans le grand fauteuil de cuir, derrière le comptoir de la boutique, il lisait un journal, ou plutôt il croyait le lire et dormait aux trois quarts.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait le tira de sa somnolence.

Il quitta son siège pour aller au devant du visiteur.

Georges le reconnut du premier coup d'œil.

— Ah! — se dit-il — c'est le bonhomme que j'ai vu au café il y a quelques semaines avec le pharmacien...

— Que désirez-vous, monsieur? — lui demanda Jules Cordier en étouffant un bâillement...

— Une potion à préparer.

— Vous avez l'ordonnance?

— La voici...

L'aide pharmacien y jeta les yeux.

— Du docteur d'Harblay... — fit-il.

— Serait-ce pour M. le baron de Trèves?

— Oui, monsieur.

— Bien malade, à ce qu'il paraît, le baron de Trèves?...

— Oh! très malade...

— Mais non désespéré cependant, n'est-ce pas, monsieur?...

— Je l'espère bien...

— Veuillez vous asseoir... ce sera prêt dans quelques minutes...

Georges s'assit, et Jules Cordier se mit en devoir de composer la potion.

Tout en se livrant à ce travail, il reprit :

— C'est pour une fièvre cérébrale, sans doute, que le docteur d'Harblay soigne le baron de Trèves.

— Oui, monsieur...

— Compliquée, je suppose, d'un soupçon de méningite?...

— Qu'est-ce que c'est que la méningite?

— Un commencement de paralysie du cerveau...

— A cela je ne saurais répondre...

— Le docteur ne veut pas effrayer la famille et ne s'est point expliqué à ce sujet...

— Il employe les grands moyens...

— continua l'aide pharmacien. — "Le remède que je prépare est brutal en diable!... Une médecine de cheval, comme on dit"...

M. de Nerville garda le silence.

Jules Cordier versa la potion dans une fiole qu'il boucha et dont il entoura le goulot d'une feuille de papier vert fixée par une ficelle rouge qu'il cacheta à la cire.

Il colla ensuite une étiquette sur la fiole, prit l'ordonnance et revint au comptoir.

— C'est fini? — demanda Georges en se levant.

— Oui, monsieur, mais j'ai à transcrire l'ordonnance sur le livre de la pharmacie et à inscrire le numéro d'ordre sur l'étiquette de la fiole.

— Etes-vous donc obligé de copier ainsi chaque ordonnance?

— Toutes, non monsieur, mais celles qui contiennent une ou plusieurs substances toxiques... — C'est un règlement de police auquel nous sommes tenus d'obéir strictement, sous peine d'une amende plus ou moins forte, ou même de la prison, s'il se produisait quelque accident...

— Dans ce cas, un médecin ne pourrait préparer lui-même, chez lui, une potion pareille à celle-ci?

— Pardon, monsieur, il le pourrait très bien, s'il a son diplôme de pharmacien en même temps que celui de docteur, ce qui est fréquent dans les campagnes... — Mais généralement ces messieurs préfèrent nous envoyer leurs ordonnances quand elles sont un peu compliquées... — C'est plus correct.

Jules Cordier écrivait tout en parlant.

— Ah! maladroit!... — s'écria-t-il tout à coup.

Et il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il donc? — fit Georges.

— Il y a qu'on ne devrait jamais causer en écrivant. — Je viens de commettre une erreur sur mon registre...

— Une erreur?...

(Lire la suite page 38)



\$2.00

au lieu de

\$3.00

Pour permettre à tout le monde de lire régulièrement

La Revue Populaire

nous faisons à toutes les personnes qui désirent s'y abonner pour DEUX ANS un prix de faveur exceptionnel.

Le prix ordinaire de l'abonnement est de \$1.50 par année, ce qui fait \$3.00 pour deux ans. Au lieu de cela, vous pouvez vous abonner pour DEUX ANS à *La Revue Populaire* pour DEUX DOLLARS seulement.

DANS

La Revue Populaire

DE JUILLET

QUAND TOUT VOUS SÉPARE

Par JOCELYNE

Un roman de premier ordre, complet et inédit, sans parler d'une foule d'articles sur les sujets les plus intéressants, le tout richement illustré.

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire* (offre spéciale pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

St-Vincent de Paul (Co Laval), P.Q.

Un
Magazine
à la mode

Le Samedi

DANS CHAQUE
NUMERO :

Roman complet
Feuilleton
Articles documentaires
Nouvelles illustrées
Pages amusantes
Chroniques diverses
Modes féminines

EN VENTE PARTOUT : 10 CTS

COUPON D'ABONNEMENT
LE SAMEDI

Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

L'Oreille d'Ours

(Suite de la page 8)

on se trouvait dans la cuisine, dont le mobilier datait du dix-huitième siècle : rideaux à petit quadrillé rose et blanc, bouilloires d'un jaune d'or, fontaine de cuivre rouge repoussé, cafetières ventruës perchées sur trois pieds recourbés, tous ces ustensiles d'autrefois dont on voit les formes élégantes et familières dans les tableaux de Chardin. En contre-bas, s'ouvrait la chambre de notre vieille voisine, meublée dans le même goût, et dont la fenêtre prenait jour sur un jardin aux murs tapissés d'aristoloches, aux massifs peuplés de framboisiers.

Toutes ces choses du vieux temps étaient un cadre fait à souhait pour la figure de mademoiselle Sophie. — Septuagénaire, mais encore verte d'allure ; de taille moyenne, rondelette, la joue ridée et colorée comme une reinette qui a passé l'hiver, l'œil d'un brun vif, le nez proéminent, la lèvre charnue, le menton de galoche encore accentué par des dents manquantes, elle avait l'air bon et spirituel. Son bonnet lorrain, dont les longs tuyaux entouraient d'une auréole de tulle sa figure éveillée, laissait à découvert un front bombé et deux doigts de cheveux blancs, crépus, rejetés en arrière à la chinoise. Elle était toujours proprement vêtue d'une robe de laine, dans le corsage croisé de laquelle s'enfonçaient les pointes d'un fichu de linon et dont les manches à gigot bouffaient autour des bras amaigris. Cette toilette surannée, ces meubles contemporains de Louis XVI, mettaient autour d'elle une atmosphère du temps passé. Toute sa personne répandait un parfum antique du dix-huitième siècle, comme ces éventails de merisier qui exhalent après de longues années la bonne odeur du bois dans lequel leurs branches ont été taillées. Elle ne s'était jamais mariée, et je m'étonnais toujours qu'elle fût restée fille, tandis que, dans sa famille, ses sœurs et ses cousines, malgré leur humeur acariâtre et chagrine, avaient toutes trouvé un mari.

De la chambre de mademoiselle Sophie, un escalier conduisait au grenier, qui occupait tout le premier étage et dont elle avait fait son fruitier et son garde-meuble. Ce grenier était un véritable hospice d'invalides pour les meubles. Je l'avais choisi pour mon retrait favori ; dès mes plus jeunes années, je m'y aventurais comme Robinson dans son île, et j'y faisais toujours de nouvelles découvertes : — bouquins dépareillés, cahiers de romances copiées à la main sur du gros papier grenu et verdâtre, uniformes rongés par les mites, épées rouillées, microscopes détraqués, boîtes à musique ne disant plus que la moitié de leurs airs ; il y avait de tout dans ce fouillis.

Au fond, dans ce coin le plus ténébreux, se dressait une haute armoire de noyer sculpté, dont les ferrures luisaient faiblement dans l'obscurité, et dont les panneaux ornés de figures grimaçantes avaient une physionomie étrange. Dans ma petite enfance, la voisine m'avait dit qu'il ne fallait pas rôder près de cette mystérieuse armoire parce qu'il y revenait un spectre, et cette défense, tout en m'emplissant d'une crainte respectueuse, n'avait fait qu'accroître ma curiosité. Dès que j'étais seul, je me glissais avec un léger frisson parmi les entassements de vieilleries qui aboutissaient à l'armoire, et je m'avançais bravement à la rencontre du fantôme. Tout à coup un craquement funèbre partait des profondeurs du meuble, comme si le spectre, fatigué de sa réclusion, se fût décidé à pousser les deux battants et à apparaître en face du

curieux qui venait troubler son repos, alors je reculais jusque dans la partie éclairée du grenier, tremblant à la fois et fier de mon audace.

A quatorze ans, ma croyance au spectre avait disparu, mais ma curiosité m'étais restée. Le mystère de l'armoire hermétiquement close et visitée de loin en loin par mademoiselle Sophie, qui y serrait son linge et ses objets les plus précieux, agissait toujours mon imagination et m'intriguait d'autant plus, qu'après chaque visite, la vieille cousine descendait du grenier avec l'œil plus humide et le front plus pensif. Un jour, comme elle y montait, je la suivis en tapinois, et, caché derrière un paravent troué, j'assistai à la solennelle ouverture du meuble. Un prêtre qui ouvre le tabernacle ou la chaise aux reliques, n'y met pas plus de recueillement et de pieuses précautions. L'un des battants était entre-baillé, mais cela ne m'avancait guère, à cause de l'obscurité qui régnait dans cette encoignure. Heureusement, un filet de soleil, filtrant d'une châtière percée dans la toiture, tomba soudain d'aplomb sur les panneaux, et alors, grâce à cette traînée lumineuse, j'aperçus les trésors de l'armoire au spectre : boîtes de marqueterie, scintillements de boucles et de tabatières ornées de cailloux du Rhin, mules de satin à hauts talons, rubans lamés d'or et d'argent, jupes de gros de Tours et de lampas, dont les cassures miroitaient dans l'ombre. Je ne pus retenir un mouvement admiratif qui trahit ma présence et qui perdit tout. Le massif battant se referma, et mademoiselle Sophie, me prenant par l'oreille, m'intima l'ordre d'aller voir en bas si elle y était.

Je m'éloignai, mais avec le sentiment d'une curiosité mal satisfaite et avec le violent désir de contempler plus à mon aise les richesses contenues dans la spacieuse armoire. Cette rapide vision à travers le battant entre-baillé m'avait laissés dans les yeux un chatouillement qui m'obsédait. Dès que je pouvais me faufiler au grenier, je m'approchais avec précaution de l'armoire fermée, j'en tâtais les moulures feuillagées, je mettais un œil au trou de la serrure, j'aspirais par les fentes une vague senteur d'herbes aromatiques, dont le parfum tenace aiguillait encore ma curiosité. J'avais eu un moment l'idée de faire appel à la bienveillance de mademoiselle Sophie, mais, après réflexion, je me dis qu'au cas probable d'un refus, ma demande indiscrete aurait pour unique résultat de me faire interdire l'entrée du grenier.

Je résolus donc de me taire et d'attendre qu'un hasard heureux vint à mon aide.

Tout arrive : il semble même que les choses qu'on désire ardemment arrivent avec plus de docilité, comme si elles obéissaient mystérieusement à une magnétique influence de la volonté humaine. Il advint qu'un beau dimanche, où, tapi dans un coin du grenier, je lisais sans être vu un volume de *Gil Blas*, mademoiselle Sophie qui était en train de ranger son armoire, fut rappelée en bas par une visite, et, dans sa précipitation, oubliant la clé sur la serrure, j'avais entendu les battants tourner sur leurs gonds ; la vieille fille une fois descendue, j'aperçus l'anneau brillant de la clé qui scintillait dans un rayon de soleil. Incontinent, je plantai là *Gil Blas* et me précipitai vers l'encoignure où j'avais tant de fois rôdé infructueusement. Enfin ! j'allais donc me donner à loisir le spectacle de ces raretés si souvent convoitées en rêve !

(Lire la suite page 39)

(Suite de la page 37)

— Oui...—En face du mot strychnine j'ai placé le chiffre affecté au sirop Diacode, ce qui pourrait laisser supposer que l'ordonnance porte vingt grammes de strychnine...—Il y aurait de quoi tuer vingt personnes... Georges tressaillit.

L'aide-pharmacien continua : — J'arrangerai cela tout à l'heure. — Je gratterai quand l'encre sera sèche...

Puis il se remit à écrire. — Numéro 1249...— acheva-t-il en traçant ce chiffre sur l'étiquette—voilà, monsieur...

Et il tendit la filole à Georges. — M. de Trèves a-t-il un compte à la pharmacie?— fit ce dernier.

— Non, monsieur.

— Alors, combien vous dois-je?

— Quatre francs, monsieur...

— Les voilà...

Jules Cordier inscrivit au registre la somme reçue, et aussitôt après s'écria :

— Décidément, ce matin, je suis un imbécile...

— Qu'y a-t-il encore?...

— Je vous réclame quatre francs et vous ne me devez que quarante sous...— voici deux francs qui vous reviennent...— je rectifierai sur le registre, car ma balance de caisse se trouverait inexacte...— Dois-je vous rendre l'ordonnance, monsieur?

— S'il vous plaît.

Le suppléant de M. Godelot imprima à l'encre bleue sur l'ordonnance le timbre de la pharmacie, au milieu duquel il traça le chiffre 1249, puis il présenta le papier à Georges, qui le mit dans sa poche avec la fiole et sortit.

Lorsque Jules Cordier ne mangeait pas chez Mariette, il prenait ses repas au café où nous l'avons vu pour la première fois.

Ce matin-là l'Écureuil le boudait à cause de son intempérance de la veille.

— Si l'on me demandait, je suis à côté...—dit-il au gamin chargé de faire les courses.

Et il alla déjeuner.

En sortant de la pharmacie, Georges se rendit au magasin de son ancienne amie.

Mariette était seule, ayant envoyé en courses la femme de ménage et l'apprentie.

Elle poussa un cri de joie en voyant M. de Nerville.

— Ah! par exemple, ça c'est gentil!—dit-elle en tendant la main à Georges.— Je croyais que tu m'ava's oubliée...

— Tu vois le contraire...

— C'est vrai...— Je fais amende honorable...—As-tu le temps de causer un peu!...

— Pas trop...—mon déjeuner m'attend.

— Tu peux toujours bien me donner dix minutes?

— Oui, mais pas plus...

— Assieds-toi donc et mettons les morceaux doubles...— Où en sont tes affaires?...

— Juste au même point qu'il y a un mois.

— Ah! ça, tu te croises donc les bras? Tu ne fais rien?

— Je n'ai rien à faire qu'à attendre...

— Attendre quoi?

— Que ma cousine soit veuve...

— Espères-tu qu'elle le sera bientôt?

— Pardieu, oui, je l'espère!—Mon cousin Max est au plus mal...

— Va-t-il mourir des suites de la morsure?

— Non, mais d'une fièvre cérébrale... (Lire la suite page 40)

(Suite de la page 38)

Je tournai doucement la clé, je soulevai avec précaution le battant pour l'empêcher de crier, et j'ouvris...

Ma curiosité fut si vivement sollicitée par tant de richesse à la fois, que je me trouvais tout d'abord embarrassé de savoir par où je commencerais mon inventaire. Le temps me pressait. A toute aventure, je débutai par un coffret à incrustations de cuivre et d'écaïlle, posé à portée de ma main, et dont la poignée d'acier ciselé avait attiré mon regard.

Le coffret était capitonné à l'intérieur d'une étoffe de soie rose sèche, et sur ce lit douillet, reposaient seuls trois objets très divers : une miniature dans son cercle d'or, un volume in-32, relié en maroquin rouge, et une mince liasse de papiers jaunis, rattachés par une faveur d'un bleu passé.

La miniature représentait un jeune homme de vingt-cinq ans, vêtu à la mode de la fin du siècle dernier : habit bleu à boutons de métal et à haut collet, col de chemise rabattu à la Colin et laissant à découvert un cou très blanc ; cheveux bruns sans poudre, retombant en oreilles de chien et encadrant une figure ouverte, très éveillée, aux yeux bleus bien fendus et carressants, aux joues rosées, aux lèvres rouges et souriantes. Après avoir contemplé attentivement cette jeune physionomie si sympathique, mes doigts palpèrent la liasse jaunie, puis, après un moment d'hésitation, je fis glisser la faveur bleue et j'examinai les feuillets de dimensions différentes, tant de fois dépliés et repliés que les plis s'étaient élimés et ajourés comme une dentelle. La première pièce du paquet était une lettre, dont l'écriture bâtarde, très ferme et régulière, me frappa ; elle portait pour toute suscription ces mots : " Pour remettre après mon départ ", et elle était ainsi conçue :

" Ma chère et unique amie,

" Puisqu'un père cruel s'oppose à notre hymen et me ferme la porte de sa maison, j'ai l'horrible courage de m'éloigner d'un objet si cher à mon cœur, préférant ne plus vivre dans la ville où mon amie respire, que d'y languir sans l'espoir de la posséder. Lorsqu'une personne sûre vous remettra ce billet, je serai déjà loin. En quels lieux vous retrouverai-je, ô mon amie adorée, ou plutôt vous reverrai-je jamais ? Un pressentiment me dit que non. Maintenant qu'on m'arrache d'après de vous, je n'ai plus qu'un désir, m'arracher aussi de cette vie. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, les occasions de mourir ne me manqueront pas. Mais jusqu'à la mort, j'emporterai, ma chérie, le souvenir de cet amour à la fois vif et tendre, respectueux et fortuné, toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inspirait et me rendait celle que j'adore. J'emporterai dans l'éternité la mémoire de ces doux moments où je pouvais vous presser contre mon cœur. Ah ! quels mots divins que ceux où, pendant tout le jour, nous jouissions du bonheur d'être ensemble. Quelles étaient belles ces journées obtenues après tant d'orages, et que tant d'orages vont suivre ! O jardin de Rembercourt, à jamais présent à ma pensée, tu ne me verras plus ! Je vous laisse, ma chérie, le livre que nous y lisions ensemble, ainsi qu'une fleur que vous y aviez cueillie pour moi, et où je mets mon dernier baiser. Adieu, encore une fois, ma mie et mon trésor, je mourrai avec votre nom sur mes lèvres.

" Votre fidèle et malheureux ami,
" Joseph GUIOD."

Au moment où j'achevais la lecture de cette lettre si touchante, à travers

la phraséologie sentimentale qui était fort en usage à la fin du siècle dernier, j'entendis du bruit dans l'escalier. Je n'eus que le temps de replacer la faveur bleue autour des papiers, et de refermer le coffret ainsi que l'armoire, après avoir empoché au préalable le volume in-32 ; puis je m'esquivai comme un voleur, ayant le cœur tout tremblant du méfait que je venais de commettre, et la tête toute pleine de ce que j'avais lu.

Une fois dehors, je réfléchis longuement à la découverte que j'avais faite. La voisine ne m'avait pas menti, et c'était bel et bien un spectre que je venais de réveiller dans l'armoire du grenier. Je me retournai plus d'une fois avec inquiétude, m'imaginant que le fantôme de Joseph Guiod me posait soudain sa main sur l'épaule. Sa jolie tête, si jeune et si éveillée, était sans cesse devant mes yeux. D'où venait ce Joseph Guiod et qu'était-il devenu ? Quelle pouvait être cette jeune fille à laquelle il adressait un adieu si tendre, et dont le nom manquait sur la suscription du billet ? Qu'était-elle devenue à son tour ? C'était tout un roman, et il me passionnait bien autrement que les amours pastorales des Galatées et des Amarillys de Virgile !... J'évoquais en pensée l'amoureuse inconnue du pauvre Joseph. Je me la peignais jeune, charmante, avec des yeux humides et tendres, des cheveux châtain noués d'un ruban et s'échappant en boucles soyeuses d'un de ces bonnets à longues barbes, comme on en voit dans les portraits de Charlotte Corday.

Je tirai de ma poche l'in-32 que j'avais dérobé et où je comptais trouver d'autres éclaircissements. C'était, je l'ai dit, un mignon volume relié en maroquin rouge et doré sur tranche. Il contenait le tome Ier des *Lettres Persanes* imprimées à Amsterdam " chez Jacques Desbordes ". Sur la feuille de garde, je lus en belle bâtarde semblable à celle de la lettre : *Ex libris Joannis Joseph Guiod Bisuntini* ; — et à l'endroit où pendait le signet de soie vert-pomme, je trouvai, desséchée et noircie par le temps, la fleurette cueillie au jardin de Rembercourt et qui avait reçu le dernier baiser de l'amoureux.

Les feuillets du livre gardaient l'empreinte laissée par la sève juteuse de la corolle fraîche. Il me semblait que quelque chose de la personnalité de Joseph Guiod était resté dans les marques de la sève extravasée. En décollant pieusement la fleurette, je m'aperçus qu'elle était fixée au papier par une étroite et mince étiquette passée dans la tige, et sur laquelle Joseph lui-même, qui devait être un botaniste, en sa qualité de Franc-Comtois, avait écrit en caractères menus : *Primula auricula*. Cela ne disait pas grand' chose, mais je consultai le premier livre de botanique qui me tomba sous la main, et j'appris le nom vulgaire de la plante. C'était une oreille d'ours, fleur de la famille des primevères, — jadis très à la mode, mais qu'on ne cultive plus guère aujourd'hui.

A part l'*ex libris* et ce nom de fleur, l'in-32 dont je m'étais indiscrètement emparé ne m'apprenait donc rien de nouveau. Je restais dans la situation de quelqu'un qui a lu un commencement de roman dans un volume dépareillé, et qui ne peut plus retrouver la suite. Je n'osais même plus rôder autour de l'armoire, afin de profiter d'une seconde distraction de la voisine pour continuer mes investigations. Mlle Sophie s'était sans doute aperçue de la disparition du volume des *Lettres Persanes*, car maintenant elle montait la garde au seuil du grenier, comme le dragon fabuleux du jardin des Hespérides. Elle était devenue préoccupée, in-

quiète et défiante, et ne me sentant pas la conscience nette, je n'insistais plus pour grimper au grenier, de peur que la vieille fille, dont les soupçons flottaient encore en l'air, ne finit par lire dans mon jeu et découvrir mon larcin.

Un matin du mois de mai, je me promenais avec Mlle Sophie dans son jardin reverdi ; elle me montrait, non sans orgueil, ses tulipes et ses iris, quand j'aperçus autour d'une plate-bande une bordure de plantes modestes, aux feuilles épaisses, d'où sortait une hampe terminée par un bouquet de fleurettes d'un brun velouté, exhalant une suave odeur vanillée.

— Ce sont des oreilles d'ours, me dit Mlle Sophie, en s'arrêtant un moment pour les regarder d'un air attendri.

— Ah ! m'écriai-je en tressaillant, des oreilles d'ours !...

Je poussai cette exclamation avec le même accent ému que dut avoir Jean-Jacques, lorsqu'il découvrit de la pervenche dans les buissons du Mont-Valérien ; puis je sentis que je me troublais, je voulus me redonner de l'assurance, et ne trouvai rien de mieux que d'ajouter d'un ton pédañt et avec affectation :

— *Primula auricula*...

Notre voisine se retourna tout d'une pièce, me dévisagea, et pointant vers moi un doigt accusateur :

— C'est toi qui m'as pris les *Lettres Persanes* ! affirma-t-elle d'un air menaçant.

J'avais un pied de rouge sur la figure.

— Moi, mademoiselle ?... essayai-je de me récrier, en payant d'effronterie et en jouant l'étonnement.

— C'est toi !... ne le nie pas... Ton nez tourne !

Je baissai la tête d'une façon pitteuse. Je me voyais déjà dénoncé et chassé honteusement par Mlle Sophie. Sans relever les yeux, je murmurai :

— Oui, mademoiselle ; mais d'un ton si bas, si bas, que les fleurs seules devaient entendre l'aveu de mon crime.

Mlle Sophie l'entendit pourtant, et, de sa même voix rude :

— Va chercher le livre, poursuivit-elle, et rapporte-le-moi dans ma chambre.

J'obéis ; je me rendis à la maison et je tirai le petit volume de la cachette où je l'avais enfoui ; puis je revins chez la voisine. Quand j'entraï dans la chambre, Mlle Sophie était assise dans son fauteuil, et, près d'elle, sur un guéridon, j'aperçus le fameux coffret à incrustations d'écaïlle.

Elle s'empara vivement du livre que je lui tendais d'un air confus, le feuilleta pour s'assurer que la fleur sèche était encore à sa place, puis assujettissant ses lunettes sur son nez d'aigle :

— Tu as lu les papiers qui sont là dedans ?

— Je n'ai lu qu'une lettre, mademoiselle.

— Et tu as regardé le portrait ?

— Ou... i.

— Tu as commis une grosse indiscrétion, et tu l'as aggravée par un vol.

— Pardon, mademoiselle Sophie ! m'écriai-je en m'agenouillant devant elle.

Je m'attendais à une violente explosion et j'essayais d'apitoyer l'irascible voisine en m'humiliant.

— Pourquoi avais-tu volé ce livre ?

— C'est que, répondis-je en balbutiant, l'histoire du jeune homme au portrait m'avait intéressé, et j'espérais, je supposais que le livre m'en apprendrait plus long.

Au lieu de l'orage de reproches dont j'attendais l'éclat en baissant le

nez, je n'entendis qu'un long soupir, et quand je relevai les yeux, je vis que les traits de Mlle Sophie s'étaient détendus ; sa physionomie avait maintenant quelque chose d'attendri et de mélancolique.

— Pauvre Joseph ! murmura-t-elle, n'est-ce pas qu'il était beau ?

Je m'exclamai avec conviction :

— Oui !... Rien qu'à le voir on devait l'aimer... Et comme sa lettre était touchante !... Celle à qui il écrivait l'a-t-elle revu ?

— Jamais.

— Et elle, qu'est-elle devenue ? L'avez-vous connue, mademoiselle Sophie ?

— C'était moi, répondit-elle simplement.

En même temps une rougeur cramoisie couvrit le front de notre voisine.

— Vous ? dis-je, en laissant voir dans mon accent et dans mes yeux combien je trouvais merveilleux que cette respectable demoiselle, aux cheveux blancs et à la figure ridée, eût inspiré une passion au beau jeune homme du portrait.

Elle s'aperçut de mon irrévérencieuse stupéfaction, mais, loin de s'en offenser, elle reprit :

— Cela t'étonne ?... A ton âge, on croit volontiers que les vieux ont toujours été vieux... Mais il y a eu un temps où mes cheveux étaient bruns, où mes joues étaient roses et où j'avais vingt ans... Oui, c'était moi, continua-t-elle en soupirant, et tu comprends combien j'ai été navrée en découvrant qu'on avait fouillé dans cette cassette, pour y prendre un objet auquel j'attachais tant de prix.

Je me confondis en excuses et je demandai de nouveau pardon.

— Va, tu es tout pardonné, dit-elle en m'interrompant affectueusement... Je suis trop heureuse de pouvoir enfin causer de mon cher Joseph avec quelqu'un qui s'est intéressé à lui. (Elle rougissait de nouveau comme une jeune fille, tout en m'attirant vers elle.) Vois-tu, il y a si longtemps que je garde toutes ces choses au fond de moi, sans oser en parler à ceux qui m'entourent ! Avec toi, je puis soulager mon cœur... Tu n'es plus un enfant, te voilà grand garçon, et tu garderas honnêtement le secret que je te confie.

Elle m'avait fait asseoir tout près d'elle, sur un petit tabouret. Le coffret était entre nous, et de ma place je voyais le grand cytise du jardin frôler les carreaux de la fenêtre de ses longues grappes jaunes épanouies. Alors Mlle Sophie, tenant toujours mes mains dans les siennes, commença d'une voix un peu étouffée par l'émotion :

— Mon père avait quatre enfants : un fils qui est mort à l'armée, ma sœur Lénette, qui a épousé le pharmacien Péchoin, une autre sœur qui est mariée aux Anglecourts, et moi, la plus jeune. On m'avait mise au couvent des Augustines et on avait décidé que je serais religieuse. Quand les couvents furent fermés, à la Révolution, et les religieuses relevées de leurs vœux, je revins à la maison, ce qui ne fit nullement plaisir à ma famille. Pendant mon noviciat, ma sœur Lénette avait été fiancée à un jeune homme de Besançon. Il avait été convenu entre les deux familles qu'il viendrait passer ses fiançailles à Juvigny, et qu'il reprendrait la charge de mon père qui était greffier au tribunal du district. Joseph Guiod, car c'était lui, vint chez nous. Je le vois toujours entrer dans notre salle basse avec son bonnet de fourrure et sa redingote à petit collet. On l'installa au premier étage et il prit ses repas avec nous... Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue, Joseph, qui ne connaissait ma sœur Lénette que par corres-

pondance, ne se sentit aucun goût pour elle, et par contre, une secrète sympathie s'établissait entre lui et moi, dès les premiers jours. Lénette a toujours été positive et très prosaïque; moi, j'étais expansive et même un peu exaltée. Joseph et moi, nous lisions ensemble; nous herborisions dans les bois de Rembercourt, voisins d'une ferme que possédait mon père. Joseph était très versé dans les sciences naturelles, et, tout en m'enseignant la botanique, il finit par s'apercevoir qu'il m'aimait et que je l'aimais. Nous nous le dites dans cette ferme de Rembercourt, un matin où les oreilles d'ours commençaient à fleurir dans les plates-bandes, et nous résolûmes de garder le secret de notre mutuelle affection, jusqu'au jour où j'aurais atteint mes vingt et un ans. Mais il se dégage d'un amour caché une subtile odeur qui le trahit. Ma sœur Lénette fut la première à s'en apercevoir. Froissée dans sa vanité, furieuse d'avoir été dédaignée, elle nous dénonça à mon père qui n'était pas tendre. Il y eut un éclat; quand Joseph vint tout avouer et demander ma main, mes parents le congédièrent durement, en lui défendant de remettre les pieds à la maison. J'eus beau pleurer et supplier, rien n'attendrit mon père, qui était monté secrètement contre moi par Lénette, et Joseph désespéré s'éloigna après m'avoir écrit la lettre que tu as lue.

Mlle Sophie resta un moment silencieuse, tenant dans ses mains tremblantes le volume des *Lettres Persanes*, ouvert à l'endroit où l'oreille d'ours avait été posée.

— Il avait juré de ne pas survivre au désastre de notre amour, et il a tenu parole. Il était ardent royaliste et entretenait des relations avec des agents du comte d'Artois. En octobre, il fut arrêté au moment où il franchissait la frontière suisse, ramené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire. J'appris sa mort par une gazette que Lénette laissait traîner avec intention dans ma chambre...

Mlle Sophie avait rouvert le coffret; elle détacha la faveur bleue et me tendit deux papiers qui accompagnaient la lettre que j'avais seule lue: le premier était l'extrait d'un arrêté du comité de Salut public, en date du 10 brumaire an II, qui renvoyait devant le tribunal de Paris le nommé Jean-Joseph Guïod, âgé de vingt-cinq ans, accusé d'avoir eu des relations avec les frères de ci-devant roi, et d'avoir tenté de faire passer à l'étranger des espèces monnayées d'or et d'argent:—le second était un fragment de journal du 20 brumaire, contenant la liste des personnes exécutées la veille et à côté du nom de la citoyenne Roland, j'y lus celui de Joseph Guïod.

— Voilà ce qui me restait de lui, dit notre voisine en essuyant ses yeux et en renouant avec peine la faveur bleue autour des papiers jaunés. Je déposai tout dans cette cassette et j'y enfermai aussi mon cœur. Depuis cette horrible date de brumaire an II, je ne vécus plus qu'avec mes souvenirs; je ne parlai à personne de ce que ma sœur Lénette appelait charitablement "mes scandaleux écarts de conduite". Plus tard, quand mes sœurs furent établies, on voulut me marier à mon tour, mais je refusai net. Je m'étais juré de demeurer fidèle à Joseph et je me suis tenu parole... Je suis restée vieille fille, et quand je regarde le portrait de celui qui est mort en m'aimant, il me semble que je vois ses lèvres remuer pour me dire que j'ai bien fait.

— Je vous adore, mademoiselle Sophie, m'écriai-je avec enthousias-

me, je vous aime de tout mon cœur...

En même temps, je m'élançai vers elle et je me jetai à son cou.

— Tu es un bon enfant, petit! me dit-elle en me rendant mes caresses, reviens me voir souvent... nous parlerons de lui.

Je la visitai souvent, en effet, et souvent l'histoire de son amour pour Joseph Guïod revint dans nos entretiens. Elle avait gardé le souvenir de ce temps-là jusque dans ses plus petits détails, et sa conversation faisait revivre toute une époque oubliée. Pour la vieille voisine, c'était, comme une renaissance de jeunesse; pour moi, c'était une évocation d'un monde évanoui. Cette passion, âgée de plus d'un demi-siècle, mettait autour de nous une atmosphère de tendresse et de renouveau; l'antique parfum des fleurs d'oreilles d'ours m'embaumait le cœur, et dans ma jeune imagination de collégien, je sentais, sous cette chaude influence, germer en moi les premières semences de l'herbe d'amour. Deux ans plus tard comme je rentrais d'une excursion faite pendant la semaine de Pâques, on me pria de passer chez Mlle Sophie, qui était tombée malade et qui voulait me parler. Elle avait attrapé dans les courants d'air de son grenier une fluxion de poitrine qui, à son âge, menaçait d'avoir un dénouement funeste. Je la trouvai étendue sur son lit de bois peint. Elle était toute haletante et déjà très faible.

LA JOLIE VOYAGEUSE

(Suite de la page 5)

pas un instant, Robert n'aurait pu supposer, dans le train, être en sa présence? C'était, tout simplement, d'abord parce que, de tendance cubiste, il voyait les gens et les choses sous un angle déformant, ensuite parce que, n'ayant pas été agréé, il était porté à penser beaucoup de mal de celle qui l'avait dédaigné.

Mais comme Mlle de Saint-Hédoc avait dû s'amuser de son compagnon de voyage, identifiant tout de suite le Saint-Cyrien, dont elle savait prochaine la venue au château et auquel elle avait pris soin de dire qu'elle descendait beaucoup plus loin que sa destination réelle, afin qu'il ne soupçonnât pas sa véritable personnalité!

Et, comme, après son geste déplacé, elle devait le mépriser! C'était à fuir sur-le-champ! En tout cas, il ne pouvait plus envisager de disputer aux autres candidats la main de Mlle de Saint-Hédoc!

Sa main! il en sentait encore, rien qu'en y songeant, la cuisson sur sa joue!

Par une retraite savamment combinée, à petits pas de côté, derrière l'un, derrière l'autre, pendant les présentations, Robert Lanceray réussit à éviter de se trouver face à face avec la jeune châtelaine. Mais sa tactique fut en défaut, car, par suite d'une évolution de groupes, il se trouva bientôt isolé dans l'embrasure d'une porte, juste à côté de Mlle de Saint-Hédoc. Il aurait préféré être, à ce moment, au Maroc, sans armes, au milieu d'une tribu rebelle! Il demeurait figé, incapable de faire un geste, d'articuler un mot. Avec quelle hauteur dédaigneuse devait le considérer la jeune fille vers laquelle il n'osait même pas tourner les yeux!

Mais voilà que, très douce, chante à son oreille la voix suave qui l'avait délicieusement enchanté l'avant-veille:

— Monsieur Robert Lanceray, je crois?

Il voit, posé sur lui, un regard un peu moqueur, mais plein de mansuétude, presque complice. Et tandis qu'il s'incline cérémonieusement, au fond, désespéré, Alice lui tend gentiment

— C'est toi, petit, murmura-t-elle d'une voix essoufflée quand nous fûmes seuls; tu arrives à propos, car je n'en ai plus pour longtemps... Je sens que c'est fini... Ecoute bien... Après ma mort, mes collatéraux viendront fouiller dans mes affaires, et je ne veux pas que mes reliques tombent entre les mains de ma sœur Lénette. Ce serait un sacrilège.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, et tira de dessous ses couvertures le coffret à incrustations:

— Je te le lègue, reprit-elle, garde-le en souvenir de moi. Ouvre-le de temps en temps, pense à Joseph et aussi à la vieille Sophie qui l'a bien aimé et qui mourra avec son nom sur les lèvres... Adieu, petit, prends garde au couvercle qui n'est pas très solide, et cache bien tout cela sous ta lévite!... Maintenant sauve-toi, ma sœur Lénette va venir...

Je la quittai très ému, et serrai la cassette dans mon pupitre. Deux jours après, Mlle Sophie était morte.

Bien des années ont passé depuis lors, mais j'ai précieusement conservé la cassette. Le portrait de Joseph Guïod sourit toujours dans son cercle d'or; sa lettre me remue chaque fois que je la relis, et, dans le vieux volume des *Lettres Persanes*, l'oreille d'ours noircie me parle toujours des printemps lointains où fleurissait le fidèle amour de Sophie.

ANDRÉ THEURIET
de l'Académie française

sa main à baiser et murmure, dans un sourire, à mi-voix, sans que personne autour d'eux puisse l'entendre:

— Aujourd'hui, c'est permis!...

Robert Lanceray s'attendait à un exécrationnel séjour. Or, non seulement Mlle de Saint-Hédoc lui a montré, dès son arrivée, qu'elle lui pardonnait son incartade, mais, alors qu'il était, de son côté, gêné par le souvenir de sa mésaventure, un peu gauche et timide, elle n'a cessé de lui témoigner une bienveillance particulière, une sympathie beaucoup plus vive qu'aux autres jeunes gens, et elle ne semble pas lui tenir rigueur d'être venu avec l'intention, sans même la connaître, de lui faire la cour, de l'épouser pour sa fortune ou... pour le simple plaisir de triompher de compétiteurs. Elle sait que le hasard s'est chargé de modifier son état d'esprit!

Avant le départ de Robert, Alice a officiellement accepté qu'il devienne son fiancé. Elle lui avoue que, grâce à leur rencontre fortuite, dans le train qui la ramenait du chef-lieu où elle était allée prêter son concours d'excellente musicienne à une fête de bienfaisance, s'est réalisé le rêve qu'elle caressait depuis longtemps: avoir la certitude d'être aimée pour elle-même, sans considération de fortune, de rang social. C'est dans cette tenace espérance qu'elle a repoussé tant de demandes en mariage. Dès lors, comment lui en aurait-elle voulu un seul instant de son audace qui lui montrait que, simple passante, elle avait fait naître dans le cœur du jeune homme un sentiment profond?

Et, avec une infinie tendresse, elle lui confie:

— Je me disais toujours, en présence d'un prétendant: "S'il m'avait rencontrée dans la rue, il ne m'aurait même pas remarquée!" Mais vous voyez qu'un mariage de convenances peut être, en même temps, un mariage d'inclination...

— Certes, Mlle Alice, mais avouez que, si j'avais strictement respecté les convenances, vous m'auriez cru indifférent: nous n'aurions pas fait un vrai mariage d'amour!

HENRI CABAUD

La Conquête du Bonheur

(Suite de la page 38)

le... avec commencement de paralysie du cerveau...

— Une fièvre cérébrale...— On en revient.

— Pas quand il y a des complications...—Max est flambé...

— Mes compliments!— Tu touches au but, mais pendant le veuvage prends bien tes précautions pour que la belle cousine ne t'échappe pas.

— Sois tranquille.— Je suis prudent et avisé.—Et toi, que fais-tu?

— Pas mal d'affaires.—La ma'ison est bonne.

— Alors tu es contente?

— Autant que l'on puisse être.

— Depuis quand es-tu installée?

— Depuis quinze jours.

— Tu n'as pas encore eu le temps de t'ennuyer.

— Je l'aurais eu peut-être—fit Mariette en riant—mais il s'est présenté une distraction.

— Un amoureux, je parie.

— Ne parie pas... tu gagneras.

— Peste, c'est affaire à toi! il est gentil, ton amoureux?

— Il me plaît.

— Ça durera-t-il, ce caprice?

— Eh! eh! c'est un caprice qui pourrait bien tourner à la passion sérieuse.

— Bah! un mariage?

— Qui sait? Pourquoi pas?

— S'agit-il donc d'un homme établi?

— Non, mais d'un homme qui s'établira quand il voudra.

— Enfin, qui est-ce?— Tu peux m'initier, ce me semble, à tes projets d'avenir et à tes espérances.

— Eh! bien, c'est un garçon charmant, très Parisien, très instruit et très drôle... Toutes les qualités... et un seul défaut mais un gros...

— Lequel?

— Celui d'aimer trop à tutoyer les bocks et les alcools...

— Ayel... vilain défaut...

— Je l'en corrigerai peut-être...

— Il habite Chantilly?...

— Nous sommes porte à porte...—

C'est l'aide pharmacien de mon voisin Godelot...

— Tiens! Tiens! Tiens!

— Tu le connais?—demanda vivement Mariette.

(A suivre dans le prochain numéro)

LE DANGER DES MOUCHES

Depuis plusieurs années, les pouvoirs travaillent à restreindre les ravages de la fièvre typhoïde et autres maladies très dangereuses. La tuberculisation des troupeaux laitiers, la pasteurisation du lait, la purification de l'eau sont parmi les moyens les plus courants de prévenir les épidémies. Mais, sauf par des campagnes éducationnelles, la lutte contre les mouches n'a jamais été entreprise officiellement. C'est donc aux particuliers à combattre ce fléau.

Chaque été, les mouches envahissent les centres habités s'insinuent dans toutes les demeures. Elles touchent aux objets contaminés; après s'être proménées sur des aliments en putréfaction, elles entrent chez vous et se posent sur votre propre nourriture, y laissant souvent des germes dangereux. Inutile d'insister sur le danger que les mouches constituent pour les jeunes enfants; il est suffisamment connu.

Un des moyens les plus efficaces pour faire disparaître les mouches est de disposer par toute la maison des Feuilles Wilson qui les tuent sans remise. C'est un procédé simple, efficace et économique...

La Chronique de la Police et des Pompiers

Sous la direction de l'abbé OSCAR VALIQUETTE

Aumônier des Services des Incendies et de la Police de Montréal, et de la Circulation Provinciale

Dans le but de diminuer les tristes accidents de rue chez la jeunesse écolière, le Directeur Dufresne a créé un nouveau Bureau de la Prévention des Accidents, dont le Directeur est Arthur Lefebvre.

Son travail consiste à parcourir toutes les écoles de Montréal et à parler aux enfants, réunis dans leur salle respective, des dangers auxquels ils s'exposent en jouant dans les rues, en traversant la chaussée ailleurs qu'aux intersections, en s'agrippant aux camions et aux automobiles, en un mot, en commettant toutes sortes d'imprudences lorsqu'ils ne demeurent pas sur les trottoirs.

Arthur Lefebvre est bien connu du public, surtout depuis qu'il est artiste de la radio. Il est né le 12 juin 1891.

preuve évidente de sa nécessité. Pendant dix mois, Monsieur Lefebvre a visité 73 écoles, donné 84 conférences à 48,800 élèves. Et pour être plus exact, en enlevant 197 jours, c'est-à-dire les samedis et dimanches, les premiers vendredis de chaque mois et les divers congés de l'année, il reste 168 jours où il lui fut permis de visiter et de parler aux élèves. Lorsque Monsieur Lefebvre ne fait pas de visite, il se rend quand même à la sortie des élèves, des écoles et de l'église, et il observe de quelle manière les enfants mettent en pratique ses précieux conseils. Chaque fois qu'il parcourt les rues de la ville, lorsqu'il voit des enfants s'amuser sur "le sentier de la mort", il arrête son auto et se permet de leur donner une bon-



M. ARTHUR LEFEBVRE Photo Albert Dumas, Montréal

Il devient membre de la force constabulaire le 23 mai 1914. Quand le département de la police fit l'acquisition de motocyclettes, en 1917, Arthur Lefebvre (898) fut choisi comme un des premiers constables à faire partie du bureau de la circulation. Il avait alors comme compagnons Robillard (595), Bessette (626), Dupuis (59) et Burelle (814). En 1924 il fut chargé de la préparation des causes à la Cour. En 1932 on lui confia le travail général du bureau de la circulation, et le 12 février 1935, sur l'initiative de l'inspecteur Bélanger et de l'avis du directeur Dufresne, il est nommé directeur du bureau de la prévention des accidents.

Le grand nombre de lettres adressées au directeur Dufresne approuvant cette innovation et les félicitations qu'elles renferment, sont une

ne leçon. Il est intéressant de noter que de septembre 1924 à juin 1935, avant cette précieuse campagne qu'est la prévention des accidents, il y a eu, à Montréal, 1,576 enfants, de 6 à 16 ans, victimes d'accidents de rues, dont 24 morts. Depuis septembre 1935 jusqu'à date, on ne compte que 36 accidents dont 2 morts. Cette statistique démontre quel bien immense Monsieur Arthur Lefebvre est appelé à accomplir au milieu de notre jeunesse écolière.

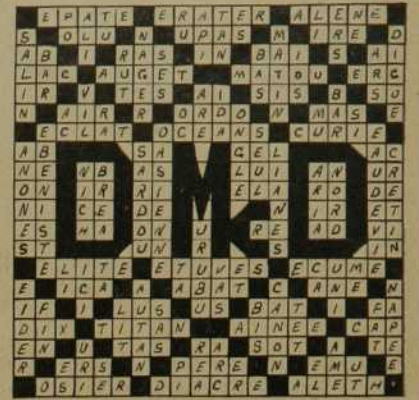
Cette campagne de prévention est sujette à perfectionnement. Depuis quelques mois le directeur Dufresne a demandé à l'aumônier de la police, à l'inspecteur Bélanger, au sergent Brunet et à un constable de la circulation d'accompagner Monsieur Lefebvre dans toutes ses visites aux écoles.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

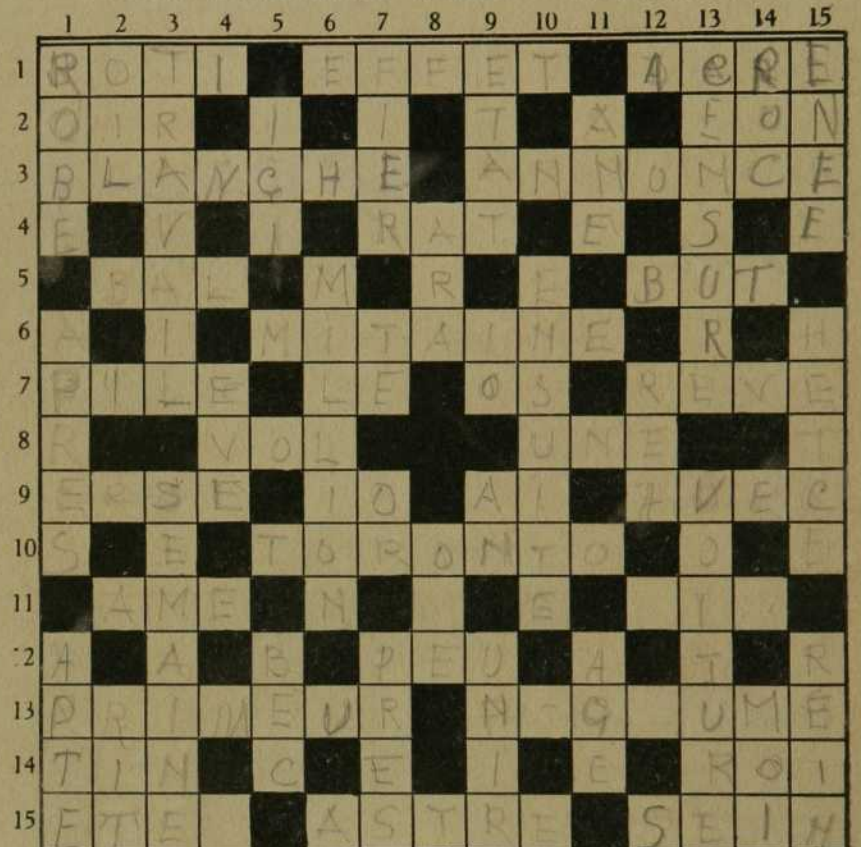
LES NOMS DES DIX GAGNANTS
Concours No 236

SOLUTION DU PROBLEME No 237

Mme J. E. Mousseau, 1468, rue Montcalm, Montréal, P. Q.; Mlle Louise Poliquin, 4356, rue Papineau, Montréal, P. Q.; Mme Léonce Langevin, 27b, Ave Labrecque, Chicoutimi, P. Q.; Mlle Marielle Pontbriand, Varennes, P. Q.; Mlle Carmen Carl, Boite 132, Cowansville, P. Q.; Mlle Rita Gravel, a-s M. Art. Gravel, conducteur, Sainte-Anne de Beaupré, P. Q.; Mlle Gaby Gauvin, 78 St-Anselme, Québec, P. Q.; M. Louis-Georges Garon, 21, 8ième Ave, Limoilou, Québec, P. Q.; Mlle Cécile Thériault, Estcourt, Temiscouata, P. Q.; Mlle Marguerite Martel, 93, Petit Champlain, Québec, P. Q.;



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 238



(Les réponses seront reçues jusqu'au 3 juillet à midi.)

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROVINCE _____

Adresser : LES MOTS CROISES Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Viande rôtie. — Résultat d'une cause. — Piquant.
- Terminaison de l'infinif. — Aventurier français.
- Mer de l'océan Arctique. — Avis donné au public.
- Petit rongeur.
- Lieu où l'on danse. — Fin.
- Gant sans doigtiers.
- Amas, monceau. — Chemin de halage. — Partie dure du corps humain. — Songe.
- Elan, essor. — Seule.
- Crochet de fer. — Fille de Cadmus. — Bradype. — Préposition.
- Ville canadienne.
- Principe de vie. — Plante.
- En petite quantité.
- Début, nouveauté. — Qui nage.
- Bois pour soutenir les tonneaux. — Souverain.
- Sculpteur français (1808-1888). — Corps céleste. — Poitrine.

VERTICALEMENT

- Profession de la judicature. — A la suite. — Qui est propre à.
- Ancienne forme de oui. — Cérémonie.
- Ouvrage. — Durée de 7 jours.
- Première femme.
- En cet endroit. — Partie cornée de la face des oiseaux.
- Milliard.
- Content. — Equerre. — Métal précieux. — Tout contre.
- Perroquet. — Personne bavarde.
- Situation. — Fille de Cadmus. — Douze mois. — Lier, joindre.
- Ce qui vient après.
- Homme ignorant. — Durée ordinaire de la vie.
- Roue à gorge d'une poulie.
- Critique d'un ouvrage. — Véhicule.
- Masse de pierre très dure. — Pronom personnel singulier.
- Héros de Virgile. — Ombellifère de l'Europe. — Viscère double du corps.



Un original, c'est certainement le violoniste Julius Habrey, de Détroit, qui jura de ne plus se coucher dans son lit quand sa femme le quitta, et de dormir dorénavant dans un fauteuil. Il y a déjà quinze ans de cela, et il a tenu parole.

Certaines personnes conservent le sens de la blague jusque dans les circonstances les moins folâtres ; c'est ainsi que le capitaine McLean, de Shelburne, Nouvelle-Ecosse, a voulu qu'on gravât sur sa pierre tombale ces mots : "Parti pour son dernier voyage ; destination inconnue."

On dit parfois d'un homme généreux qu'il a le cœur sur la main ; un pigeon qui appartient à S. Rosenthal, de Chicago, l'a, lui, à fleur de peau. Le cœur de cet oiseau est, en effet, à l'extérieur de son corps et protégé seulement par une simple membrane.

Harry Scarborough, pianiste d'un certain renom, a réussi, pendant huit heures et vingt minutes consécutives, à exécuter divers morceaux à une allure rapide et soutenue qui a donné un total de près de deux millions de notes frappées. On est en droit de se demander si cet homme est un pianiste ou une machine.

Il semble que la capitale d'un pays doive être obligatoirement dans ce pays même ; tel n'est pourtant pas le cas pour Vilna, capitale officielle de la Lithuanie, qui est en territoire polonais.

Un poisson des grandes profondeurs sous-marines, le "Lasiognathus", est véritablement équipé, par la nature, pour la pêche aux autres poissons dont il fait sa proie. Il a une longue antenne en forme de ligne ; l'extrémité, terminée par trois sortes de hameçons est lumineuse et sert ainsi d'appât.

Une expérience fort curieuse est celle-ci : un récipient cylindrique contenant 90 livres de mercure, lorsqu'il est complètement rempli, peut être facilement transporté par un homme sur son épaule ; s'il n'est qu'au tiers plein, et bien qu'alors il ne contienne que trente livres de mercure, il est impossible de le transporter. Cela tient à ce que les chocs donnés par le lourd métal liquide contre les parois du récipient sont si forts qu'ils jetteraient facilement l'homme à terre.

Dans les voûtes de "Somerset House", en Angleterre, on conserve soigneusement une collection de timbres qui est certainement unique au monde. Elle ne comprend à la vérité que des timbres anglais, mais il y en a de toutes les éditions, modèles et valeurs, sans exception, depuis 1840, dans tout l'Empire Britannique. Aucun de ces timbres ne pourrait être obtenu en double, les clichés pour impression ayant été détruits rigoureusement après usage. L'ensemble de la collection représente donc une valeur qu'il serait difficile d'estimer. Certaines personnes ne craignent pas de comparer cette valeur à celle de tous les tableaux de peinture de grands maîtres qu'on pourrait trouver dans le monde entier.

Notes Encyclopédiques

ORIGINES DES MOTS ET DES CHOSES

CONCIERGE. — Certaines personnes prétendent que dans ce mot il y a *cierge*, et se portent à des raisonnements plutôt extraordinaires pour en tirer l'étymologie. En réalité elle est plus simple. Ce mot vient du latin *consergina*, signifiant *serviteur*.

Il désigna, autrefois, un officier de la maison du roi de France qui, de Hugues Capet jusqu'à Louis XI, habita le palais de la Cité avec la jouissance de nombreux privilèges.

Cette charge fut d'abord confiée à d'illustres capitaines mais, dès la fin du douzième siècle, on la voit péricliter. Louis XI réunit les fonctions de concierge et de bailli pour les confier à son médecin, Jean Cloutier, et, depuis lors, ce titre ne désigna plus que les personnes chargées de veiller aux entrées et sorties du palais.

De nos jours, le concierge n'a pas besoin de surveiller un palais pour avoir droit à ce titre.

SNOB. — Dans le sens vraiment anglais du mot, un snob est celui qui cherche à imiter le gentleman, mais qui n'y parvient qu'en surface. *Snob*, c'est, en anglais, le sobriquet de savetier ou cordonnier, mais formé par contraction du latin *sine obolo* (sans le sou). D'autres donnent à ce mot l'origine suivante : nobs, c'était dans une liste de noms, l'abréviation de *nobiles* (noble), et snob, ou *sine nobilitate* (non noble), d'où snob est celui qui n'est pas noble, mais se trouve avec des nobles et les imite. C'est William Makepeace Thackeray qui mit ce mot à la mode, en 1829, en fondant un petit journal hebdomadaire : *The Snob*. Il écrivit bien plus tard, en 1848, le livre des Snobs. Il définissait le snob : "Celui qui admire petitement de petites choses".

Michel Tortorelle, de Newark, avait perdu sa bague il y a trois ans ; il vient de la retrouver dans son jardin, autour de la tige d'un iris qui avait poussé dans le centre de cet anneau.

Les dictatures n'offrent pas que des avantages aux administrés ; en Allemagne, trois hommes et deux femmes viennent de se voir condamnés à des peines de quinze à vingt-quatre mois de prison pour avoir écouté des discours de Moscou à la radio.

Un américain, bien connu dans son milieu et qui passait pour avoir une certaine fortune, eut 144 héritiers pour réclamer une part de sa succession ; quand celle-ci fut liquidée, on put constater que ce qui revenait aux héritiers, comme somme globale, était tout juste un sou.

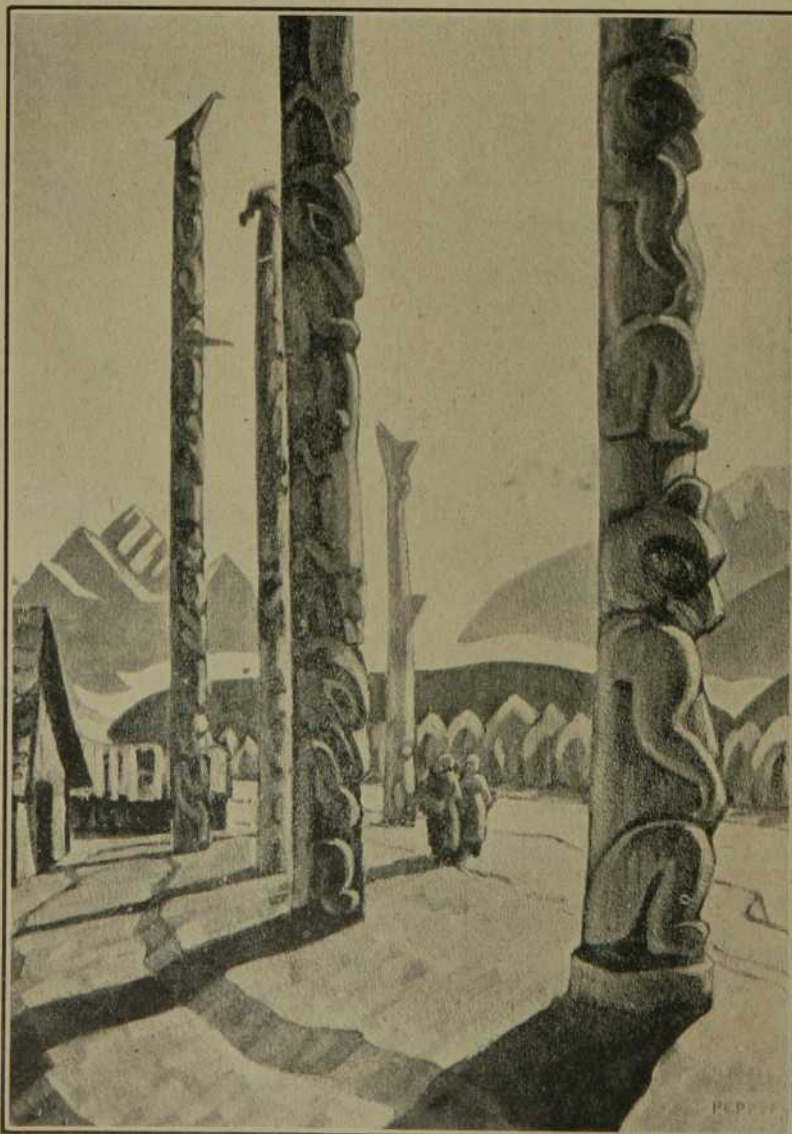
Nous sommes décidément à l'époque des naissances multiples de tous les genres ; voici qu'un fermier du Sussex, Angleterre, vient de voir une de ses brebis lui donner cinq petits agneaux en une seule fois, ce qui est considéré comme un record.

Lillian Albright, de Logan, Kansas, peut se dire, avec raison, d'une famille d'instituteurs et d'institutrices ; elle exerça elle-même ces fonctions, ainsi que son mari, sa mère, sa grand-mère, ses quatre sœurs, ses quatre belles-sœurs et ses deux enfants.

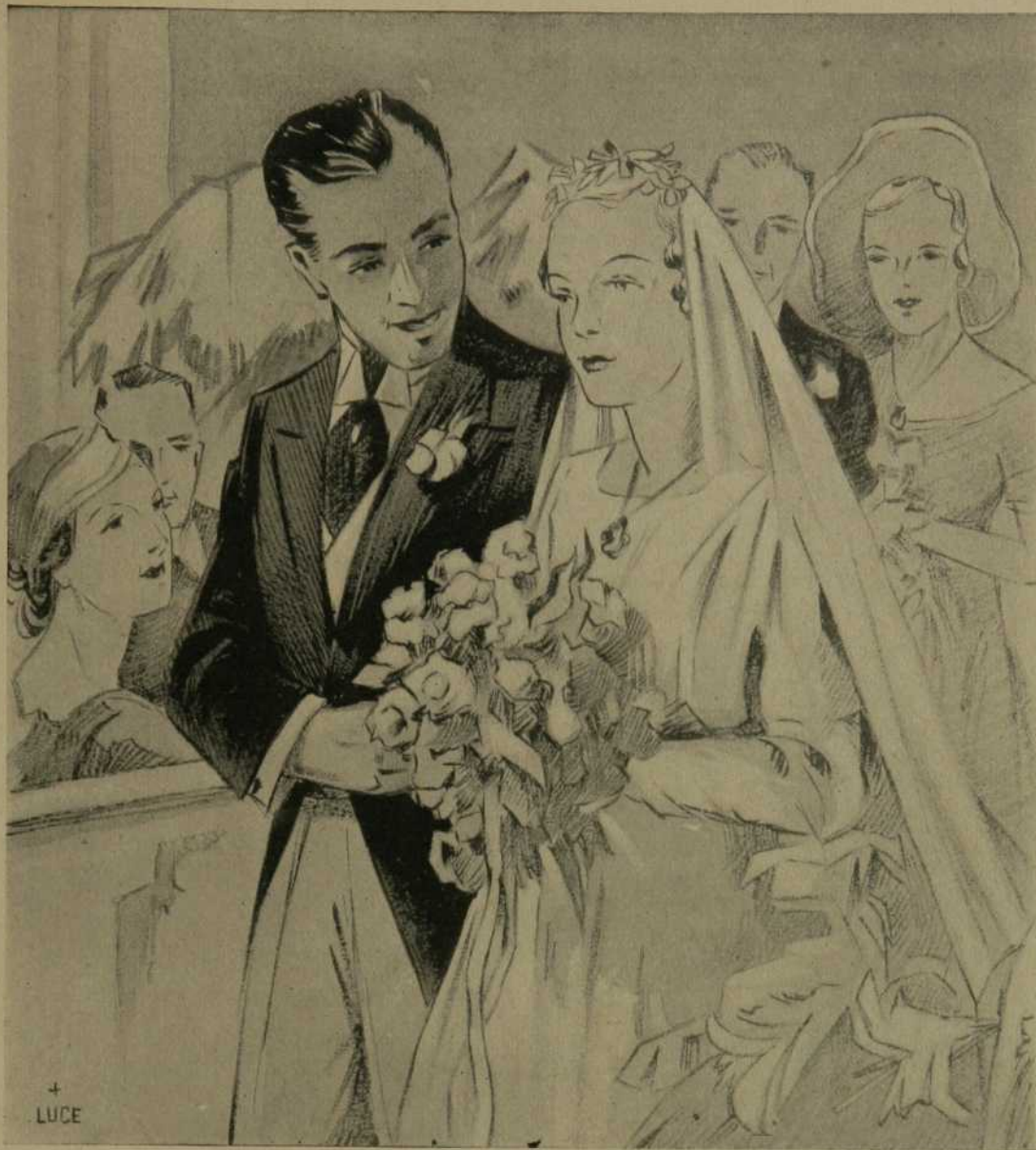
Un divorce peu banal est celui qui fut accordé récemment à la femme de cet américain qui avait trouvé un nouveau moyen de "cruauté". Il avait emmené sa femme pour une promenade en auto et passa son temps à des démarrages ou des arrêts brusques ainsi qu'à des tournants non moins brusques. Cette "mauvaise conduite" fut jugée comme un motif suffisant.

Un sociologue anglais a demandé à deux mille vagabonds rencontrés dans les comtés du Nord la raison de leur genre d'existence ; 653 ne demandaient pas mieux que de travailler régulièrement, mais prétendaient ne pas trouver de travail ; 445 n'ont donné aucune raison valable ; 407 étaient en route pour trouver du travail à la ville ; 301 estimaient qu'il vaut infiniment mieux vivre sur ceux qui travaillent que de travailler soi-même ; enfin, 104 attendaient philosophiquement, en se promenant de village en village, de ferme en ferme, soit un héritage, un gros lot ou simplement un peu de chance. Combien de gens, qui ne sont pourtant pas chemineaux, pourraient être classés dans cette dernière catégorie !

Le maréchal Lefebvre avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et qui, admirant, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'Empire : "Parbleu ! lui dit-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité !" — "Veux-tu, lui répondit le maréchal, avoir tout cela ?" — "Oui, certainement." — "La chose est très simple : tu vas descendre dans la cour de mon hôtel ; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui titreront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies. C'est comme cela que je l'ai obtenu."



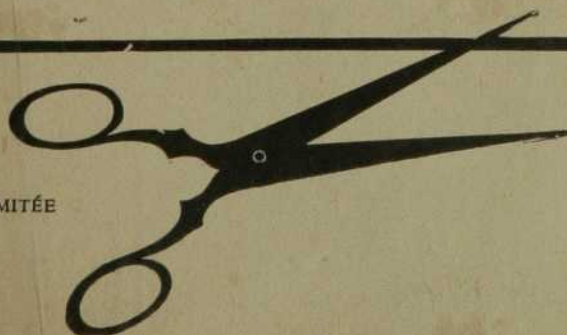
LES "TOTEMS" DES INDIENS DE L'ALASKA SONT SCULPTÉS AVEC UN ART ÉTRANGE MAIS TOUJOURS INTÉRESSANT.



Pour la Jeune Mariée!

AU RETOUR DU VOYAGE DE NOCES, quand l'époux reprend son travail, au bureau ou à l'atelier, la jeune épouse se sentira bien seule à la maison, si son ménage terminé, elle n'a rien à lire. Comme cadeau de nocces, avez-vous pensé à cela ? Un abonnement d'un an aux trois plus grands magazines canadiens-français ! Si vous tenez à donner un cadeau aussi agréable qu'utile, ne cherchez pas plus longtemps, offrez à la jeune épouse un abonnement conjugué au *Samedi*, à *La Revue Populaire* et au *Film*.

LES PUBLICATIONS
 POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
 975, rue de Bullion
 Montréal, P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

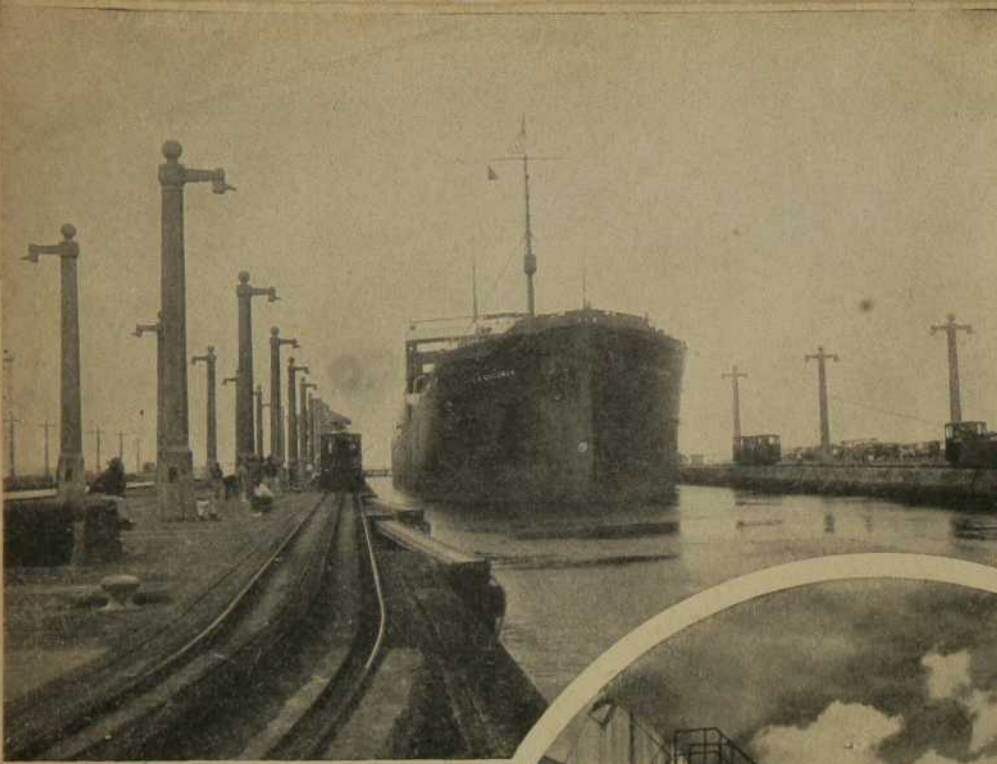
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

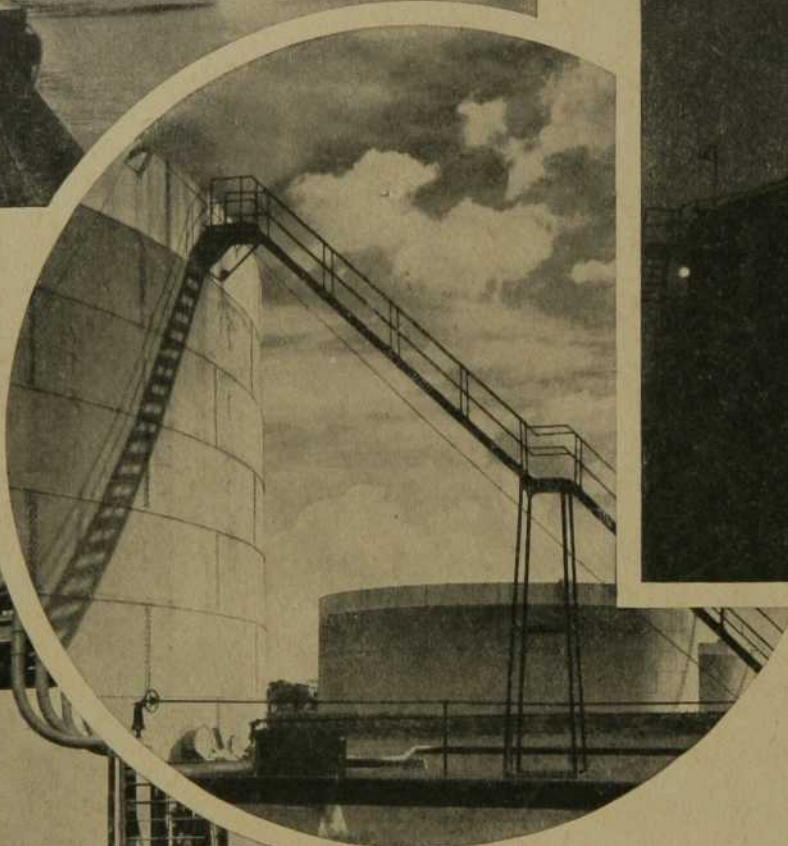


UNE FORMIDABLE CARGAISON D'HUILE... (ci-dessus) Le plus grand bateau-citerne du monde traversant le canal de Panama. Il appartient à l'Imperial Oil. On aura une idée de la capacité de ce géant des mers lorsque l'on saura que si toute sa cargaison d'huile brute était chargée dans des wagons-réservoirs, ceux-ci formeraient un train de 15 milles de longueur.

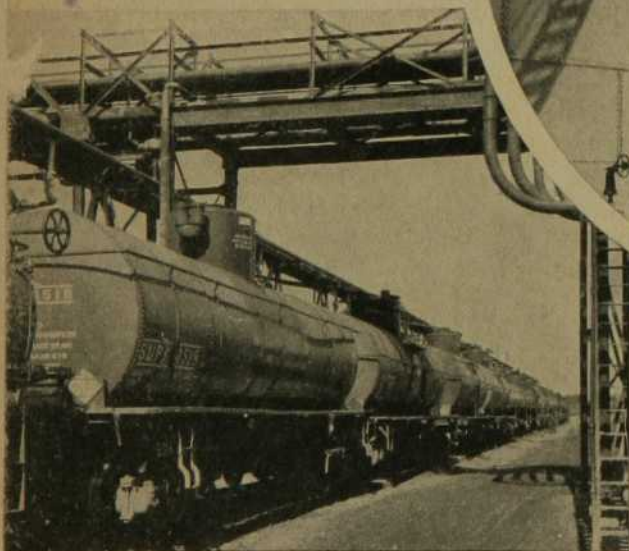
UN VÉRITABLE PHARE
... Accrochées à l'une des hautes cheminées de la raffinerie de l'Imperial Oil, à Sarnia, ces grandes lettres au néon sont visibles à plusieurs milles de distance; elles servent même de phare à la navigation sur la partie inférieure du lac Huron. La raffinerie de l'Imperial Oil à Sarnia est la plus considérable et la plus complète du genre au Canada. Environ 1500 personnes y trouvent de l'emploi.

**I
M
P
E
R
I
A
L

O
I
L**



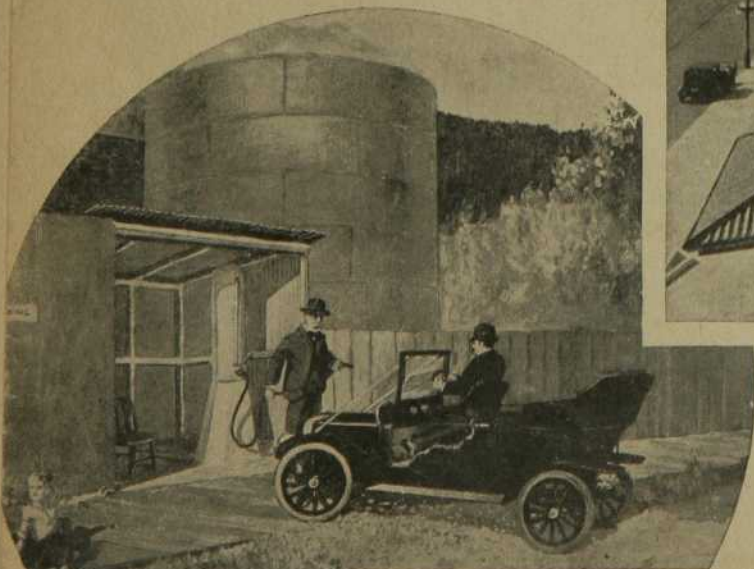
POUR L'EMMAGASINAGE DE L'HUILE... (à gauche) Nous voyons ici quelques-uns des immenses réservoirs qui servent à l'emmagasinement de l'huile brute et des produits raffinés à l'établissement de Sarnia, Ontario. Chacun de ces réservoirs a une capacité de 3,000,000 de gallons. La capacité totale des réservoirs de l'Imperial Oil à cet endroit est de 150,000,000 de gallons. C'est une réserve nécessaire pour protéger les consommateurs en cas de disette.



LE CHARGEMENT DES WAGONS... Les produits pétroliers sont chargés dans les wagons-réservoirs au moyen de gros conduits suspendus. Les wagons quittent ensuite la raffinerie de l'Imperial Oil pour aller porter leurs précieux chargements dans toutes les parties du pays. Les produits de l'Imperial Oil, vendus dans tout le Canada, sont toujours de qualité uniforme.



VICTORIA LA SUPERBE... Nous voyons ici une partie du port de la capitale de la Colombie Britannique. On distingue au fond les édifices du parlement provincial, tandis qu'au premier plan se trouve le poste de distribution maritime et routier de l'Imperial Oil Limited. Au sommet de la tour se trouve un phare aérien rotatif. Cette année tout spécialement la côte du Pacifique invite les touristes à la visiter, car Vancouver, la métropole de la Colombie Britannique, célèbre le cinquantenaire de sa fondation.



LE PREMIER POSTE DE SERVICE... Le premier poste de distribution de gazoline du Canada — et peut-être même du monde — fut ouvert à Vancouver, en 1908, par l'Imperial Oil Limited.